# CHOIX

DE

# PHYSIONOMIES

ANTÉ ET POST-DILUVIENNES

Du 19e siècle et de la fin du monde,

*Nouvelles*

PAR

**M. LOUET**, principal auteur de *l'Hermite en Italie*, traducteur du poëme anglais, *le Ménestrel*, et de *James Beattie;* auteur d'ouvrages divers; membre de l'ancienne Académie des Arcades de Rome, et de Sociétés littéraires de France.

162540
31.8.2

**A Paris,**

CHEZ CHAUMEROT, LIBRAIRE, AU PALAIS-ROYAL,
GALERIE D'ORLÉANS, 4;
ET CHEZ L'AUTEUR, A L'IMPRIMERIE,
RUE SAINT-HONORÉ, 315.

1840.

B
3C4

IMPRIMERIE DE GUIRAUDET ET JOUAUST,
rue Saint-Honoré, 315.

# PRÉFACE.

Les mœurs et les travers modernes nuancent les nouvelles de toutes les époques.

Dans mes six premières, j'ai crayonné des physionomies du siècle; mais les trois dernières retracent celles qu'aucun auteur n'a encore signalées au public.

Remonté aux siècles de la création, et à ceux qui ont suivi le déluge, je produis les premiers humains en familles, dont les actes sont presque inconnus. Enfin je finis par le tableau inspiré d'un avenir que justifient, tout à la fois, la civilisation actuelle et les anciennes prophéties.

Je complète donc les trois tableaux des premiers hommes à la création, de ceux qui ont paru après le déluge, enfin des figurants au dernier cataclysme terrestre.

Cette pensée pourra paraître bizarre; mais le bizarre n'est point étranger à notre époque romantique.

Pour intéresser, un écrivain ne doit pas être insigni-

fiant; et ce serait l'être que de suivre l'ornière des amours, des aventures romanesques, et des portraits de société.

Il faut, au besoin, chanter Ossian; faire résonner les harpes du Nord glacé et des tempêtes; faire retentir le glaive des morts d'un Anglais célèbre sous le nom de Macpherson.

Un tableau original pourrait encore plaire au public rassasié, je veux dire celui des traits d'hommes préadamistes, d'êtres jetés sur une terre qui aurait précédé l'existence de la nôtre, et disparus pour faire place à notre monde sublunaire.

Belle carrière à exploiter, et tout aussi vraisemblable que l'image d'anges amoureux, ou d'ombres qui, dans les nuages, chantent, jouent des harpes, boivent l'hydromel dans le crâne de leurs ennemis vaincus, ou se pourfendent à coups de lames d'une trempe merveilleuse et sonore.

Le bizarre est aussi le merveilleux de nos romantiques; les amours des anges et les poésies ossianiques du 18e siècle ont ébauché sa naissance. Vivifions-le, ne fût-ce que dans une conception moins grave, moins sérieuse, moins aérienne, moins immatérielle, mais qui jette dans le vague, et enivre la plupart des lecteurs actuels; hallucination semblable à celle que cause l'opiat des Arabes, qui, pour cet effet, vaux mieux que leurs *Mille et une Nuits*.

Possédé de cette vision, j'ai rêvé mes trois dernières nouvelles. J'espère qu'elles flatteront l'état extatique habituel de quelques lecteurs, exciteront la curiosité des observateurs, et feront sourire les philosophes.

# Amour et résistance du noir au blanc

## DANS UNE PETITE ÎLE DU BRÉSIL.

L'amour se joue des couleurs comme des conditions ; il passionne le blanc pour le noir, comme il enflamme un lazzarone pour une princesse. Mais si la vertu résiste, si l'orgueil triomphe, tout rentre, après le drame, dans l'ordre des distinctions sociales.

Un jeune Anglais, aspirant de marine, vif, *impressionnable*, était à bord de la frégate *the Volage*, dans la rade de Rio-Janeiro. Instruit et laborieux, il avait été détaché avec un officier qui, en 1826, faisait le plan de la baie.

Afin d'être à portée des différents points de ce travail, ils acceptèrent l'hospitalité que leur avait offerte un Suisse, propriétaire d'une petite île au sein de la rade.

Ce Suisse, homme de mérite, âgé d'environ

cinquante-cinq ans, était citoyen de Genève, de Lausanne, et des Etats-Unis de l'Amérique, dont il avait été l'agent dans le Brésil.

Fatigué du tourbillon des sociétés civiles et diplomatiques, il avait acheté cette île, sise à trois grandes lieues de Rio-Janeiro : sur une surface d'une demi-lieue elle renferme quatorze sources d'eau vive, et présente, lorsqu'on y arrive de la capitale, l'aspect le plus pittoresque.

Ce philanthrope parlait l'allemand, le français, l'espagnol, l'anglais, le portugais, et même l'idiome des naturels du Mexique, qu'il avait parcouru en tous sens, ainsi que le reste de l'Amérique et une grande partie de l'Europe.

Il vivait en ami de l'humanité dans cette jolie retraite, où, avec une bibliothèque choisie, une trentaine de nègres, son violon, son fusil et quelques chiens, il était alors le chef d'une tribu révérentieuse et affectionnée.

La musique a toujours occupé ses loisirs. Bon compositeur, il a souvent fait sa partie avec nos premiers artistes de Paris. Il aime la liberté, il veut qu'elle règne chez lui ; aussi sa politesse à l'égard du petit nombre d'étrangers qu'il reçoit consiste-t-elle à les mettre à leur aise, à leur persuader qu'ils sont chez eux.

Cet excellent homme paraît vivre sans regrets, à plus de trois mille lieues de l'Europe, dans sa solitude, éloignée d'une encablure au plus d'une des extrémités de l'île *du Gouverneur ;* deux petites col-

lines d'égale hauteur, dont les bases sont battues par les vagues, tandis que leurs flancs et leurs sommets sont couverts de verdure, bornent une plaine de cent pas de largeur, qui, des deux côtés, aboutit à la mer.

Dans cette espèce de vallée, et à égale distance des deux plages, s'élève l'habitation. Au péristyle qui l'entoure, selon la coutume du pays, on la prendrait pour un de ces temples bâtis par les Grecs au milieu des bosquets.

Autour de la maison s'étend une pelouse d'un vert tendre, légèrement inclinée, sur laquelle se détachent des groupes d'orangers, de grenadiers et de bananiers, tandis que de nombreux cocotiers, à la tige grêle, s'élançant au dessus des autres arbres, avec leurs bouquets de feuilles longues et pendantes, semblent des panaches qui se balancent dans les airs.

Ce tableau, où la nature semble avoir emprunté le secours de l'art, se projette sur un fond bleuâtre, formé par une énorme chaîne de montagnes, situées au fond de la baie, et nommées *les Orgues*, à raison de leurs pics accolés.

Notre jeune Anglais, nommé Brizen, quoique prévenu de la beauté de cette position, en fut décidément enchanté en l'apercevant.

Cette jolie propriété, dont le rapport sera bonifié, était alors d'un produit annuel de 26,000 francs, prix des feuilles de cocotier servant au *cafetage* des bâtiments de mer, et dont chaque jour un canot porte une charge à Rio-Janeiro. Les rochers qui ceignent cette île recèlent une foule de poissons et de coquil-

lages, parmi lesquels les amateurs distinguent les huîtres.

Le jeune Brizen, durant une semaine de séjour dans l'île, avait su mériter l'attention du maître, comme symphoniste, car il est aussi musicien.

Au point du jour il partait avec son chef, parcourait avec lui la baie, sondant, prenant des angles, mesurant des bases. Un rocher leur fournissait un asyle pour le déjeuner, dont un pain parfois dur, du fromage, et une bouteille de vin, faisaient les frais.

Vers deux heures après midi, rentrés dans l'habitation, le chef travaillait à son plan, tandis que Brizen, après avoir changé de linge, et dans un négligé propre, mais léger, se promenait dans l'île et la parcourait jusqu'au dîner. A cinq heures on se mettait à table; l'appétit, aiguisé par l'exercice et l'air de la mer, faisait honneur aux produits de la terre, des eaux et de la basse-cour, arrosés par des vins de *Grave* et de *Porto* à la glace.

Puis s'engageaient les conversations littéraires, politiques, et bientôt un concert d'amateurs; le tout entremêlé d'excursions sur la pelouse, dans des allées bordées de ces arbustes odorants dont nous avons parlé.

Les deux Anglais trouvaient un charme inexprimable dans la conversation d'un homme qui avait tant vécu et beaucoup lu; ils se plaisaient dans le calme d'une île solitaire, rafraîchie par des brises ravissantes, sous un ciel pur, tempéré comme au mois

de juin dans le midi de la France; ils aimaient à respirer les parfums de l'oranger, du citronnier, des myrtes, sous un portique d'où l'œil embrasse une partie de la baie, et des groupes d'îles éclairées le soir par la clarté vacillante de la lune, tandis que des myriades de petits insectes ailés voltigeaient et traçaient autour d'eux des sillons de feu dans les massifs de verdure.

L'administration de cette île fixait aussi leur attention : c'était pour eux un spectacle intéressant et nouveau de voir des nègres, l'air content, travailler avec une ardeur que montrent rarement des esclaves. Ceux-ci préviennent à l'envi les ordres, les désirs même du maître.

Ces nègres sont tous mariés; et si, comme on le dit, c'est au nombre des enfants qu'il faut apprécier leur bonheur, ceux-ci doivent être très heureux..

Le propriétaire de l'île y exerce une police douce et cependant efficace; les châtiments sont plutôt exemplaires : aussi les délits y sont rares.

Les deux Anglais furent *témoins* d'une punition. La faute était patente. Les nègres assemblés jugèrent les deux coupables traduits devant eux. Le noir jury prononça un jugement consciencieux. Le propriétaire, en souverain compatissant, commua la peine.

L'aspirant Brizen n'avait pas tardé à distinguer, parmi ces gens de service, une jeune négresse qui, à vingt ans, exerçait l'intendance de l'habitation ; elle en était la surveillante, et en même temps l'ornement par ses qualités physiques et intellectuelles.

Son maître avait jugé son discernement, et il s'était plu à développer en elle des qualités précieuses pour ses intérêts comme pour la subordination et l'activité de ses nègres ; elle leur transmettait ses ordres avec une rare intelligence, distribuait le travail, et entretenait parmi ses esclaves le zèle et une bonne discipline.

Une raison précoce et la grande confiance du propriétaire l'entouraient du respect de tous les travailleurs, et réellement son caractère de prudence, de sagacité, joint à une jeunesse, à des formes admirables, en faisaient une petite Vénus du *Congo*, qui, malgré sa couleur d'ébène et ses cheveux crépus, séduisait les blancs comme les noirs.

Le jeune aspirant n'a pu la voir sans émotion : souvent il s'attache à ses pas, l'observe, l'étudie, et sa couleur n'a point repoussé le sentiment qu'il éprouve à sa voix, à sa démarche et à son bon naturel.

En effet, l'intelligence de *Tomasia*, cet heureux mélange de finesse et de naïveté, de timidité et de gaîté ; cette pénétration qui lui fait tout deviner, ce besoin d'apprendre, que ses yeux animés annoncent sans cesse : voilà ce qui est d'une couleur universelle et ce qui surprend tous ceux qui la voient. Son empire est celui de l'amabilité, et il s'étend sur l'île entière ; d'un mot elle obtient tout ce qu'elle désire. L'attachement des autres nègres, accoutumés à regarder ses ordres comme sacrés, suffit pour justifier son droit à la souveraineté qu'elle exerce.

Brizen est enchanté de la jeune intendante : il la

complimente sur toutes ses actions, il en fait journellement l'éloge au propriétaire de l'île, et le félicite d'avoir accompli une si charmante éducation.

Selon lui, il n'existe pas une ménagère plus active et plus entendue. En effet, à l'exception des grands ouvrages d'exploitation, c'est elle qui dirige tout. Dès la pointe du jour elle est sur pied, commande ou travaille elle-même au jardinage, et tous les soirs, à dix heures, elle est encore à la tête des petites négresses, auxquelles elle apprend à coudre.

Un jour le propriétaire l'appelle. Son maître, pour l'éprouver, après quelques éloges de ses bons services, finit par lui offrir la liberté.

— Liberté ! répète-t-elle. O maître ! que devenir moi affranchie ? Perdre mon bonheur.

— Ma fille ! si je mourais, quel serait ton sort ? — Vous mourir !... Mon maître ! vous pas mourir !... Non..., ou Tomasia pas survivre à son père ! — Je suis vieux, et tu es bien jeune ! — Moi mourir avant vous, ou si par malheur moi vivre après vous, bon père avoir pensé à sa pauvre fille.

Brizen, présent et ravi d'admiration, s'écrie qu'une blanche n'aurait pu mieux dire : cependant la jeune Tomasia ne connaît pas encore le sens des mots *vertu, sentiment.*

L'aspirant l'observe dans tous les moments dont il peut disposer ; il remarque son exactitude à régler les travaux dès le matin, et la distribution qu'elle en fait ; chacun a sa tâche, proportionnée à ses forces et à son courage ; elle a soin des malades, mais ne mé-

nage pas la paresse ; elle la stimule, et récompense à la fin du jour celui qui a surmonté l'indolence.

Un matin que Tomasia soignait les plantes d'un vaste potager, Brizen se trouve là, lui fait cent questions, auxquelles la gentille intendante répond avec une raison et des grâces naturelles qui l'enchantent ; il fait l'éloge de son activité, de sa vigilance, de sa droiture ; il lui dit qu'il possède dans le plus beau pays de l'Angleterre un vaste domaine, et qu'il voudrait la mettre à la tête du château dont il est en jouissance par la mort prématurée de sir Brizen, son père, qui lui a laissé une grande fortune.

Tomasia sourit, et répond qu'elle ne quittera jamais son maître actuel ni le climat fortuné du Brésil ; elle ajoute qu'elle ne connaît pas la culture des terres froides de l'Europe, et ne lui causerait que de l'embarras.

L'Anglais, dans son enthousiasme romantique, et comme la plupart des jeunes gens corrompus d'Europe, s'écria : « Vous, m'embarrasser ! oh ! non, jamais ! Vous serez ma compagne... inséparable. — A ces mots il s'élance, passe ses bras autour de sa taille mignonne, et veut l'embrasser.

Un instinct de retenue, naturelle au sexe chez tous les peuples, la jette vivement hors des bras qui l'étreignent, et elle esquive le baiser, lorsque le nègre *Toni* survient.

Ce jeune esclave croit que l'Anglais veut battre Tomasia : il accourt et repousse Brizen, qui lui prend une jambe et le renverse. Tomasia s'interpose vive-

ment entre eux, demande grâce pour Toni, coupable d'un attentat envers un blanc, et ordonne au nègre de retourner à son travail, non loin du lieu de cette petite scène. Toni, soumis à ses ordres, s'éloigne en disant : —Moi obéir bonne maîtresse ; mais pas vouloir que blanc frappe celle que moi aime de bon cœur.

En signe de réconciliation, l'aspirant tire une gourde de sa poche, rejoint Toni, auquel il fait tendre la main ouverte à demi, et lui verse quelques filets d'eau-de-vie. Le nègre boit, puis fait des gestes de reconnaissance, et va reprendre son travail en disant : —Moi ne pas vouloir pour le double, que vous battre notre Tomasia.

Tout à coup celle-ci s'échappe à la course et disparaît. Brizen n'est pas étonné de sa fuite. En véritable conquérant du vieux monde, il s'applaudit de l'éloignement ordonné à l'un et de la disparition de l'autre : il les explique à son grand avantage.

Toni, amoureux de Tomasia, voulait l'épouser. Il avait parlé de cette union au propriétaire de l'habitation, qni semblait l'approuver, et à Tomasia, qui, craignant de perdre les bonnes grâces de son protecteur lorsqu'elle serait vouée aux devoirs d'épouse et de mère, éloignait, malgré son inclination, un engagement qui, suivant elle, affaiblirait au moins la faveur de son maître.

C'est alors que Toni, à la suite de la scène du potager, de son échec et de la retraite que Tomasia lui a commandée, éprouve des mouvements de jalousie.

Les deux amants ne manquent pas de retrouver, dans le jour et les suivants, l'aimable intendante. L'un avec son idiome ingénu, et l'autre avec des expressions poétiques, lui peignent séparément leur passion. Ils en parleront, disent-ils, au propriétaire. L'Anglais lui déclare qu'il l'achètera et la conduira en Angleterre; l'autre annonce qu'il trouvera le moyen de fuir de l'île avec elle et de la rendre à ses parents, dans le pays des noirs.

Les deux rivaux se rencontrent près d'elle et paraissent se menacer. Cette pauvre fille, qui n'avait jamais été l'objet de poursuites aussi animées, commence à s'inquiéter; elle résiste à Brizen, et veut rassurer Toni en lui donnant un espoir éloigné; mais l'obstination de l'aspirant de marine redouble la perplexité du jeune esclave.

A son gré, les opérations des deux marins anglais sont trop lentes; elles durent déjà depuis douze jours, et il a plusieurs fois aidé Tomasia à vaincre les entreprises de Brizen. Toni partage le plus souvent les occupations de la bonne intendante lorsqu'elles l'appellent hors des bâtiments; il soulève la terre non loin d'elle, et le jeune Anglais endure impatiemment sa présence.

Parfois Brizen plaisante la jolie négresse sur son inséparable compagnon. Il finit bientôt par lui reprocher un choix qui excite la jalousie des autres travailleurs.

Mais Tomasia sourit en répondant qu'elle n'a d'autre moyen d'échapper à des soupçons de préférence

pour un blanc qu'en associant un nègre à sa culture; puis elle lui demande ce que c'est que la jalousie.

— C'est le ressentiment, repart l'Anglais, d'un amant dédaigné contre l'objet d'adoption ; c'est ma passion pour vous qui allume ma haine contre lui.

— Oh! mon Dieu, vous faire peur à moi ; vous battre Toni.

— Non : mais ordonnez-lui d'aller travailler ailleurs.

— Moi plutôt m'en aller.

A ces mots Tomasia fuit. Brizen court à sa suite, et Toni s'élance vers eux. Mais l'agile Tomasia, plus leste qu'un Européen, va franchir la porte d'entrée de l'habitation quand le propriétaire paraît au devant : elle se réfugie sous le portique.

Brizen éclate de rire à la vue de son hôte.— Quelle légèreté! lui dit-il ; c'est une Atalante!... J'ai voulu la faire courir, croyant pouvoir l'atteindre ; je l'ai effrayée tout exprès; mais je vois que ces demi-sauvages sont plus lestes que les blancs du vieux monde. Jusqu'à ce noir qui s'est mis de la partie.

A l'aspect du chef de la petite colonie, Toni retourne à son travail.

Le propriétaire engage le jeune Anglais à entrer, et il renvoie Tomasia à son champ.

Lorsque le Suisse et l'Anglais sont seuls, le premier complimente celui-ci sur son inclination pour le sexe noir. Brizen accepte la plaisanterie. Après l'échange de quelques jeux de mots, il annonce l'intention

d'emmener avec lui Tomasia en Angleterre.— Dites-moi, ajoute-t-il, le prix que vous mettez à sa possession, et je vous la paierai tout ce qu'elle vaut.

— Si elle consent à vous suivre, je vous la donne ; mais vous déposerez entre mes mains mille guinées, pour lui assurer un sort quand vous l'abandonnerez.

— J'accepte, reprend vivement l'Anglais ; je réponds de la décider à me suivre.... Je ferai sa fortune; donnez-moi encore quelques jours, que je puisse lui parler librement ; des témoins lui imposeraient une contrainte qui étoufferait sa franchise.... Je suis assuré du succès. Je vous souscrirai des traites pour mille guinées sur l'une des premières banques de Londres.

En ce moment entre l'officier de marine. Il annonce que sous trois jours ils doivent mettre à la voile et retourner en Angleterre ; qu'il vient d'en recevoir l'ordre. En effet, il fait part à Brizen des dépêches de l'amirauté, que son capitaine lui a transmises à l'instant. Il est arrêté qu'ils retourneront à bord le lendemain soir.

Le reste du jour s'écoule dans la gaîté du dîner et de la musique. Au déclin du soleil la promenade rafraîchit la petite société ; le jeune Brizen la quitte, se jette dans un bosquet dont les sinuosités le conduisent dans une prairie émaillée, où il cherche Tomasia; enfin, il la rencontre sur un tertre fleuri : elle cueillait des oranges, des limons, et plus loin un melon d'eau pour la collation du soir, à la rentrée des promeneurs.

L'aspirant anglais se réjouit de la voir seule. Il l'aborde précipitamment. — Chère amie, lui dit-il, vous êtes à moi ; votre maître vous a vendue ; je suis le vôtre ; préparez-vous à me suivre demain soir.

— Moi, appartenir à vous ! Maître m'avoir vendue à vous !... Non..., pas possible !

— Vous viendrez à Londres ; vous serez ma riche compagne... grande dame...

— Moi, *grande dame*, interrompit Tomasia ; dame noire, au milieu des blanches dames !... Oh ! belle figure moi faire !...

—Vous serez plus belle qu'elles ; vous serez lady ; la fortune est plus belle que toutes les couleurs. Et si le sort nous sépare, j'ai pourvu à votre existence : mille guinées sont entre les mains de votre ancien maître ; elles seront à vous si, mécontente de votre nouvelle vie, vous me quittez, et si vous revenez dans l'île de la baie de Rio-Janeiro, ou, ce qui serait un plus grand bonheur pour une aussi belle âme que la vôtre, si vous préférez de revoir votre famille dans votre patrie, d'où vous avez été arrachée dans un âge où vous saviez distinguer vos bons parents, vos amies, où des liens de famille vous ont sans doute causé de si vives douleurs en les perdant.

— Orpheline à *Loango*, le pays de moi, et vendue par créole qui nourrissait moi pour garder ses buffles, n'avoir connu père, mère, parents, ni amis.... Mon père être ici, et jamais quitter lui... Vous pas compter moi pour grande dame ; moi pas vouloir suivre vous.... Non, non, adieu !...

A ces mots, Tomasia met dans sa corbeille les fruits qu'elle vient de cueillir et prend la direction du logis.

— Vous voulez garder la même demeure que Toni, mais il n'a rien. A la mort de votre maître vous resterez sans ressource; vous serez tous vendus, Toni à mille lieues de vous, et vous serez réduite au plus dur esclavage.

— Toni aller loin ou rester, moi ne pas prendre chagrin; mais vouloir garder bon maître, toujours... toujours, jusqu'à dernier moment... Puis moi cesser de vivre quand lui mourir, si Dieu vouloir... maître! bon père! moi pas d'autre père.

La négresse presse ses pas. Brizen marche contre elle, lui saisit le bras, et lui dit: — Je vous le répète, vous n'êtes plus au propriétaire de cette habitation: vous m'appartenez; je suis seul votre maître. Tenez-vous prête à me suivre demain soir sur le vaisseau des blancs; je vous emmène ou je vous enlève.

Cette menace jette l'effroi dans l'âme de la pauvre fille; elle reste un instant sans pouvoir répondre. Enfin une réflexion bien simple calme ses sens, et elle réplique: — Moi demander conseil à mon maître, et demain soir, faire grand voyage avec vous, si lui le commander.

Le jeune Anglais croit avoir vaincu sa répugnance, et compte sur l'assentiment de son hôte. Charmé de la résolution de Tomasia, il cède à l'élan de sa passion, l'étreint et l'embrasse malgré sa résis-

stance. La pauvrette rentre toute pensive au logis, où elle fait disposer la collation.

Les promeneurs reviennent, rencontrent Brizen, le plaisantent sur son goût pour la solitude, qu'il leur a préférée, et sur les rencontres sentimentales vers lesquelles mène une heureuse étoile.

Il convient qu'il a vu deux beaux yeux noirs sur orbites d'ivoire diriger les jolis doigts d'ébène qui, avec les grâces séduisantes de l'Afrique, ont cueilli les fruits savoureux destinés à les rafraîchir au retour de la promenade.

La compagnie savoure avec une gaîté presque bruyante le cliquetis des épithètes romantiques de l'Anglais ; il se prête de bonne grâce aux traits malins, et répond aussi bien qu'un jeune Français aux saillies de son chef de marine et de la société.

Le propriétaire l'engage dans une partie de quatuor. Le jeune aspirant ne peut refuser, et prend un violon ; mais il est distrait, perd parfois la mesure ou manque les solos.

Son émotion redouble quand le bon Suisse fait appeler Tomasia par le nègre Toni, qui les avait servis durant la collation. Le maître veut récréer sa compagnie au moyen d'une chanson madécasse, et c'est Tomasia qui va cadencer une modulation étrangère. Elle s'en acquitte avec la grâce qui la caractérise ; ses expressions sont soutenues par des gestes précipités, par une attitude variée, par la contraction de ses traits rapidement attendris, tour à tour sombres ou gais, et parfois grotesques.

Les violons l'accompagnent ou remplissent les poses durant lesquelles la chanteuse exécute des danses africaines ; les applaudissements l'encouragent au point qu'elle semble l'artiste la plus distinguée des peuplades nègres.

Brizen est enchanté, électrisé au point qu'il s'élance vis-à-vis de son idole, et veut figurer avec elle. Bientôt l'enthousiasme saisit les musiciens qui accourent entourer la noire Terpsychore, dont les chants vifs ou langoureux, la trépidation ardente, les soulèvent et les engagent dans une imitation en quelque sorte bouffonne.

Toni, resté à l'écart, n'osait pas se mêler aux danseurs ; mais la jalousie l'aiguillonne tellement qu'il parvient à vaincre la retenue que lui inspire la présence du maître. Il se jette tout à coup au devant de Tomasia, saute et s'accroupit quelques moments sur ses traces, entrelace vivement ses bras dans ceux de la gentille négresse, et par un écart digne des voltigeurs européens, il disparaît avec elle.

Les spectateurs applaudissent à ce petit coup de théâtre, à l'exception de Brizen, que cette disparition scandalise. Sous le prétexte de les ramener au salon, il court à leur suite ; mais, lorsqu'il croit les atteindre d'un côté, Tomasia par un autre reparaît presque aussitôt au salon ; en sorte qu'à son retour, et en présence de la jolie virtuose, le jeune officier anglais reçoit les applaudissements de toute la société.

Enfin la récréation du soir est finie ; chacun va

dans les bras de Morphée revoir en songe des morts chéris, et attendre le retour des réalités palpables.

Mais Tomasia ne veut prendre de repos que quand elle aura instruit son maître des projets de Brizen, et de ses menaces de l'enlever le lendemain soir, si elle ne consent pas à le suivre en Angleterre; elle lui annonce que le jeune Anglais lui a signifié qu'elle lui appartient par droit d'acquisition, et que c'est à lui que désormais elle doit obéissance.

Le bon Suisse lui détaille complaisamment les propositions de Brizen, et finit par lui faire part de sa réponse : — Si tu consens à le suivre, ajoute-t-il, j'ai déclaré que je consentais à t'abandonner à l'heureux avenir de ta liberté.

Après de longues explications, et le refus positif qu'exprime Tomasia de suivre l'Européen; après la manifestation de ses craintes d'une violence qui causerait sa mort, son maître la rassure et lui recommande de lui amener le lendemain matin un jeune nègre de quatorze ans nommé Jack; puis il la congédie en l'engageant à dormir sans inquiétude.

Les deux amants, le blanc et le nègre, veillaient, chacun à part, dans l'obscurité, sans que l'un soupçonnât la présence de l'autre. Brizen avait vu Tomasia entrer chez son maître, et, quoique la porte fût restée ouverte, il n'avait pu comprendre la fin de leur entretien, car le Suisse l'avait achevé à demi voix.

Déjà la jeune intendante est parvenue à vingt pas de sa case, lorsque l'Anglais se montre et l'interroge;

li veut qu'elle lui fasse part de la réponse de son maître. Tomasia avoue franchement qu'il l'a laissée maîtresse de disposer d'elle-même ; qu'il n'entend point l'abandonner ni la céder, encore moins la vendre ; en un mot qu'elle continue à lui appartenir ; et elle affirme qu'elle ne le suivra point en Europe, ni ailleurs.

Les débats sont animés. Brizen termine par s'emparer d'elle, par vouloir la porter, dit-il, dans un canot tout prêt, et la conduire dans la frégate anglaise, amarrée au port de Rio-Janeiro.

L'entreprise est hardie, mais aveugle ; c'est manquer à l'hospitalité, à son chef, et aux devoirs qu'impose la décence. Tomasia résiste, menace d'appeler à son secours. Elle est mince, mais nerveuse ; Brizen est vigoureux, fasciné par la passion ; il l'a soulevée, lorsque Toni paraît et se jette entre eux, sans les voir ; il porte une bisaigue, dont Brizen aperçoit en même temps le poli à la clarté de la lune.

L'aspect de cet instrument, tranchant des deux bouts, ralentit son ardeur ; la crainte d'avoir à se défendre d'atteintes sanglantes lui fait échapper Tomasia. Il songe à pouvoir désarmer Toni ; mais le nègre, sans dire mot, continue sa direction vers son quartier, bientôt suivi de tous les nègres qui retournent du travail à la réfection, et de là sur leurs nattes.

La jeune négresse, avant d'aller présider au repas des noirs, dit à Brizen : — Avoir donné à moi jusqu'à demain pour répondre à vous ; rester tranquil-

le, et vous avoir réponse demain matin. — A ces mots, Tomasia se rend à la hâte au quartier.

Le logement du maître n'était pas éloigné du lieu de cette petite scène, et du seuil de la porte il avait aperçu le mouvement dont le résultat le rassure, et il s'enferme chez lui.

Brizen, calmé par la confidence de Tomasia, entre dans le quartier des nègres, et assiste à leur repas, qu'il assaisonne parfois de quelques propos enjoués.

Bientôt les gens de l'habitation sont tous livrés au sommeil.

Le lendemain, dès la pointe du jour, l'officier, chef de l'aspirant, vient lui annoncer que son lieutenant doit arriver dans l'île ; qu'après l'avoir visitée, et le propriétaire complimenté, ils retourneront tous trois à leur bâtiment, qui à minuit mettra à la voile pour l'Angleterre.

Bientôt ils sortent pour achever le plan de la baie. Cette occupation les éloigne, et Tomasia ne tarde pas à conduire le petit nègre Jack à son maître. Elle rend compte de tout ce qui s'est passé la veille, au soir, entre elle et le jeune Anglais ; elle confirme en outre à son père, ainsi qu'elle le nomme souvent, sa résolution invariable de fuir un jeune blanc dont les extravagances annoncent une tête exagérée, conséquemment inconstante, qui ne tarderait pas à la réduire au triste sort de changer successivement de maître et l'exposerait à périr de misère.

Son père d'adoption applaudit à la justesse de ses observations ; il lui dit que, pour éviter de nouvelles

scènes, pires que les premières, elle devait dissimuler, et déclarer à Brizen qu'elle se rendra vers la chute du jour au rivage de la mer, et le suivra dans le canot qu'il fera tenir prêt, partout où il voudra la conduire; que toute la résistance qu'elle lui a jusqu'alors opposée n'a eu pour but que d'éprouver la sincérité de son attachement; il ajoute que le jeune Jack sera chargé de la représenter dans l'obscurité et sur le bateau jusqu'à bord de la frégate anglaise.

En effet, Jack, encore bien jeune, est mignon, au teint d'ébène, crépu, aux yeux noirs et d'une taille svelte, tout comme Tomasia; il ne s'agit que de le vêtir de quelques habits de la jolie négresse; sa voix est encore féminine, et il est disposé à voyager avec un blanc.

Le bon Suisse ajoute que l'officier de marine lui a demandé un négrillon pour son commandant, qui veut en conduire un à son service dans ses voyages; qu'il faut profiter de cette circonstance et sauver par ce moyen Tomasia des entreprises, des excès même de Brizen, qui, forcé de partir, pourrait effectuer dans le jour ses menaces d'enlèvement; en sorte que l'aspirant n'enlève qu'un jeune nègre au profit de son chef, qui saura garantir ce petit noir du ressentiment qu'éprouvera tout à coup le jeune Anglais quand il se verra aussi rudement désappointé.

Jack, interrogé, consent à tout. Enchanté de courir la mer et de l'espoir de voyager en Europe, il répond qu'il se charge de représenter la jolie négresse: —Encore bien glorieux à moi,—dit-il en son dialecte.

Jack est chargé de ne pas s'éloigner, et Tomasia se retire avec le négrillon, qu'elle a soin de tenir à sa disposition et de soustraire à la vue de Brizen.

Celui-ci n'avait pu tenir long-temps au travail du plan de la baie, et il parcourait les lieux fréquentés par sa chère négresse. Il ne tarde pas à la rencontrer, car elle-même cherche une entrevue. Il est d'avance charmé en la voyant venir à lui d'un air joyeux et presque caressant.

Brizen prend sa main, qu'elle ne retire pas, et lui demande avec une nouvelle effusion de cœur ce qu'elle a décidé. Elle lui répond avec la naïveté qu'elle semble avoir apprise des jeunes filles d'Europe, qui savent si bien dissimuler sous un air d'innocence.

Elle lui dit qu'elle a long-temps réfléchi; que le bon Suisse l'a affranchie et laissée maîtresse de disposer d'elle-même; que, pour lui donner une dernière preuve d'intérêt, il n'exige point le prix de la liberté qu'il lui accorde, afin que son nouveau maître ne soit pas tenté de vouloir récupérer, en la vendant, la valeur qu'il a mise à sa possession.

Le jeune aspirant a peine à modérer son ravissement : il la presse contre lui. Tomasia achève : —Donner moi à maître travail de tout le jour, et suivre vous après le dernier repas des nègres.

Brizen, en effet, ne pouvait quitter l'île lorsque son commandant devait en quelques heures s'y rendre, vérifier le travail fait par l'officier de marine et par lui, examiner la culture de cette jolie propriété, et remercier le maître de l'hospitalité donnée à ses

ingénieurs, ce qui s'accordait parfaitement avec l'obligation imposée à Tomasia d'exercer sa surveillance sur les travailleurs durant tout le jour.

Il est convenu entre elle et lui qu'un canot les portera vers dix heures, à la nuit, au bâtiment anglais, et ils se séparent.

L'amoureux Anglais va trouver son hôte. Le Suisse lui confirme son consentement, et lui déclare qu'il n'insiste plus sur le dépôt des mille guinées dont il lui a parlé. — Je lui expédierai dans la journée, ajoute-t-il, l'acte de son affranchissement; elle est libre, au surplus, en mettant le pied sur le sol européen ; elle cessera, par ce fait même, en vertu de la loi, d'être esclave ; et si, ce que je ne puis croire, vous veniez à l'abandonner, ses talents la feront accueillir dans les familles distinguées des grandes villes du continent. Soyez tranquille, ce soir, à la nuit, vous n'aurez plus rien à désirer.

Le jeune Anglais, ainsi affermi dans son espoir, se rend chez son officier, et tous deux vont au port accueillir le lieutenant, dont l'arrivée doit être prochaine.

En effet, celui-ci ne tarde pas à se rendre à terre. Ils le conduisent à l'habitation, dont le propriétaire venait à leur rencontre. La journée s'écoule rapidement pour tous, à l'exception de Brizen, qui n'aspire qu'au moment où la planète de Vénus doit briller à ses yeux comme l'étoile de sa bonne fortune.

Le lieutenant, après une collation savoureuse, parcourt l'île, examine sa culture, admire la fé-

condité du sol, les variétés pittoresques du site, vérifie le travail de ses deux ingénieurs, dont le plan, à la vue de la baie, lui paraît exact; il prend lui-même des notes sur l'île entière, il félicite le propriétaire sur le calme et le bonheur de sa vie philosophique; il parcourt le quartier des nègres; il se porte de là sur les terres que ces esclaves cultivent; il remarque leur bonne santé et leur humeur joyeuse.

Il a vu la jolie nègresse animant par son exemple la jeunesse noire; il apprend du maître qu'elle est son intendante, et dirige les travaux; il la complimente et lui remet quelques pièces de monnaie à distribuer à ses subordonnés.

Le lieutenant a observé le petit nègre Jack; et, lorsqu'il a parcouru toute la contrée, que ses compagnons de promenade se sont partagés en plusieurs groupes, et qu'il se trouve seul avec le bon Suisse, il témoigne à celui-ci le désir d'emmener avec lui en Europe le négrillon qu'il a remarqué. Le Suisse lui répond que l'officier ingénieur lui a déjà fait part de ses intentions, et qu'il est satisfait de voir que son choix s'accorde avec le sien; il lui demande la permission de lui en faire présent.

Un débat de générosité a lieu entre eux; mais le lieutenant est obligé de céder et d'accepter : cependant il exige que le propriétaire lui promette d'agréer en retour une pacotille de partitions concertantes, d'instruments de musique et de labour, confectionnés, ajoute-t-il, avec tant de goût à Londres

et à Paris ; il doit séjourner dans ces deux capitales, et, dans l'année, il promet de lui faire parvenir ces témoignages de sa reconnaissance.

Le Suisse l'en remercie d'avance, et lui dit que le soir même il aura à son bord Jack, retenu pour le moment à une tâche indispensable.

La société ne tarde pas à se retrouver au salon. Le lieutenant témoigne le désir de retourner à son bâtiment, qui va faire voile vers minuit, afin d'achever les dispositions qu'exige un voyage de long cours ; il donne ordre en même temps à ses deux marins de le suivre.

De nouveaux rafraîchissements sont offerts. Le lieutenant, sa suite et les deux anciens hôtes du propriétaire de l'île savourent des fruits délicieux, arrosés par les meilleurs vins de France et du midi de l'Europe.

Enfin le départ des Anglais a lieu. Le lieutenant a revu le petit nègre Jack, tandis que Brizen s'était esquivé, sans doute pour s'assurer toujours plus de la parole de Tomasia. Jack a répondu qu'il ne se consolerait de quitter son bon maître que pour s'attacher à celui qui le conduira chez les grands peuples et dans des châteaux.

Bientôt les Anglais sont entrés dans leur canot, et deux petites voiles les dirigent vers leur frégate.

C'était vers les premiers jours d'avril 1831. Dès le 15 mars précédent, une fermentation politique agitait Rio-Janeiro et tout le Brésil. L'empereur don Pedro était accusé de donner toutes les places et les

dignités aux Portugais qu'il avait conduits dans ses états, à l'exclusion des Brésiliens. Des députés l'avaient menacé dans une adresse de s'emparer du gouvernement, s'il continuait à les priver de sa confiance.

Don Pedro avait fait publier des ordonnances contre la liberté de la presse. Les papiers publics annonçaient que l'éditeur d'un journal venait d'être assassiné par quatre Allemands, et qu'en expirant, il s'était écrié : « Un libéral meurt, mais la liberté ne succombe pas. »

Le 5 avril don Pedro nomme un nouveau ministère composé de ses créatures ; leurs noms impopulaires soulèvent une multitude armée qui attaque le palais. La garde impériale refuse, à ce que rapportent les journaux anglais, de défendre le souverain.

Le commandant anglais était prévenu de tous ces mouvements, et de la nécessité de se tenir prêt, en cas d'échec, à donner un asyle à don Pedro ; en sorte que, pour être disposé à mettre à la voile au premier signal, ce chef avait rassemblé ses officiers. Le jour du départ de l'empereur, le lieutenant de frégate s'était rendu dans la petite île du philosophe suisse, qu'il se proposait depuis long-temps de visiter, et d'en ramener ses deux compatriotes. Nous avons vu ce qui s'est passé et le départ des trois marins.

Don Pedro s'échappe avec l'impératrice et sa suite; ils sont accueillis sur la frégate anglaise *the Volage*. Le 7 du même mois, l'empereur abdique en

faveur de son fils don Pedro d'Alcantara, âgé d'environ six ans, et Brésilien de naissance.

L'aspirant, avant de quitter l'île, avait trouvé le moment de renouveler à Tomasia l'assurance de revenir la prendre ou l'enlever vers neuf heures du soir, et la jeune négresse lui avait réitéré sa parole de se trouver au lieu et à l'heure convenus d'embarquement.

Le travail a lieu, durant le jour, suivant l'usage. Jack et Toni sont employés près de Tomasia. Le bon Suisse, qui veut donner une leçon de bienséance au jeune Anglais, les a rapprochés de lui. Il les appelle avant la nuit et leur donne ses instructions. Toni est enchanté de la mission dont il va être chargé ; c'est lui qui conduira le négrillon au *gentleman*. Pour sa part, il y trouve l'exercice d'une petite vengeance des mauvais traitements qu'il a soufferts d'un jeune Européen, et d'être à même de désappointer le ravisseur de sa bien-aimée.

A huit heures, Toni est déguisé en vieille femme noire. Le négrillon est vêtu d'habits légers, tels que les portent les négresses, restreints à ceux que la décence exige, et que permet un climat chaud ; il porte ses vêtements d'homme dans un large mouchoir noué à son bras, ainsi qu'un petit commis de l'amirauté de Londres, qui chemine la veille au soir des jours fériés vers sa petite chambre garnie à la campagne.

Le Suisse généreux donne quelques pièces d'argent à Jack, dont il reçoit les adieux avec affection.

Tomasia, toute bonne qu'elle est, lui donne un baiser, et ne peut se défendre de lui dire : — Tiens, petit Jack, porter baiser de moi au blanc qui prendre toi sur le canot. Et voilà Toni avec le négrillon, dans la direction de la plage, à la chute du jour.

La nuit était profonde, le ciel couvert entièrement de nuages grisâtres. Ils arrivent, lorsqu'ils distinguent un corps long et noirâtre qui se meut sur l'onde et s'arrête au rivage. Un homme vêtu à l'européenne en sort et accourt au devant des deux nègres. A son approche Toni croit reconnaître Brizen, et lui dit, en faussant sa voix : —Vous prendre noir que maître de moi envoyer à vous. Adieu.

Le jeune aspirant, enchanté, prend la main de Jack, la baise, donne au nègre qui lui a parlé, et qu'il ne reconnaît pas, une pièce d'argent : —Tiens, lui dit-il, tu boiras à ma santé. Salue ton maître, et remercie-le bien pour moi.— Puis il enlève sa prétendue Tomasia, la porte sur le bateau, dans la crainte que la mer ne mouille ses petits pieds, et bientôt son matelot rame vers lui sur le port de Rio-Janeiro.

Toni court raconter l'heureux succès de sa mission ; il donne en peu de mots les détails exigés de lui. Le Suisse ainsi que Tomasia rient de bon cœur, et félicitent le jeune nègre du petit pécule que son adresse lui a valu.

Quelques jours après, les habitants de l'île apprirent qu'à peine le négrillon et Brizen furent montés dans la frégate, le premier, furieux à la vue de Jack,

voulait le précipiter dans la mer, lorsque le lieutenant, qui attendait le négrillon sur le tillac, s'opposa aux violences de l'aspirant, et s'empara de Jack comme de sa propriété; qu'enfin le jeune Anglais avait tenté de se rejeter dans le canot pour retourner à l'île et tirer une vengeance éclatante de sa déception; mais que le marinier, payé d'avance, était déjà bien loin. C'est dans ce moment que la frégate, chargée du poids des majestés portugaises, avait mis à la voile pour l'Europe.

On a su depuis qu'elles avaient pris terre et séjourné à Cherbourg, où Charles X, depuis, s'est embarqué en sortant de France; que de là don Pedro et sa suite sont arrivés en Angleterre.

Quelques jours plus tard, le maître de l'île affranchit aussi le nègre Toni et le maria avec la gentille Tomasia. Ce couple vit heureux dans l'île, à la tête de l'exploitation, et sous la protection du Suisse philosophe, leur bienfaiteur.

C'est ainsi qu'un jeune blanc du vieux monde a reçu dans le nouveau une leçon de respect pour les bonnes mœurs, et de reconnaissance pour une honorable hospitalité.

—

# Le Suicide imaginaire

EN SEPTEMBRE 1835.

—

CONTE DRAMATICO-BURLESQUE.

—

L'Oncle. — Enfin, elle a paru.

Le Neveu. — Je l'ignore.

L'Oncle. — Elle a passé, te dis-je.

Le Neveu. — Eh bien ! elle a passé; mais elle n'a pas brûlé notre sphéroïde.

L'Oncle. — Tous les calculs astronomiques démontraient le contraire.

Le Neveu.—Bah ! calculs astronomiques... calculs dans les brouillards... C'est comme vous aviez prédit que ma sœur épouserait le notaire Oursin, et ma

sœur n'en a pas voulu. C'est comme vous vouliez me marier à mademoiselle Diurne, qui étudie aux astres, et je lui ai préféré mon grade, car mademoiselle Diurne ne connaît que l'harmonie des corps célestes.

L'Oncle. — Tout cela m'irrite, me confond, m'humilie; autant de démentis honteux qui m'accablent... Oui..., elle devait brûler, réduire en cendres notre globe.

Le Neveu. — Eh bien ! à quoi cela vous aurait-il mené?... Qui donc aurait profité de votre prédiction? Ni vous, ni moi... (*A part.*) C'est de la niaiserie.

L'Oncle. — Maudite comète ! Elle a pris une autre route...

Le Neveu. — C'est comme ma sœur et moi !

L'Oncle. — Tout cela est plus sérieux que tu ne penses.

Le Neveu. — Moi ! je ne pense rien.... Je dis que cela va le mieux du monde..., aussi bien que votre comète !

L'Oncle. — La traîtresse ! elle a fait une courbe... à double courbure !... Oh !...

Le Neveu. — Tranchons sur ce sujet : il faut nous résumer... Vous m'appelez ; j'accours de tout cœur, sans doute... Eh bien ! concluons.

L'Oncle, *froidement*. — La conclusion est facile. Je suis mortifié, rebuté, dégoûté...; je ne tiens plus à rien. J'ai assuré ma fortune à toi et à ma nièce; j'ai voulu vous en prévenir; puis..., ma foi..., ne vous occupez plus de moi.

Le Neveu. — Que dites-vous-là ? votre fortune...

Mais je n'en ai pas besoin, pas plus que ma sœur. Nous tenons à votre personne, à notre oncle... A qui diable en voulez-vous?... Je ne crois pas avoir perdu la tête.... Si quelqu'un vous a manqué, me voilà...; oh ! vous serez bientôt vengé.

L'Oncle. — Ame qui vive ne m'a manqué... C'est moi... moi seul qui me manque... Ma renommée est démentie, perdue.. Moi, astronome infaillible jusqu'à la période de cette comète scélérate, qui...

Le Neveu, *interrompant*. — N'a pas brûlé la terre.

L'Oncle. — Il s'agit bien de ce qui n'a pas eu lieu; parlons de ce qui devait arriver.

Le Neveu. — Eh bien ! faites-la revenir. Morbleu ! en votre place j'exigerais cette réparation.

L'Oncle. — Il n'y a pas moyen; les calculs sont dérangés... Puisqu'il faut tout dire... on ne sait plus où elle est.

Le Neveu. — Parbleu ! c'est bizarre. Voilà bien les femmes ! surtout les chevelues.

L'Oncle. — Voilà bien le langage d'un jeune fou !

Le Neveu. — Certes, ni comète ni coquette ne me tournent la tête.

L'Oncle. — Doucement, mon cher neveu, j'ai encore toute la mienne....

Le Neveu. — Qui dit le contraire?... Je le désire trop pour ne pas le croire.

L'Oncle. — Il n'y a pas d'apparence de trouble dans mes idées !

Le Neveu. — Du tout.... Où voulez-vous en venir? Je ne conçois pas...

L'Oncle. — Je te l'ai dit, cette comète m'a tué. Où est ta sœur?

Le Neveu. — Pourquoi l'appeler? Il vaut mieux qu'elle ne soit pas témoin de votre situation; elle en serait trop affligée.

L'Oncle. — Qu'ai-je donc de sinistre?.... Je montre, au contraire, une grande résignation.

Le Neveu. — En vérité, mon oncle. A quoi donc êtes-vous résigné ?

L'Oncle. — Tu le sauras. Vous n'y perdrez rien tous deux.

Le Neveu. — Je crois vraiment, comme vous me l'avez dit, oui, ma tête s'égare...; du moins je me confonds dans des conjectures... Certes, vous ne ressemblez pas à ces insensés de notre époque, à ces cerveaux faibles...

L'Oncle. — Je te comprends... à ces gens qu'un chemin si facile à frayer conduit au port après un revers, à la honte duquel ils savent échapper.

Le Neveu. — Parce qu'ils avaient fait de faux calculs, ou parce qu'ils ont pâli devant la contradiction. Il est bien plus facile alors de dérober sa tête à l'affront, en la brûlant, que de justifier sa conduite.

L'Oncle. — Oui, je prouverai que la comète devait, à son passage, toucher la terre; mais qui le croira en France? on est si porté à jeter le ridicule sur ce que l'on ne comprend pas.

Le Neveu. —Pas plus que ceux qui veulent donner un ordre de route à un corps irrégulier.

L'Oncle. — Le voilà..., le voilà..., ce ridicule sanglant qui m'assassine.

Le Neveu. — Non..., du tout..., ce n'est que risible.... à moins de subir la manie du nouveau siècle. Jadis, lorsqu'on éprouvait un dégoût, on cherchait querelle à quelqu'un ; on se provoquait.... Un rendez-vous mettait en présence un visionnaire et son camarade, qui venait se battre sans savoir pourquoi... Finalement, on se tuait. Aujourd'hui on ne s'en prend qu'à soi-même, et l'on saute par une croisée ou du haut d'un parapet. Le fer, l'eau, le feu, le poison, la vapeur, tout cela n'est plus qu'un jeu des pauvres têtes... Rien n'est plus idiot, plus vulgaire ; tout le monde s'en mêle..., jusqu'au chiffonnier. Quand on veut quitter la vie, il faut se faire tuer... On trouve toujours un crâne qui vous prend au mot. Si on tue son adversaire, eh bien ! on en cherche un autre, jusqu'à ce que l'on succombe soi-même.

L'Oncle. (*Il s'agite en faisant quelques pas.*) — Oui, sans doute... Mais tout cela est long... ; c'est se tuer vingt fois... Le courage d'un seul coup n'atteint que celui qui le veut, et ne fait pas de victimes.

Le Neveu. — Voilà, morbleu ! une discussion bien étrange entre nous. Ce que vous dites là, mon cher oncle, n'est sans doute qu'une observation sur nos mœurs actuelles, qu'explique seule l'exaltation de nos idées révolutionnaires, l'abjection de nos principes de néant, dans lequel on se jette à corps perdu.

L'Oncle, *avec attendrissement.* — Embrasse-moi, mon cher neveu, mon brave ami !...

Le Neveu. — Volontiers, mon oncle. (*Ils s'embrassent. A part.*) En vérité, c'est comme un drame.

L'Oncle. — Je ne puis donc embrasser ta sœur ?

Le Neveu. — Je ne m'y oppose pas... Venez avec moi la trouver.

L'Oncle. — Va la prévenir que je veux lui parler.

Le Neveu, *à part.* — Ne le contrarions pas. (*A son oncle.*) Oui, j'y cours... Mais vous n'ignorez pas qu'elle nous boude.

L'Oncle. — Je ne m'en suis pas encore aperçu... Qu'a-t-elle donc ?

Le Neveu. — Vous savez... ; ce jeune substitut..., aux gants blancs..., que vous ne recevez pas.

L'Oncle. — Eh bien ?

Le Neveu. — Je crois que la mère est en ce moment avec sa jolie fille chez votre nièce. (*A part.*) Il faut donner le change au trouble de ses idées.

L'Oncle. — Eh ! que diable ont-elles à lui dire ?... Le fils, la fille, la mère... Je crois que vous vous entendez tous.

Le Neveu. — Pourquoi pas ? C'est vous qui en avez fait depuis dix ans des amis de la maison.

L'Oncle. — Oui, du temps de ma pauvre défunte. Tout est changé depuis sa mort ; mes pensées se sont élevées ; j'ai perdu de vue cette fourmilière terrestre qui s'agite ici-bas ; l'étude sublime du grand système de l'immensité, voilà cette métastase qui, par une force

attractive, porte mon âme au séjour des sphères supérieures.

Le Neveu, *à part.* — Sa raison n'est plus du nôtre. (*A son oncle.*) C'est bien dommage; la mère est encore aimable; son fils gentil..., voyez donc, mon bon père! car vous l'êtes, quel prestige d'unions qui de deux familles n'en feraient qu'une, et qui vaudrait bien l'harmonie des globes célestes!

L'Oncle. — Il a de l'imagination.

Le Neveu. — Eh! pourquoi pas? La terre offre tant de beautés, qu'il en est dont l'accord admirable échauffe, enchante l'âme et la voue au vrai bonheur.

L'Oncle. — Chimères! rêves trompeurs! comme notre sphère en cause aux fous qu'elle enveloppe de ses vapeurs.

Le Neveu. — Ma foi! rêver une comète en l'air ou une jolie femme sur terre, je sais bien où il y a le plus à gagner.

L'Oncle. — Es-tu certain que ces dames sont là-bas?

Le Neveu. — Oui. Allons ensemble les trouver.

L'Oncle. — Vas-y : tu m'annonceras.

Le Neveu. — Fort bien... Sans adieu, mon oncle, n'est-ce pas?

L'Oncle, *avec un sourire amer.* — Eh! mais... sans doute.

Le Neveu. — (*Il sort et dit à part :*) Je vais le surveiller du cabinet voisin.

Denneville. — (*C'est l'oncle, resté seul.*) — Sans adieu, *n'est-ce pas?*... Je crois qu'il me prend au

mot... Ce doute ne semble pas l'effrayer ; il sort tranquillement, comme si c'était une affaire arrangée... Au surplus, peu m'importe... Oui, je suis décidé ; suivons ce mode populaire..., de s'envoyer dans un séjour plus heureux que celui-ci. Le vulgaire va droit au but, sans tant de raisonnement, de logique abstraite..., de sophismes.... Allons, du courage !... Le dégoût m'accable..., le chagrin me mine... Que les deux familles s'unissent ou se brouillent..., que m'importe?... j'ai mis ordre aux intérêts chimériques de cette terre. Leur fortune est assurée... par mon testament... Voici mon dernier jour : il est temps d'en finir. Je n'ai réussi à rien, malgré ma science et mes longs travaux... Je n'ai obtenu ni honneurs ni distinctions, pas même l'étoile de la Légion-d'Honneur, que je sollicite depuis vingt ans, que l'on prodigue à tant de gens, parce qu'ils promettent des services, et que l'on refuse à ceux qui les ont rendus, parce que l'état n'attend plus rien d'eux ; l'âge des récompenses est une cause d'éloignement. Que ferais-je désormais ? Ennuyé, obsédé par de minces intérêts et le jouet des grandes passions... ; un vide de plomb pèse sur mon âme ! Je veux la délivrer de ce noir fardeau qui l'écrase... ; oui, je veux repousser la vie, puisqu'elle s'obstine à circuler dans mes veines... J'abandonnerai tout..., famille..., amis..., mon Azélie même, que je chéris comme ma fille... Infortunée ! quel désespoir quand elle me verra inanimé... Je ne regrette qu'elle... ; je ne veux pas la voir... ; non, je n'en aurais pas la force... Mon

neveu, jeté dans le monde, se consolera.... Mais Azélie ! elle est encore jeune; elle n'aura plus de soutien... Ne puis-je la décider à mourir avec moi? Son caractère tient du mien... Je lui ai reconnu une réflexion prématurée... ; elle a des pensées graves..., sérieuses..., presque autant que moi... Oui, je la persuaderai, je l'entraînerai... ; elle sera malheureuse comme moi si je la laisse sur cette misérable terre... Elle aime la lecture des écrits sombres..., noirs... ; tout ce qui est fantastique..., sanglant..., atroce, lui plaît; elle nourrit son esprit de catastrophes... Je veux qu'elle partage ma félicité future... Elle m'embrasse chaque jour... Sa physionomie s'épanouit à ma vue ! elle me dit qu'elle m'a voué tout son attachement et sa reconnaissance de l'intérêt qu'elle m'inspire... Serais-je heureux sans elle dans une autre vie?.... Oui, nous rejoindrons celle qui fut sa mère d'adoption... ; excellente mère, qu'elle embrassait encore il y a cinq ans !

Telle était la situation d'esprit de ce pauvre Denneville, astronome célèbre selon lui, mais dont personne n'avait encore parlé, quoiqu'il eût publié à grands frais des histoires du ciel, empilées dans les magasins, ou que les marchands de comestibles avaient mises seuls en circulation.

L'échec de ses calculs, qui toutefois avaient eu le résultat de ceux d'un rêveur allemand en réputation, en avait fait un monomane dont le cerveau restait vide de sens. Il ne pouvait plus supporter le poids d'un démenti honteux ; il était, selon lui, voué pour

toujours à l'opprobre..., au discrédit d'un nom déshonoré... L'idée enfin du suicide lui était apparue comme le seul remède à la souillure de sa réputation...; il ne voulait plus de délai...; ce jour même devait terminer sa vie et son désespoir.

Il court à son secrétaire et en tire un pistolet encore sans tache, lorsque sa nièce frappe et entre en même temps.

A la voir, on ne devine pas comment son oncle l'a crue dominée par des pensées graves, sérieuses. A la vérité, il se peut qu'elle soit fantasque, car elle accourt, en sautant, à son oncle, et l'embrasse.... Denneville, surpris, laisse tomber son pistolet, et veut refermer le secrétaire. Mais elle l'a vu. Elle se précipite en s'écriant : — Oh ! comme il est beau ! comme il brille ! Vous n'en faites pas souvent usage. C'est pour mon frère; il veut en acheter un. — Laisse, répond Denneville, tu pourrais te blesser. — Il est chargé? demande Azélie. — Non... Ton frère l'aura demain.

L'oncle, à ces mots, reprend l'arme, tandis qu'Azélie ajoute : — C'est donc avec des pistolets semblables que l'on se tue en duel, et que des couples infortunés meurent pour s'unir au tombeau !

— Sans doute, répond l'oncle. Il n'y a pas d'angoisse qui résiste à un remède aussi prompt. Tiens, ce sera le mien.

— Bon Dieu ! y songez-vous?... Non ; vous plaisantez..., pour me faire peur ! Savez-vous que j'en mourrais ! Si votre mort nous privait d'un père, car

vous nous en tenez lieu... , vos deux enfants ne vous survivraient pas : pour moi , je succomberais à ma douleur.

— Aussi ne voudrais-je pas renoncer à ce monde sans toi ; et si nous n'y tenons plus , nous pourrons le quitter ensemble.

— Ne parlons donc pas de ça , mon cher oncle ; c'est effrayant... Vous vivrez.... Nous n'avons envie ni l'un ni l'autre de mourir.

— Ma foi , je tiens plus à une autre vie qu'à celle-ci. L'homme de bien doit désirer le trépas. Toi , douce comme un ange , pure comme une vierge, tu dois ressembler à ces vertueuses cénobites qui n'aspirent qu'à posséder le ciel. Allons-y ensemble !

— Mais , mon oncle , est-ce que vous avez un peu de fièvre ce matin ? — C'est en pleine santé que l'on apprécie le bonheur de la vie future , où l'âme , dégagée de...

— En vérité , mon oncle , je ne suis point encore dans un état de santé aussi séduisant. Mais je veux y réfléchir et savoir si je parviendrais à me familiariser avec votre arme... Souffrez que je l'emporte... Demain , je vous ferai part des résolutions qu'elle m'aura suggérées.

A ces mots Azélie s'esquive lestement avec le pistolet , que son oncle n'a pas l'habileté de lui reprendre. Il s'en console en disant : — Laissons-lui ce sujet de méditation ; elle peut y trouver le courage de m'imiter... J'ai son second ; un seul me suffira ; ils sont d'un effet infaillible.

Et le voilà qui en prépare un autre absolument pareil. . . .

Durant ce temps, Hilaire, qui a tout entendu, se trouve sur le passage de sa sœur, lorsque celle-ci a fermé la porte du cabinet de son oncle ; il s'empare du pistolet, puis retourne précipitamment à son observatoire, en l'assurant qu'il reviendra se concerter avec elle, si M. Denneville donne suite à sa vision.

Azélie en voit assez pour se douter de quelque mystère dont le dénoûment peut lui donner de l'inquiétude, et, confiante à la vigilance de son frère, elle se résigne à attendre.

Hilaire revoit son oncle à ses nouveaux préparatifs.

— Cela devient sérieux ; se dit-il... Parbleu ! le voilà qui amorce son pistolet, après l'avoir chargé!.. Il est donc fou !... Je ne lui donnerai pas le temps d'achever... Courons à lui...

Hilaire amorce le pistolet qu'il a pris à sa sœur, le met en poche, ouvre bientôt la porte de son oncle, et lui annonce vivement la présence du jeune substitut, que sa sœur n'a pas voulu recevoir, et qui demande à lui parler.—Il est seul, ajoute-t-il ; sa mère ni sa sœur ne l'ont accompagné.

— Hilaire ! reprend l'oncle, tu ne me parais pas plus certain de cette nouvelle que de la première. Tu sais, et tu en es convenu, que je ne veux pas le voir ; ainsi, va rejoindre Azélie, et défends-la des importunités du jeune Théodose.

— Venez au moins m'aider à la désarmer ; elle tient un pistolet, que sans doute elle vous a dérobé.

Vous vous entendez l'un et l'autre pour m'inquiéter. —Mon oncle ! il est indispensable que vous sortiez de votre appartement. — Moi ? — Oui, vous. — Par ton ordre? — Non ; mais par le sentiment de l'autorité paternelle.

L'oncle résiste, interpose sa volonté; le neveu insiste, parcourt à grands pas la chambre, conduit Denneville presque avec force, par le bras, contre la croisée, imagine quelque objet à remarquer, abandonne son oncle, revient à lui, court comme un fou, le saisit parfois à deux bras, l'échappe, tourne vivement sur les côtés du logement, passe rapidement devant le secrétaire, échange avec autant de vivacité le pistolet qu'il a pris à sa sœur contre celui que Denneville a laissé dans son secrétaire, qu'il n'a pas eu le temps de fermer lors de la rentrée de son neveu, jette avec dextérité dans sa poche le pistolet chargé, tandis qu'il s'écrie, se plaint de ce que son oncle ne voit pas le substitut se promener dans la cour au dessous de ses fenêtres; enfin abandonne, dit-il, à son aveuglement Denneville, qui ne veut rien apercevoir, et disparaît.

Surviennent heureusement, selon le neveu, et à contre-temps, suivant l'oncle, des personnages en relation avec lui, et qu'Hilaire se hâte d'introduire dans l'appartement de Denneville.

L'oncle refuse d'abord de voir qui que ce soit, à raison des travaux sérieux auxquels il se livre, dit-il, en ce moment (il écrivait ses adieux); mais le libraire de Dennneville fait entendre sa voix :

— Monsieur! crie-t-il, c'est une notice sur la comète de 1835 !... Je suis chargé de vous en faire part avant de la publier.

Ce mot de comète flatte toujours son esprit; la voix de son libraire le charme encore. Il ferme son secrétaire, ouvre sa porte, renvoie Hilaire tenir compagnie au jeune substitut, et fait asseoir M. Pamphleton.

— Eh bien ! M. Pamphleton, qu'y a-t-il donc de nouveau dans notre monde savant? — Une critique contre les astronomes qui ont annoncé la comète dont le choc devait réduire en cendres notre globe, au mois d'août dernier. — Qu'ai-je donc à faire d'un censeur qui aura trouvé fort commode d'écrire après l'événement, mais qui, j'en suis certain, n'aura pu détruire des raisonnements fondés sur des calculs au dessus de sa portée. — Je l'ai pensé comme vous; mais votre nom est attaqué, comme celui des astronomes distingués de l'Europe, et j'ai cru devoir, avant de l'imprimer, vous soumettre ce résumé critique de tout ce qui a été dit, écrit et publié au printemps dernier.

— Qu'ai-je donc à faire de rapsodies, sans doute mortifiantes? Quand vous les aurez publiées, j'y répondrai; en attendant, vous pouvez mettre en note que vous m'avez proposé d'examiner cet opuscule, et que j'ai répondu : *Galilée fut jeté dans les cachots de l'inquisition, durant six années, pour avoir démontré le système du mouvement de la terre, et forcé de se rétracter à soixante ans.*

— Le cas n'est pas aussi sérieux, réplique le libraire ; vous continuerez à jouir de votre liberté pour résoudre les courbes d'une folle qui se moque des savants, et se jouera encore de leurs aristarques, en faisant une nouvelle apparition plus prochaine encore qu'on ne le pense. — Qu'elle fasse à son gré ; je ne m'en mêle plus. Excusez, M. Pamphleton ; je suis occupé d'une œuvre beaucoup plus grave, qui fera du bruit..... dont vous entendrez parler..... Son effet ne laissera pas d'incertitude, comme la marche de la comète.... Pardon ! mais je ne puis retarder mon travail. — Je vous laisse, M. Denneville, et je vous promets l'un des premiers exemplaires de cette notice. J'ai l'honneur, Monsieur ! — Adieu Monsieur.

Et le libraire sort au moment où Gervais, domestique de M. Denneville, vient lui remettre un billet imprimé, en disant : — Ma foi ! notre maître ! ce billet s'annonce bien : car M. Hilaire, qui a voulu le lire, m'a dit qu'un corps académique vous appelle à délibérer sur les vins de comète.

— Mauvais plaisant ! Voilà bien l'esprit faux de mon neveu, répond Denneville, en jetant un coup-d'œil sur le billet. Il s'est moqué de toi, pour te faire dire une impertinence !... — Ma foi ! dit Gervais, je ne trouve pas ça impertinent du tout..... Qu'on m'en donne, on verra que je m'y connais mieux (*à part*) que les maîtres.

Gervais, à ces mots, se disposait à descendre, lorsqu'il se heurte dans un corps opaque qui n'est rien moins qu'un huissier.

— Qu'est-ce? que voulez-vous, s'écrie Gervais. — M. Denneville, homme de lettres. — Oui, homme de lettres, comme tous ceux qui écrivent! Vous voulez dire académicien? — Eh! parbleu! ce dernier titre ne va pas sans l'autre. Puis-je lui parler? — Le voilà qui rentre dans son cabinet. — Introduisez-moi. — Il faut que j'annonce. Votre nom?— Crochet, huissier, pour le servir. — Hum! il ne doit pas faire bon tomber sous un pareil nom.... J'y vais.

En effet Gervais retourne et dit en frappant : —C'est un huissier, nommé Crochet, qui veut vous parler.

On entend une voix qui, de l'intérieur, répond : — Je ne reçois plus personne.

Crochet, qui entend la réponse, s'avance contre la porte, dont il cherche à tourner le bouton, et dit : — Ouvrez, Monsieur, c'est de par la loi et le roi! — Qu'ai-je à démêler avec eux? — C'est une citation à venir déposer en justice, à la requête de M. Sidera, demandeur, contre M. Lelinx, au sujet d'une diffamation. Mais je ne puis vous parler ainsi à travers la porte; entr'ouvrez-la seulement, et passez la main afin de prendre la copie que voilà.

Gervais, resté là, observe que son maître n'a pas les doigts aussi longs que ceux de M. Crochet pour la saisir. De son côté, Denneville, aux noms des astronomes Sidera et Lelinx, se décide à paraître. — Eh bien! me voilà! parlez! Que me veulent-ils?

Crochet s'explique : Messieurs Sidera et Lelinx sont en procès; le premier a formé une demande en réparation d'honneur contre Lelinx : celui-ci l'au-

rait diffamé à l'occasion d'une comète qui devait paraître au mois d'août dernier. — Que m'importe? reprend brusquement Denneville. — Attendez donc que je vous explique. Si bien que, la comète n'ayant pas touché la terre, Lelinx a dit et répandu partout que Sidera était un sot ou un charlatan, un imposteur. Sidera a soutenu que la comète avait dévié, qu'elle était entrée dans l'Ecrevisse ; Lelinx a soutenu que jamais elle n'avait dû toucher la terre, mais qu'elle s'était dirigée sur Mars, qui en ce moment n'existe plus. De là des débats d'abord vifs entre eux, puis des personnalités, enfin des épithètes de charlatan, d'imposteur; et sur la plainte de Sidera, Lelinx a articulé des faits sur lesquels vous devez être entendu, sauf salaires dus et raisonnables, sans préjudice, etc.

— Et c'est Lelinx qui me fait citer? — Le tribunal, sur la demande de Lelinx et de Sidera, vous a nommé l'un des trois experts.

— Donnez-moi ce papier que vous tenez. — Le voilà ! en parlant à sa personne, ainsi qu'il m'a dit être.

Gervais reprend, tandis que Denneville emporte la copie et ferme la porte : — Ainsi qu'il m'a dit être !.... En vérité, on croirait que vous ne connaissez pas personnellement M. Denneville, académicien connu de tout Paris !

— Mon ami, c'est de style. Malgré une conviction intime, nos sens peuvent nous tromper. — Ma foi ! c'est comme si vous attrapiez quelques gourmades

dans l'exercice de vos fonctions, on pourrait opposer à votre plainte que vos sens vous ont trompé; hem! elles sont de style, et comprises dans le coût de l'exploit.

— Mon ami! mon ami! vous êtes caustique..... Ne vous y fiez pas...; le juge les taxerait... Adieu! adieu!

Et Crochet a disparu.

Denneville, rentré chez lui, frappe du pied, en s'écriant: — Cette maudite comète me poursuit à outrance! Elle n'a donc ménagé notre planète que pour me tourmenter, me déshonorer, comme une proie vouée à sa maligne influence; que pour outrager mon nom en le livrant au ridicule en pleine académie, et à la risée du barreau!.... Souffle infernal! non, tu ne me tiens pas encore. Une main plus puissante saura me dérober au choc de ta crinière désastreuse! Voici, ajoute-t-il en saisissant son pistolet, voici le moyen de t'échapper... Oui, c'en est fait: il est chargé. (*Il ouvre le bassinet.*) L'amorce est entière... Abréger la vie, c'est gagner le terme que Dieu a marqué. Achevons cette lettre à mes enfants d'adoption, tous deux majeurs, qui me remplaceront sur cette terre, et feront valoir la fortune que je leur laisse. . . . .

Il écrit. Sa lettre finie, il la lit, et répète haut cette dernière phrase: « Celui qui se tue ne meurt qu'une fois, pas plus que ceux qui s'abandonnent au cours de la vie. »

Il prend son pistolet. — Et toi, lui dit-il, heureux

instrument de ma délivrance, ne trahis pas mon courage, seconde mon premier effort.... Adieu ! adieu !

A ces mots, il porte le pistolet sur son front et tire la détente; l'amorce brûle, une explosion simultanée éclate du cabinet voisin; Denneville se croit atteint : il tombe.

On imagine facilement que sa raison, affaiblie par toutes les chimères de sa tête, finit par l'abandonner au feu qui sillonne sa figure, et au coup qui, du cabinet, retentit en même temps à son cerveau ténébreux.

Hilaire, son neveu, au moyen d'un jour vitré, surveillait, sans être aperçu, tous ses mouvements. Il était bien rassuré sur l'action de son oncle; il savait avoir remplacé par un pistolet vide celui que Denneville avait chargé, et il l'avait laissé agir, de manière à suppléer au bruit de son arme par celui du pistolet qu'il avait conservé, et dont il venait de retirer le plomb.

Il voit tomber son oncle, et sort précipitamment, sonne, appelle à grands cris, heurte la porte de Denneville, qui l'avait fermée en dedans, la secoue violemment, crie au meurtre..., au suicide..., au forfait !...

La maison est bientôt en rumeur. Azélie, les domestiques accourent. Hilaire ébranle la porte; et, tout en rassurant sa sœur, ainsi que les gens survenus, à l'aide de Gervais il enfonce les panneaux : ils entrent, ils relèvent Denneville, évanoui et sans connaissance.

Mais il n'y a ni sang ni blessure apparents. Le pauvre oncle est pâle ; ses yeux sont fermés. Les gens de service ne voient point les maîtres effrayés, et personne ne se récrie. Hilaire ne veut pas lui faire respirer des odeurs : — Il faut, dit-il, lui donner une bonne leçon, toute préparée quand il reprendra connaissance.

Deux domestiques chargent Denneville sur leurs épaules, suivent Hilaire, qui les dirige dans une chambre basse, obscure, et à son commandement le déposent sur un grabat.

Hilaire dépêche aussitôt Gervais chez un costumier, avec ordre d'en rapporter les travestissements, les tentures infernales dont il donne la note. Azélie apporte un linceul ; un valet trouve de hauts chandeliers et leurs cierges ; il les dispose autour du lit ; la femme de chambre et la cuisinière ensevelissent Denneville jusqu'au cou seulement, et le coiffent d'un foulard violet parsemé de larmes blanches.

Gervais revient. Voilà Hilaire et les deux domestiques qui tapissent la chambre d'une vieille draperie noire, coupée de flammes rougeâtres et chargées de figures diaboliques.

Hilaire envoie chercher le substitut, sa mère et le notaire. Lorsqu'ils sont arrivés, et après le récit ponctuel de l'aventure de son oncle, les rôles sont distribués. Les femmes se couvrent chacune d'un drap blanc, comme des ombres descendues de terre dans les limbes. Les hommes se travestissent en dé-

mons armés de fourches et de torches, dont les feux sont verdâtres.

Ces apprêts terminés, au bout de deux heures au moins l'oncle fait un mouvement, pousse un soupir, soulève sa tête, la laisse retomber, ouvre les yeux, la bouche, comme s'il voulait parler. Après des efforts en tous sens, il dit d'une voix rauque, entrecoupée :

— Où... suis-je? Est-ce ici le séjour des morts?... Je ne distingue rien... Ne sont-ce pas là des feux..., des flambeaux ardents..., des torches?.. Mais quelles entraves pressent mes mains, mes bras..., tout mon corps?.. Suis-je enseveli..., serré dans un tombeau?.. Ou...en suis-je sorti, retenu par les liens dont ils m'ont entouré sur terre?... Quel chaos dans ma tête!... quel désordre dans tous mes sens!... Je ne sais.... j'entrevois des... ombres..., des spectres !

(*La mère du substitut, la nièce de Denneville, la femme de chambre et la cuisinière, passent en sens divers devant lui, couvertes de longues toiles blanches.*)

Voilà des corps qui s'agitent.... Je ne suis plus sur la terre des vivants... Serais-je donc condamné? Est-ce un supplice que je subis? Serais-je mort..... coupable de quelque offense à la Divinité? Quoi! je resterais lié, enchaîné..., étendu sur cette couche rude, aiguë.... Mais (*en s'agitant*) ce serait un enfer! Suis-je donc mort en état de crime? Oui... je crois... Mes idées, que j'ai peine à démêler, me rappellent.... un coup de pistolet.... J'aurais donc

mis un terme à mes jours ! Oh !... Dieu me punit..., oui...

(*Hilaire, Théodose et le notaire passent, sautent autour de lui en agitant leurs torches.*)

Voilà les diables !... Belzébuth ! Satan !... Miséricorde !... Je ne pourrai donc me délier ? (Azélie a découvert sa tête.) La voilà... ; c'est elle ! Azélie..., ma chère enfant ! es-tu morte ?... Ma mort t'a-t-elle tuée, Azélie !... Elle ne répond pas...

(*Azélie s'approche de Denneville, mais Hilaire la fait reculer en lui opposant sa torche ardente.*)

— Ah ! c'est elle... Grâce !... grâce pour elle.... Satan..., puissant Satan !... permets-lui de me parler..., de me raconter ses peines... Oh ! le barbare ! il me l'arrache ! C'est moi qui ai tranché ses jours, qui l'ai entraînée dans ma ruine... Elle a succombé au désespoir que lui a causé ma mort... Ménage, cruel démon, ménage cette faible créature, cette vierge frêle et timide... C'est moi qui lui ai persuadé que la mort ouvrait la porte du bonheur céleste ! qui lui avais promis de mourir avec elle ; et j'ai été ingrat... Oui..., je crois m'en souvenir... ; j'ai mis, sans l'attendre, un terme à mes jours ! Mais... les diables n'entendent rien... Il n'y a plus de pitié dans les enfers !...

— Tu n'y es pas encore, crie la voix aigre et flûtée de son neveu... ; encore une heure, et tu seras jugé.

— Au Tartare ! aux enfers ! crie le notaire en passant sa torche sur le grabat de Denneville.

Celui-ci s'agite violemment. — Grand Dieu ! prends

pitié de moi, de ma pauvre Azélie !... Je sue sang et eau..... Oh ! si je n'étais pas mort...., oui...., je succomberais à tant de tourments.

— C'est toi, crie une grosse voix lourde; c'est toi qui causes ta ruine et celle de ta famille.— Moi, qui l'aimais tant !... qui leur ai donné tout mon bien !...

Le diablotin Théodose s'approche en gambadant, et d'une voix pincée lui dit : — Ne devais-tu pas, avant de mourir, donner à ta nièce un époux de son choix? Tu as cru que ton argent suffisait à son cœur. et tu l'as délaissée, sans appui... Son mari l'aurait consolée.

Le notaire ajoute : — Tu as refusé de payer les dettes de ton neveu... Il en est mort.

— Que ne les payait-il avec ma fortune ? Qu'Azélie, maîtresse d'elle-même après mon décès, n'épousait-elle le substitut? — Elle n'aurait pas voulu vous désobéir après votre trépas, réplique Théodose.

— Bon Dieu, si j'avais prévu !... Mais c'est irréparable, les morts ne reviennent plus. — Bah ! tu retournerais sur terre que ta manie t'y saisirait de nouveau, reprend un autre lutin, vêtu de rouge, aux grandes cornes et à la longue queue aiguë dont il frappe le lit ; il en cingle en même temps un tel coup au travers la figure de Denneville, que celui-ci fait un soubresaut violent, brise les coutures de son linceul et se jette sur son séant; mais, entravé par le drap, encore à demi cousu, il tombe aux pieds d'Azélie, à laquelle il tend les bras.

Aussitôt deux diables, Hilaire et Théodose, la lui

enlèvent et la jettent sur le seuil d'une porte, d'où sort une fumée épaisse et des feux verdâtres de cassolettes rangées comme à l'Opéra.

Azélie jette un cri, et disparaît.

— Puisse l'auteur de son infortune, s'écrie un spectre blanc (la mère de Théodose), être damné comme elle !

— Oui, répond Denneville renversé, autour duquel les diables tournent à la lueur de leurs torches; c'est moi qu'il faut précipiter dans ce soupirail enflammé, pour en retirer ma pauvre Azélie... Je suis le coupable... Vous allez brûler l'innocence, comme le fut Jeanne d'Arc sur la terre.

— Tiens, dit le diable de notaire, il cite l'histoire des pucelles ! Il ne pourra pas plus sauver celle-ci que ne fit le comte Dunois de la belle Jeanne.

— S'il l'eût épousée, repart le diablotin rouge, elle était sauvée ; mais son oncle, qui se trouvait là, n'a pas voulu, et Jeanne a été jetée sur un bûcher ardent. — Tout comme sera Azélie, livrée aux esprits infernaux, reprend le diable Hilaire... Emportons-la, et ces trois femmes avec elle.

Ces paroles sont alors le signal d'un tumulte épouvantable. Les diables entraînent les femmes ; Denneville se démène comme un démoniaque et achève de rompre les coutures de son linceul. — Oui, je la marie, s'écrie-t-il ; qu'elle soit sa femme..., l'épouse de Théodose... Je paie pour cadeau de noces les dettes de son frère..., et qu'Azélie soit rendue au séjour des vivants, ou du moins à celui des prédestinés.

— Ni l'un ni l'autre. Toutes ces femmes seront plongées avec toi dans notre fournaise ardente, crie le gros démon Gervais. Allons ! marche.

Denneville, plus libre, se précipite vers les flammes qui lui paraissent avoir enveleppé sa chère nièce ; il heurte les trois fantômes blancs que les diables précipitaient : il reconnaît sa cuisinière, la femme de chambre et la mère de Théodose.

Le désespoir le saisit ; il s'écrie, en tombant à plat sur le carreau : — J'ai donc aussi causé la mort de ces malheureuses créatures... Grâce ! grâce !... Oh ! je ne me connais plus... ; ma tête est anéantie.

— Bel astronome ! grand philosophe ! lui dit Satan le notaire, voilà donc le résultat de tes doctes maximes ! Lève-toi, marche avec moi, ou je t'enfourche !

— Ah ! monsieur !... excellence !.., altesse !... majesté !... excusez-moi... ; pardonnez..., si les démons pardonnent... ; je ne savais pas que vous étiez si près... Nous autres savants de la terre, nous croyons que vous n'existez pas... Ah ! rendez-nous à la vie. Oui, je reconnais que c'est par ma faute.... si nous l'avons tous perdue... Je vous promets que je ne la quitterai plus, si l'existence de ma chère nièce tient à la mienne...

— Voilà une condition, crie le diable Hilaire qui s'approche de son oncle d'un air un peu radouci ; oui, nous avons le pouvoir de vous rendre tous au sol des vivants ; mais c'est à nous à imposer les conditions, et non à toi de les faire. — Eh bien ! faites à votre gré ; je ne dis plus rien... Rendez Azélie ;

rendez-nous tous à la lumière, sinon j'en appelle à votre maître, au nôtre..., à Dieu ! — Ah ! tu nous menaces... Allons !... dans le gouffre éternel ! répondent tous les diables.

A ces mots deux diables enlèvent Denneville ; les autres se jettent sur les fantômes blancs et les chassent devant leurs torches embrasées vers la porte aux cassolettes fumantes et flamboyantes.

— Miséricorde !... Grand Dieu ! venez à mon aide... Esprit saint, inspirez-moi !... Ecartez-nous de ce lieu de flammes dévorantes.

Un grand coup, frappé par un domestique dans un cabinet voisin sur une grosse caisse, et répété comme ceux du tonnerre, fait taire Denneville, qui tremble de tous ses membres... Après un moment de silence, un démon lui dit : — Reprends tes sens... Le Tout-Puissant a entendu ta prière ; il veut que nous te fassions par écrit les trois questions suivantes, dont tu signeras les réponses que nous devons exiger de toi, et qui te soustrairont à notre puissance ou t'y soumettront pour toujours... Réfléchis : car une fois que tu auras franchi cette bouche de l'enfer, où l'on n'écrit plus, où l'on ne s'exprime plus que par des grincements de dents, ton sort sera fixé pour jamais.

Denneville se rassure, et se remet sur ses jambes mal affermies. Il dit : — Eh bien ! parlez, questionnez-moi, puisqu'il en est temps encore.

— Promets de répondre sans crainte. — Oh ! oui, sans crainte, je le jure... Vous voyez, je n'ai pas peur !

— Aimes-tu la vie terrestre? continue le notaire en lisant sur un papier éclairé de moment à autre par des feux artificiels. — Oui, sans doute, répond le pauvre Denneville, puisqu'elle vaut mieux que celle des abymes infernaux. (*Et le notaire écrit.*)

— Veux-tu retourner vivant chez toi? — Oui..., oui, cent fois oui! — Seul? — Non, avec ces mânes pâles, qui ne doivent pas plus que moi être contentes de leur mort.

La mère de Théodose; Azélie, qui reparaît; les deux femmes de la maison de Denneville, s'approchent du diable qui lit, et semblent lui parler; mais l'oncle ne peut les entendre; selon lui, elles ouvrent la bouche et n'articulent aucun son.

Le démon interlocuteur annonce à Denneville qu'elles ont obtenu le choix de revivre ou de rester dans un séjour expiatoire durant quelques années, pour de là obtenir le bonheur des Justes; qu'elles préfèrent rester où elles sont, et l'espoir d'une félicité prochaine, au séjour d'une maison où elles vivraient encore tourmentées de craintes et de privations.

— Que faire, reprend Denneville, pour dissiper ces craintes? — Deux mariages écrits dans le ciel. Le tien avec la veuve Saphira, mère du substitut, et celui d'Azélie avec Théodose; les doter, acquitter, enfin, toutes les dettes du capitaine Hilaire.

— Oh! sans doute, s'écrie Denneville; j'ai déjà fait les deux tiers de ces trois propositions. Eh bien! j'acquiesce à celle de mon union avec la veuve....

Oui, quoi qu'on en dise dans le monde, j'aime encore mieux être marié que livré à tous les diables.

— Signe tes réponses. — Sur-le-champ.

— Le notaire lui passe aussitôt une plume de cuivre et met un papier écrit sous ses yeux, dont il ne peut distinguer le caractères, au sein d'une obscurité dissipée tour à tour par des sillons de flammes qui se succèdent rapidement et l'élbouissent.

Denneville prend la plume, que bientôt il laisse échapper en fronçant les sourcils : elle était brûlante; mais à un signe des diables présents, il mouille ses doigts, hésite, laisse écouler quelques secondes, enfin la reprend, puis appose vivement trois signatures au bas de chacune de ses trois réponses, et jette au loin la plume en frottant ses doigts cicatrisés.

— Tu t'en souviendras ; c'est une nouvelle destinée que t'accorde la puissance suprême. — Ah! reprend Denneville, pour l'amour que nous lui portons, donnez-moi, si vous voulez me faire vivre, donnez-moi à boire; je suis épuisé de chaleur.

Les diables lui présentent une limonade soporifique, copieuse, mais fraîche; il la boit d'un seul trait, et s'endort.

Le drame comique avance, car les démons, sachant que l'effet de la potion bue par Denneville devait être long, se dépouillent, reprennent leurs vêtements habituels, portent Denneville dans sa chambre, le revêtent de ses habits accoutumés, le placent sur son lit, et se retirent pour mieux assurer son repos.

Le sommeil de Denneville fut profond; il dura

trois grandes heures. A son réveil, il voit son neveu, sa nièce, Madame Saphira et son fils rangés dans des fauteuils autour d'une table sur laquelle le notaire écrit, entouré de feuilles timbrées.

Après quelques bâillements et des éclats de voix, Denneville se met sur son séant, frotte ses yeux, les ouvre, les referme tour-à-tour, en disant : — Que faites-vous donc là, vous autres? (*Personne ne bouge, ni ne répond*). — Rêvé-je? Mais non; c'est bien là Monsieur Pointaigu, mon loyal notaire, et moi, jeté tout habillé sur mon lit!... Que diable! je ne suis ni malade, ni blessé, ni mourant. Vous ne faites pas mon testament, sans doute?... Azélie! parle-moi donc!

Hilaire, à ces mots, s'approche, et dit à son oncle : — Cette pauvre Azélie est timide; la modestie, c'est tout simple... Nous attendons votre réveil... Tout est fini!

—Je ne comprends pas, répond Denneville, qui se lève, et court à son notaire, après avoir salué la veuve Saphira et son fils, qui sourient et s'inclinent en disant : — Nous avons déjà eu l'honneur de vous saluer. — Mais oui, ajoute le notaire, vous nous avez réunis dans votre cabinet pour ces deux contrats de mariage!

— Que voulez-vous dire? Qui donc se marie? — Vous, reprend le capitaine, avec Madame, et votre nièce avec Monsieur Théodose; vous ne vous rappelez pas? — Je ne sais, réplique l'oncle. Il me semble..... Une idée confuse..... En vérité, j'ai la tête si

pesante, que j'ai peine à retrouver mes souvenirs. Aidez-moi donc.

— Nous sommes ici, réplique le notaire, depuis deux heures; nous avons rédigé ensemble les trois actes, discuté les articles, enfin tous signé, vous-même..... Voyez; voilà vos signatures bien entières et bien paraphées, *ne varientur*.

Le jeune Théodose continue : — Vous avez commencé la journée par nous donner un joli déjeuner dont les débris sont encore dans la salle à manger. — Comme vous le verrez, mon cher oncle, ajoute le capitaine, quand nous descendrons. Morbleu! le vin de Champagne a merveilleusement moussé dans nos verres...., peut-être trop. Ma foi! nous avons porté des santés bien précieuses... Il paraît qu'après un travail compliqué, la fatigue... et la digestion ont appesanti vos sens; vous vous êtes sans façon jeté sur votre lit..., et voilà que vous vous réveillez. — C'est singulier! Je me souviens à peine... Vraiment, je m'y perds... Cependant, voilà bien mes signatures... Lisons donc ça, mon cher notaire...., car je n'y comprends encore rien.

Le notaire donne lecture claire, intelligible, du contenu aux deux contrats.

— C'est étonnant, dit Denneville... Quoi! j'apporte en mariage quatre cent mille francs; je donne deux cent mille francs de dot à ma nièce, et autant à son frère le capitaine, afin de lui procurer un établissement avantageux..., et...

Le substitut interrompt : — Ma mère et moi comp-

tons également six cent mille francs pour l'honneur des deux contrats. — Moi et ma sœur, ajoute le capitaine, acceptons avec reconnaissance les bienfaits de notre excellent oncle.

— Et j'ai dormi après avoir signé une aussi belle œuvre !... Oui..., oui, j'ai signé ; c'est bien ça... ; je me rappelle... ; j'ai apprécié au plus juste ma fortune : voilà... Total, huit cent mille francs.

— Observez, mon oncle, qu'à ce moyen vous retrouvez six cent mille francs pour les quatre cent mille que vous nous donnez, à ma sœur et à moi... Corbleu ! c'est tout profit.

—Oui, observe Denneville, qui, prenant son parti, se dirige vers Saphira ; et, pour dénoûment, pour achever mon bonheur, obtenir une aussi aimable compagne !... Ce sont de ces coups du sort que l'on trouve rarement à son réveil...

Il prend la main de Saphira et y colle une de ses lèvres en ajoutant : — Vous le permettez, mon aimable future ? vous l'avez signé ; vous êtes à moi.

Saphira, d'un air gracieux, répond que, pour mieux assurer le bonheur de leurs enfants, elle donne sa main au digne oncle, qui vaut pour eux le meilleur des pères.

— En vérité, astre paternel, car je vous dois ce titre, ajoute vivement Hilaire, vous pouvez dire que le bonheur vous vient en dormant, et, certes, vous n'avez plus de motifs pour quitter la vie.

A ces mots tous les assistants font à Hilaire un signe de reproche et de regret de ce qu'il vient de

laisser échapper. Ces paroles sont pour Denneville un éclat de lumière.

— Quitter la vie !... tu as raison... ; oui... , je crois me souvenir... d'un coup de pistolet... En effet... (*Il court à son secrétaire.*) les voilà tous deux... (*Hilaire les avait remis à leur place.*) Ils sont désarmés... ; ils sentent encore la poudre... (*Il porte une main sur son front.*) Je me rappelle qu'un trouble extraordinaire...

Saphira et Azélie courent aussitôt à Denneville. — Oublions, dit Azélie, un égarement qui a failli ruiner nos espérances d'une félicité commune. — Oui : oh ! oui, s'écrie Denneville, une douce compagne bannit tous les maux ; elle embellit notre existence... Ah ! j'oublie mes erreurs... , mon délire... ; je les abjure à jamais... — Pour ne plus songer qu'à ma bonne tante et à votre fille adoptive, reprend Azélie. Théodose ajoute : — Et vous réjouir d'avoir un fils de plus. — Ma foi, me voilà, dit le capitaine d'un air joyeux, en meilleure compagnie que jamais... Vivent les bonnes familles qui n'en font bientôt qu'une fortunée, et au diable les comètes qui nous poussent dans le vague !

A ces mots la société manifeste une nouvelle contraction de nerfs. Le notaire jette de dépit sa plume au nez du capitaine, dont les moustaches sont allongées encore par les gouttes d'encre qui jaillissent de cette source de la prospérité des deux familles.

Hilaire rit comme un fou en regardant son oncle, auquel il dit : — N'est-ce pas que j'ai raison de dam-

ner les comètes, et de pardonner à notre tabellion son geste incivil en faveur de la circonstance ?

— Oui, mon enfant, réplique l'oncle en prenant la main de son neveu ; oublions tout ce qui pourrait troubler notre heureuse harmonie ; que cette comète se perde, comme tu dis, jusque dans les régions infernales, d'où elle et ses pareilles semblent sortir, et nous, restons sur cette bonne terre dont notre raison embellit déjà le séjour. Je ratifie nos contrats d'unions... Embrassons-nous..., oui, nous tous.

A ces mots Denneville embrasse Saphira et ses enfants, y compris Théodose : les baisers se succèdent, s'échangent alternativement ; le notaire en a sa part, et Hilaire crie en jubilation :

— Vivent les mariages assortis et les créanciers payés !

# Cinquante ans de Mariage.

Ce jour-là, les époux Lafardière étaient à table en tête-à-tête ; ils échangeaient peu de paroles : la dame caressait son griffon, qui partageait avec elle les tranches de chevreuil et les meringues à la crème ; le mari parcourait les colonnes d'un journal, et découpait d'un air distrait, comme s'il ne prenait pas plus de goût à l'un qu'à l'autre, lorsque sa femme, d'un air tout épanoui :

— En vérité, M. de Lafardière, on ne vous donnerait pas votre âge !

Le Mari. — Beau cadeau vraiment à me faire que soixante-douze ans !

La Femme. — Je vous dis qu'on ne vous les donne pas.

Le Mari. — Vous me rassurez : j'en compterai douze de moins si cela convient à vos soixante-six.

La Femme. — J'accepte la condition piquante. Elle me persuade toujours plus que nos années se sont passées sans que vous et moi les ayions comptées. Votre santé si fleurie ! point d'infirmités.

Le Mari. — Vous me flattez, madame... hem !... Votre toilette a quelques commandes à me faire.

La Femme. — Bah ! voilà l'esprit de commerce !... Il ne s'agit pas de commande : rien ne me manque dès que la moitié de votre or et de vos pierreries m'appartient.

Le Mari. — Halte-là !... la moitié... Je ne sais moi-même si, compte fait, il m'en reste moitié. J'ai de l'arriéré.

La Femme. — Après cinquante ans bientôt révolus de mariage et d'un bon négoce, nous avons certes des droits réciproques après liquidation.

Le Mari. — Que diable voulez-vous me dire ? Est-ce qu'il s'agit de liquider ?

La Femme. — Non pas... Je veux au contraire vous demander si nous coutinuons la communauté par le renouvellement religieux de notre mariage, célébré en 1785, le 14 du beau mois de mai... Cela compte... Qu'en dites-vous ?

Le Mari. — Compte laborieux..., je vous en réponds... Je ne voudrais pas le recommencer.

La Femme. — Du courage, mon ami ! Encore dix, encore vingt ans, s'il le faut.

Le Mari. — Oui..., plus de peine, plus de mérite !... Communauté à continuer, dites-vous..., renouvellement religieux... ; mais l'union peut aller son train

comme jusqu'ici, sans autre cérémonie... Je ne vois pas la nécessité...

La Femme, *vivement.* — La religion l'ordonne..., l'usage l'a consacré..., les gens distingués...

Le Mari, *aussi vivement.* — Oui, comme ma famille..., d'ancienne origine..., ennoblie il y a un siècle... Les circonstances politiques de 1789 changèrent la majeure partie de notre fortune en papier, et je repris alors le commerce de mon bisaïeul, toujours gentilhomme : car un négociant d'or et de diamants en gros ne déroge pas. J'ai remonté ma fortune à la hauteur du rang de mes pères. Mon patrimoine racheté, j'ai mérité la présidence du tribunal de commerce pour l'illustration de mon nom, dont l'espoir est en moi seul. Mais ce nom, la famille, la maison des Lafardière!... En vous épousant, je comptais bien les perpétuer par mes fils... Vain espoir!... Vous ne m'en avez point donné... : madame est restée... inhabile.

La Femme, *d'un ton piqué.*— Mais je puis vous renvoyer le reproche.

Le Mari. —A moi?... Oh! j'espère bien que non. J'ai en perspective un renouvellement...., oui, un renouvellement...., comme vous dites..., religieux, et j'ajoute civil, de mariage... L'un de nous survivra à l'autre, nécessairement..., et si c'est moi...

La Femme. — Ah! j'entends : vous m'enterrez en perspective, et vous vous remarierez.

Le Mari. — Je ne vous interdis pas un pareil calcul.

La Femme. — Bien entendu, si la chance trompe votre espoir.

Le Mari. — Votre second mariage vaudrait encore moins que le premier ; raison qui détruit l'idée même du renouvellement de notre vieille époque.

La Femme. — Allons ! mon cher mari, du courage, de la confiance ; exécutez-vous ; révélez-moi le beau plan de vos secondes noces futures ; d'honneur, je vous conterai le mien.

Le Mari. — Ne précipitons rien ; il nous suffit de savoir que nous calculons de même... Bornons-nous à une dernière confidence : toutefois, tant de franchise ne paraît pas nous amener à un renouvellement.

La Femme. — Je crois, au contraire, qu'il rattachera des liens prêts à se rompre, suivant vos prévisions.

Le Mari, *d'un air tout à coup persuadé.* — Je crois, ma foi ! que vous avez raison... On ne serait pas fâché, en cas d'événement, de connaître le résultat d'une bonne liquidation.

La Femme, *d'un air ironique.* — Oui, le montant des droits réels que vous vanterez dans un second contrat.

Le Mari. — Vous ou moi.

La Femme. — L'un ou l'autre. Mais écartons les idées d'intérêt. Loin de provoquer un partage entre nous, je ne songe à vous occuper que de la célébration de la cinquantaine.

Le Mari, *avec vivacité.* — Encore !... Cette idée

vous obsède !... A quoi vous servira-t-elle? Parlez : quelles sont vos conditions? car je ne la crois point désintéressée... ; je ne sais même si elle ne vous est pas suggérée... par le futur... (*Avec emphase.*) mon fortuné successeur ! (*Il jette un éclat de rire.*)

La Femme, *d'un air indifférent.* — Par personne, je vous le jure. Mais puisque nous en sommes sur ce chapitre, qu'en vérité je ne me figurais pas, je vous répondrai du même ton : « C'est pour donner à la dot que vous offrirez à mon heureuse héritière un éclat plus net, plus séduisant ! » (*Elle rit à son tour.*)

Le Mari. — Nous nous persiflons... C'est bien renouveler l'ère d'un long hyménée... Voyons, quel est votre but? quelles sont vos intentions?

La Femme, *avec tendresse.* — Je n'en ai aucune... Raillerie à part, je vous suis plus attachée que vous ne le croyez... Je viens vous proposer de resserrer des liens que je chéris : voici la preuve de mon désintéressement; c'est mon cadeau de noces (*Elle lui présente une jolie boîte.*); c'est le gage renouvelé de la foi jurée... Acceptez... J'ai moi-même brodé ces dentelles.

Le Mari. — Un cadeau ! (*Entr'ouvrant la boîte.*) Ah ! que c'est joli !... Mais il me semble que c'est au futur à commencer. (*D'un air moqueur.*) Vous m'ôtez le plaisir de vous témoigner mon empressement... L'usage !...

La Femme. — L'usage n'est pas certain, après cinquante ans de mariage. Je crois qu'il laisse l'initiative au plus fervent des deux époux.

Le Mari. — Ah ! fervent... L'expression est de bon goût... : si bien que votre initiative est un appel à ma sensibilité.

La Femme. — Je savais bien retrouver encore le chemin de votre bon cœur... Tenez..., voyez donc ce joli pointillage...

Le Mari. — Charmant ! charmant, en vérité... Je ne sais comment répondre à tant de finesse..., d'élégance... C'est que vraiment, après cinquante ans de mariage, on n'a plus tant d'imagination.

La Femme. — J'exige peu. Cependant, il faut une petite répétition de cour, de compliments, de couplets amoureux ; vous m'offrirez un écrin, car le mien est suranné ; enfin, un beau bal... ; puis nous réglerons nos revenus.

Le Mari, *en appuyant sur le compte de sa femme.* — Oui, les revenus du commerce..., des immeubles..., du château..., des terres...

La Femme. — Non ; vous êtes trop généreux... Tenez, pour complément de vos bonnes grâces, assignez-moi..., à moi seule, les revenus de la maison du boulevard des Capucines...

Le Mari, *interrompant.* — Bah ! vingt-cinq mille francs annuels ?

La Femme. — Diminuez donc les impositions, les réparations... ; que sais-je ? les non-valeurs... : je me charge de tout ça.

Le Mari. — Eh bien ! va ; je serai votre homme d'affaires, et je vous tiendrai compte des loyers, toute déduction faite.

La Femme. — Ce n'est pas ainsi que vous me parliez il y a un demi-siècle ; vous n'entendiez pas alors me soumettre à vos calculs. Les belles promesses de votre jeune amour ! vous en souvient-il ?

Le Mari. — Eh ! quelle modestie n'aviez-vous pas alors dans votre résignation à tous mes projets, à tous mes plans de ménage..., de communauté, puisque vous en parlez ?

La Femme, *interrompant.* — Au tableau d'un si doux avenir !... Eh bien ! ma résignation est toujours la même.

Le Mari. — En ce cas, ne renouvelons rien... La maison du boulevard des Capucines !... c'est-à-dire qu'il faut que je dote votre amour, afin d'en interrompre la prescription.

La Femme. —Vous parlez comme un vieux légiste.

Le Mari. — Honorable ! rappelez-vous-en.

La Femme. — Toujours honoré par votre bonne Sophie... Allons ! mon respectable président ! honorez vous-même votre tendre moitié, témoignez-lui votre reconnaissance du bonheur que notre union vous a si longuement procuré.... ; défaites-vous sur tout de cette laide habitude que vous avez prise de dire à tout propos : Eh ! je suis vieux...; à mon âge... les repas, les soirées, les spectacles assomment jusqu'à une heure du matin. On fait ça, et il est inutile d'en parler... Allons ! à demain les petits couplets à Sophie, l'écrin, et les clefs de la maison du boulevard ; après demain la fête religieuse ; puis vous vivrez en ermite si vous voulez, et si je donne des repas, des

soirées, si je me rends à ma loge, ce sera pour donner à votre Augustine et à son frère Alphonse le ton du grand monde.

Le Mari. — Demain..., après demain..., écrin..., maison..., loge..., éducation de la petite cousine..., voilà un plan ingénieux et brillant.... ; voilà mon thème fait..., votre existence agréablement continuée... ; il ne me reste qu'à me retirer, afin de pourvoir à tout. Souffrez que j'aille d'abord vous improviser ma petite chanson... Sans adieu.

A ces mots M. de Lafardière se retire en s'écriant : — Ah ! parbleu ! l'aventure est piquante ! (*Il se retourne, envoie un baiser à sa femme en riant aux éclats, et lui répète :*) — Adieu, ma petite, adieu ! Les époux se quittent gaîment, et madame de Lafardière lui recommande de soigner la boîte à dentelles, surtout d'être sensible dans ses couplets, et grand dans les témoignages réels de sa gratitude.

La pauvre dame n'avait pas toujours été heureuse en ménage ; son mari, occupé dans son cabinet, soit aux calculs de son négoce, soit à pâlir sur des recueils de lois, des compilations d'arrêts et des commentaires obscurs, n'en sortait que pour se rendre à la Bourse ou à l'audience, prendre ensuite un air de boulevard, bientôt paraître à table, où le plus souvent il trouvait les ragoûts fades et sa femme peu attentive à sa cuisine, grondait, brusquait, puis prenait les journaux, politiquait ou faisait la partie avec des amis en ailes de pigeon et poudrés comme lui.

A défaut d'enfants, de Lafardière élevait chez lui la fille d'un cousin de province, boiteuse, mais jolie, âgée de dix-huit ans; elle faisait compagnie à madame de Lafardière, qui voulait l'initier dans le monde parisien.

La jeune Augustine, disgraciée par la nature et la fortune, rougissait dans les cercles brillants de parure et de jeunesse; elle était sérieuse, et, sous le prétexte de répéter ses leçons de musique, obtenait souvent de rester à son piano, ou à l'étude des romantiques, dont elle voulait, disait-elle, apprendre la langue exotique.

Son frère Alphonse, jeune stagiaire à la cour royale, donnait la main à madame de Lafardière, et le vieux mari accompagnait, ou restait à son gré avec la petite cousine, qu'il écoutait par fois lire ou chanter.

Or il arriva qu'Augustine avait ce jour-là une migraine qui l'avait retenue dans sa chambre, et notre gentille boiteuse n'était pas venue dîner avec ses parents, au grand regret du père Lafardière, qui préférait ses yeux à ceux de sa femme.

Le vieux président, encore vert, supposait qu'Augustine n'avait jusqu'alors éprouvé aucune impression amoureuse, et l'infirmité de la pauvre orpheline le rassurait sur le chapitre des inclinations. La répugnance qu'elle témoignait pour les plaisirs bruyants du beau monde justifiait son opinion; il croyait même lire parfois dans ses yeux une expression qui l'enchantait, si bien qu'il avait peine à re-

pousser l'idée sans cesse renaissante qu'elle pourrait facilement rester avec lui, après la mort de sa femme, surtout s'il assurait en même temps le sort d'Alphonse, qu'Augustine chérissait.

De son côté, madame de Lafardière convenait parfois, lorsqu'Alphonse lui donnait la main en entrant dans les salons, de l'agrément d'avoir à sa disposition un jeune homme bien fait et complaisant. Elle soignait la mise du fils adoptif de son mari; avocat encore sans clients, jeune, élégant, spirituel, mais sans fortune, elle le voyait d'avance réduit à épouser quelque douairière, pour établir sa maison, et se procurer un rang dans les hautes sociétés. En sorte que monsieur et madame de Lafardière se trouvaient d'accord, sans en être convenus, sur le sort à venir de ces charmants élèves.

M. de Lafardière, à peine sorti, fut bientôt remplacé par Augustine, qui vint dans la salle à manger prendre enfin un consommé. La bonne dame l'accueille, la fait asseoir, se réjouit avec elle du soulagement qu'elle éprouve, et lui dit :

— Ma fille, il faut ménager, fortifier ta santé pour la fête d'après-demain; monsieur de Lafardière et moi renouvelons notre mariage; nous ferons la cinquantaine; tu danseras au bal qui suivra la cérémonie religieuse.

— Ah ! ma tante, interrompt Augustine (car c'est le titre qu'elle lui donne), vous aurez donc grand monde... Il faudra inviter Julia.... c'est mon amie... nous ne nous quittons pas dans les réunions, et puis

son frère vient parfois causer, et nous réciter ses *Zéphirs* poétiques que j'aime tant.

La bonne tante répond qu'aucun de ses amis ne manquera à la fête; elle lui recommande de préparer ses deux toilettes du surlendemain, et ajoute que, pour cadeau de noces, M. de Lafardière ne manquera pas d'acquitter le mémoire des nouveaux ajustements nécessaires à toute sa famille. Augustine applaudit, surtout quand sa tante lui recommande de ne pas perdre de temps à envoyer prendre chez sa modiste les parures dont elle aura besoin.

Madame de Lafardière se lève, annonce qu'elle va prévenir son curé, et prendre sa première heure du surlendemain matin.

Augustine, restée seule, réfléchit sur le crédit illimité qui lui est ouvert au temple du goût; elle calcule, et crayonne les noms de quelques frivolités, lorsque M. de Lafardière revient et la complimente sur le retour de sa santé; il lui trouve un teint vermeil, un air de satisfaction qu'il n'espérait pas lui revoir si promptement.

— Eh! monsieur, répond-elle, qui ne serait content de partager votre bonheur et celui de ma tante! Votre famille s'en réjouit, et moi la première; après-demain vous renouvelez tous deux votre mariage.

Lafardière sourit avec dédain, hausse les épaules.

— La belle dame qui sort d'ici vous a donc aussi parlé de la scène joyeuse qu'elle se propose.

— Je ne comprends pas, monsieur; une scène!... mais c'est une fête; ce sera la vôtre aussi... c'est un

bal... Vous êtes d'accord. Je vais faire choix de deux parures, celle du matin pour la messe, et celle du soir pour le bal ; ce seront autant de cadeaux de noces à votre fille d'adoption.

— Madame vous a-t-elle instruite des conditions indispensables qui, demain, doivent précéder les solennités du surlendemain?

— Elle m'a annoncé en partant sa visite à monsieur le curé, qu'elle va prévenir, et dont elle va prendre la première heure du matin.

— Bien, si cette heure me convient... N'aurions-nous pas dû y aller ensemble? Le curé demandera si nous sommes d'accord. Augustine ne répond pas ; son incertitude décolore un peu ses joues.

— Ma chère Augustine! reprend de Lafardière, votre tante d'adoption ne songe qu'à des extravagances ; elle veut se faire remarquer ; c'est toujours sa manie, mais je pense plus mûrement. A quoi bon rêver un simulacre de noces, quand on doit pourvoir, avant tout, au sort d'une jeune personne de dix-huit ans, aimable, si digne des faveurs de bons parents? Hem!... vous ne dites mot?

— Voulez-vous parler de moi, monsieur? — Oui, sans doute! — Mon sort est fixé... Il est heureux, tant queje serai près de ma tante et de vous.

— Et quand nous ne serons plus? — Quelle douloureuse perspective!... Oh! je n'y puis songer sans frémir. — Ou si votre tante mourait? — Augustine répond les larmes aux yeux : Dieu! que dites-vous? — Rassurez-vous, ma chère amie ; je sais bien que

vous êtes orpheline, et vous ne me quitteriez pas. — Voudrais-je vous abandonner à votre affliction? Je pleurerais avec vous. — Nous nous consolerions ensemble. Qui sait? Je puis mourir le premier! — Ah! monsieur, que me parlez-vous donc de mort, quand ma tante est joyeuse et s'occupe d'une si belle fête! — A chacun son rôle; le mien est la prévoyance. Mais je ne veux pas vous affliger; tant que je vivrai, vous serez l'objet de mes attentions, et je crois vraiment qu'il vaut mieux pour vous que je survive, car je serai heureux d'avoir un soutien aussi précieux que vous pour ma vieillesse, et ma reconnaissance vous assurerait une position avantageuse, même après moi.

Augustine baisse les yeux, puis elle dit d'une voix entrecoupée : Mon frère m'a promis de ne jamais me quitter. — Bah! les jeunes gens se marient, et ils ont bien d'autres soins à prendre que ceux d'une sœur. — Quelles sinistres prédictions!... Oh! monsieur, prenez pitié de moi; ne m'accablez pas de tant de craintes!... J'étais satisfaite des confidences de madame de Lafardière, et vous m'inspirez des frayeurs sur son existence, sur la vôtre, et sur l'attachement de mon frère! — C'est qu'il peut être utile à vous, à moi, de connaître nos dispositions réciproques, et les motifs qui peuvent nous attacher désormais l'un à l'autre. Je ne veux pas prolonger notre conservation, mais souvenez-vous-en. Au revoir, ma bonne amie! au revoir! Lafardière lui donne un baiser sur le front, et s'en va.

Augustine reste quelque temps les yeux fixes, comme absorbée dans des idées vagues; enfin elle se dit : Jamais je ne l'ai vu si affectueux, si effrayant. La pauvrette reste encore pensive durant deux ou trois minutes, puis tout à coup ajoute : A quoi bon me jeter dans des conjectures plus ou moins bizarres. La Providence ne me délaissera pas.

Ainsi rassurée, Augustine retourne dans sa chambre, où elle ne songe plus qu'à faire la revue de ses ajustements, et à noter ceux qui lui seront nécessaires pour les deux fêtes auxquelles finalement elle tient.

Une heure après, madame de Lafardière rentre avec l'avocat Alphonse, qu'elle a rencontré, et qu'elle a fait monter dans sa voiture; ils arrivent ensemble au salon.

— Eh! bien, Alphonse, que dites-vous de mon mariage nouveau qui rajeunit le vieux? — Et vous aussi, madame! — Oh! oh! vous êtes galant; c'est joli!... Sérieusement, qu'en dites-vous; ma santé ne me promet-elle pas encore une vingtaine d'années de plus... J'éprouve un équilibre dans les sens, une sérénité, une agilité, qui éloigne toute idée d'altération, enfin de prédécès; qu'en dites-vous? — Et cette fraîcheur qui conserve si bien vos traits! — Il voit tout notre jeune avocat... Je serais cependant bien fâchée si je perdais mon mari. — Espérons qu'il vivra encore long-temps. Mais, enfin, il faut vous attendre à une séparation, même éloignée. — C'est vrai; je suis la plus jeune. Toutefois je trouve-

rais des consolations... Augustine, votre excellente sœur... vous-même... Vraiment je n'ai plus que vous deux... Mais alors vous serez mariés l'un et l'autre. Une jeune femme, un beau mari, de jolis enfants; on n'a plus d'attachement pour d'autres. — Que dites-vous, madame! reprend Alphonse d'un air chagrin : en vérité, vous me supposez une ingratitude coupable... Eh! d'ailleurs, sans autre ressource que le fruit à venir de mes études, comment voulez-vous que je me marie? Comment tenir un ménage? Oh! je ne vous quitterais pas; vous m'avez jusqu'à ce jour témoigné tant de bonté, que je compterai toujours sur elle. — Vous avez raison, Alphonse; je pense que vous mériterez toujours ma bienveillance. J'aurai de la fortune; ne vous mariez pas, ou prenez une veuve qui fasse votre maison. Je ne parle pas pour moi, comme bien vous pouvez juger; mais en cas d'accident, je vous aiderai à la trouver, et comme j'aurai un revenu plus que suffisant, je vous doterais... Oui, vraiment, je vous ferais un joli sort. — Vous excitez dans mon âme une reconnaissance que je ne sais comment exprimer... Croyez que ce n'est pas l'intérêt qui m'attache depuis longtemps à vous. Si vous n'aviez plus personne pour soigner vos intérêts, je serais votre avocat...., tout ce que vous voudriez. — Vous m'enchantez, mon cher Alphonse; dès aujourd'hui vous serez mon conseil. Ecoutez bien : j'ai des droits à une riche communauté; monsieur de Lafardière et moi, nous n'étions fortunés ni l'un ni l'autre, en nous épousant. En

1790 a commencé la ruine de notre commerce, encore peu étendu. Forcés de quitter la France, comme fournisseurs de la cour, nous sommes parvenus à emporter nos lingots et nos diamants à l'étranger; nos spéculations ont réussi. Rentré en 1795, mon mari a repris son négoce à Paris. Le luxe du directoire et le faste de l'empire ont réparé nos pertes. M. de Lafardière a racheté le domaine de sa famille, et nous n'avons cessé depuis ce temps de faire de grands profits, tellement que nous possédons en communanté, bien entendu, des maisons, des domaines et un château. Je voudrais savoir à quoi m'en tenir sur la portion qui doit un jour être mon partage. Pourriez-vous adroitement obtenir la confiance de Lafardière et vérifier ses livres? Il doit posséder beaucoup d'or et de diamants : des valeurs de cette nature peuvent être facilement soustraites à la vue.

Alphonse répond que M. de Lafardière lui a fourni lui-même l'occasion de connaître l'état de son négoce; dès la semaine dernière il l'a prévenu qu'il aurait besoin de son aide; qu'il avait des comptes à se rendre; que nous verifierons ses registres; qu'il voulait avoir la balance de son actif, tirer au clair sa communauté, et que nous l'établirons ensemble.

Alphonse parlait encore, lorsque Lafardière entre, témoigne sa satisfaction de trouver sa femme et son petit cousin.

— Je vous rencontre à point nommé. Sans doute madame règle avec Alphonse le cérémonial de la fê-

te qu'elle prépare ; mais je viens l'engager à l'ajourner. Je tiens, comme elle me l'a dit, à mettre ordre à mes affaires : car, ajoute-t-il en souriant, la bénédiction donnée à des époux qui renouvellent leur mariage est une sentence de mort de l'un d'eux dans l'année. Vous le savez, sans doute ; du moins c'est une maxime vulgaire. Je ne veux pas, madame, vous porter malheur. Toutefois, je n'entends pas vous contrarier ; je vous demande seulement le temps de régler nos intérêts communs, auxquels vous tenez autant que moi ; je n'aurai pas trop d'un mois ; déjà j'ai prévenu Alphonse, qui m'aidera.

Madame de Lafardière l'interrompt, et lui dit que sans doute il raille ; qu'il ne croit pas qu'elle adopte plus que lui un préjugé aussi frivole ; que le ciel ne punit jamais des époux d'avoir voué à une cérémonie pieuse le reste des jours de leur longue union ; que, si l'un des mariés meurt dans l'année du renouvellement, il n'aurait pas moins succombé, lors même que l'Église n'aurait point béni de nouveau leur hymen.

— Halte-là ! madame, interrompt Lafardière, car c'est son interjection habituelle : ce sont des jours de fête, des repas, des bals... que sais-je ? On veut encore se signaler, et la santé éprouve un échec auquel l'un des deux peut ne pas survivre, tandis que, sans tout ce tracas, il serait encore de ce monde. Madame, je dis ça pour moi, comprenez bien. — Vous êtes toujours le même ; vous opposez à tout

votre âge, votre petite santé, que l'agitation peut compromettre. Allons! allons!... vous n'en prendrez qu'à votre aise.... Eh! bien, nous supprimerons le repas et le bal. — Oh! madame! supprimer le bal, vous qui dansez encore à ravir.

—Vous danserez; je désire qu'alors la mariée soit en cadence durant toute la fête; qu'elle lasse même les violons; certes, ce n'est pas moi qui en jouerai... Ainsi Alphonse et Augustine ne se chagrineront pas. J'insiste au surplus sur un délai : un mois de plus ou de moins influe peu sur la nouvelle bénédiction d'un éternel mariage. Alphonse n'est pas de trop entre nous. Mon intention est de me retirer du commerce. Plus que septuagénaire, il est temps, quoi qu'en dise ma très honorée dame, de conjurer enfin l'embarras, la complication, le rude travail d'un long exercice de cabinet. J'entends que mon bilan soit réglé avant de renouer nos liens matrimoniaux. (*En riant.*) Je suis âgé... Je veux ménager les facultés qui me restent pour continuer ma présidence. Que vous a dit votre curé, madame? car je sais que vous l'avez visité, et je suis persuadé qu'il vous a fait la leçon, en vous répondant que si nous sommes, vous et moi, dans les intentions pieuses que vous lui avez exposées, il doit, avant tout, en recevoir l'assurance du chef, selon les saints canons. — Il ne m'a pas fait d'objection; il sait trop bien apprécier la considération que je... — Paix! madame! laissez-moi finir; nous remettons, sans plus longue explication, l'affaire à un mois, pendant le-

quel temps, Alphonse et moi, nous confectionnerons le tableau du résultat de mon long négoce, et nous liquiderons, ainsi que vous le demandez, madame, notre (*en appuyant*) riche communauté..... On ne sait ce qui peut arriver (*en souriant*) dans l'année... Eh! madame, je suis vieux, voyez-vous; à mon âge... et puis je ne voudrais ni voir la justice mettre les scellés sur mon précieux mobilier, ni des étrangers, des notaires, des avoués, s'emparer de mes registres. Autant pour vous que pour moi, réglons sans frais, de notre vivant, ce qui coûterait tant à éclaircir après l'un de nous. Cela occupera notre jeune avocat; c'est dans ses attributions. Mieux vaut qu'il vaque à cette besogne qu'un autre; il ne perdra pas son temps. Qui sait? Il peut continuer mon administration... Nous pourrons, par ce moyen, lui procurer un bel établissement.

— Vous parlez d'or, mon cher mari, reprend la femme; Augustine, sa sœur, ne sera point oubliée: ce sont deux bons enfants, que nous pouvons avantager; autant eux que d'autres collatéraux.

Durant cet entretien des deux époux, Alphonse avait gardé le silence; loin de vouloir l'interrompre, il entendait avec satisfaction les confidences de Lafardière, qui entrait si bien dans ses intentions, et il continuait à se taire.

Madame de Lafardière se hâte d'acquiescer à l'ajournement motivé du mari, et lui dit qu'elle attendra volontiers la conclusion de son règlement.

Alphonse alors offre ses services à son parent, lui

témoigne son dévoûment, et lui demande jour pour la première vacation.

La partie est remise au surlendemain, afin de donner le temps au président de rassembler ses papiers; et les trois interlocuteurs se séparent. Lafardière, qui avait commandé sa voiture, se rend à l'audience du tribunal de commerce; Alphonse court chez sa sœur, afin de l'instruire de l'ajournement; et madame de Lafardière, après un signe d'intelligence et de satisfaction à Alphonse, lorsque Lafardière a tourné le dos, reste dans son appartement, où elle ne tarde pas à recevoir des visites.

Cete dame n'avait pas trouvé son pasteur chez lui, et elle ne songe plus à y retourner.

Alphonse trouve sa sœur occupée à la revue de ses ajustements et de ses bijoux. Il s'empresse de lui annoncer que le renouvellement du mariage et des plaisirs de cette fête sont renvoyés au mois; que telle est la sentence du président. Il lui explique les motifs du prompt acquiescement de madame de Lafardière, et lui détaille en confidence l'intéressante conversation qu'il a eue avec elle.

De son côté, Augustine ne manque pas de lui rendre compte de la sienne avec Lafardière.

Concevez-vous, mon frère, ajoute-t-elle, l'arrière-pensée de celui qui nous tient en quelque sorte lieu de père? Qu'a-t-il voulu me faire entendre? Une pauvre fille boiteuse! certes je n'ai pas dû faire sa conquête! — Pourquoi pas? répond Alphonse. Ne pourrais-je pas en dire autant de madame de Lafar-

dière; moi, sans état, sans fortune, et trop jeune. N'importe! Je seconderai de tous mes soins le travail auquel le président m'appelle; j'agirai dans l'intérêt des deux époux, qui paraissent se proposer le nôtre. Laisse faire au temps; il peut nous ménager par la suite une belle fortune à partager. On a vu plus d'un mariage de convenance enrichir de pauvres pupilles. Tu n'aurais pas de répugnance..... Il faudrait la surmonter; autrement tu anéantirais nos brillantes ressources... D'ailleurs tu ferais un mariage romantique.

— Mon frère, cet avenir me paraît fort éloigné et très incertain. Nos deux protecteurs se portent bien; ma tante est la plus jeune, et je ne crois pas être jamais appelée à prendre sa place.

— En tout cas, convenons de ne point contrarier les vues de nos deux bienfaiteurs. La reconnaissance me tiendrait lieu d'inclination; je compte sur ta prudence. N'obtiendrais-je dans quelques mois que la cession de l'établissement commercial et productif de M. de Lafardière, à la charge même d'en partager avec lui les bénéfices durant la vie des deux époux, que mon existence serait assurée, et certes, ma sœur, la tienne le serait en même temps; tu dois en être persuadée. — Oui, mon frère, je connais votre bon cœur. Ah! si le sort m'enrichissait, que j'aurais de bonheur à recevoir ses faveurs pour vous, comme pour moi! Au surplus, laissons, comme vous dites, agir l'attachement de nos respectables amis; je vous promets tous mes efforts

pour le conserver. — Bien ! ma sœur, sans adieu.. Et Alphonse sort.

Le surlendemain, Alphonse, qui n'habite pas la maison de son parent, ne manque pas au rendez-vous, non sans avoir fait sa visite d'hommages à madame de Lafardière, qui se félicite avec lui du premier succès de leurs desseins, et l'encourage à en presser l'accomplissement.

Lafardière était en mesure lorsque Alphonse entra dans son cabinet. Ses registres, ses notes, ses billets, tout était prêt. Le jeune avocat se met au bureau, et les voilà tous deux à l'ouvrage. Les occupations commerciales, la correspondance et les fonctions judiciaires du président, interrompent celles de l'inventaire auquel ils sont appliqués ; mais, pour ne pas trop perdre de temps, Lafardière laisse parfois Alphonse terminer, pendant son absence, un état qu'il a commencé, ou achever l'examen de mémoires nombreux qu'il a déjà feuilletés.

Madame de Lafardière, instruite de la confiance et de l'éloignement de son mari, monte lestement au cabinet et visite les tiroirs, ouvre les placards, soulève les caisses; mais elle ne trouve pas toutes les clefs. Elle indique une vaste chiffonnière, qui doit, dit-elle, renfermer les trésors ; mais impossible de l'entr'ouvrir.

— Je vous la consigne, ajoute-t-elle à Alponse ; ne la perdez pas de vue. Examinez les regards de M. de Lafardière ; vous les verrez inclinés parfois avec attendrissement vers cette resplendissante forteresse.

Courage, Alphonse; il faudra bien que ces valeurs enflent l'inventaire. Avec de l'adresse, vous la verrez s'ouvrir, et qui sait? vous réserver une belle part de son admirable prix, car elle n'a pas toujours échappé à mes surprises.

Après d'autres indications, la rusée se retire discrètement, en donnant à l'élégant avocat un coup d'œil qui ratifie une intelligence réciproque.

Quinze jours, un mois se passent, la chiffonnière seule n'a pas été ouverte. La vieille dame n'ignorait pas cette omission, Alphonse l'en avait instruite; en sorte qu'au terme de son travail il dit un jour à Lafardière : « Nous n'avons rien oublié; votre comptant reste à estimer. »

— Je m'en charge ; je le connais ; il est liquide, et d'un trait de plume je l'additionnerai à l'actif que nous venons de fixer. — Notre opération reste incomplète et nous ne pouvons pas clore le bilan. Au surplus, je puis inscrire pour mémoire le contenu de ce beau meuble, ajoute Alphonse en montrant la chiffonnière.

Lafardière songeait à répondre quand l'un des plus riches bijoutiers de Paris est introduit : il se présente avec un étranger, un négociant russe.

Il s'agissait de l'achat de lingots d'or et de diamants pour plus d'un million. Le bijoutier demande à Lafardière s'il veut les fournir ; c'est, assure-t-il, de l'argent comptant. Celui-ci ne veut pas échapper une vente aussi avantageuse : il fait quelques observations.

Alphonse, qui le voit hésiter, lui demande s'il doit se retirer. Cependant il observe à son vieux parent qu'il ne veut pas le laisser seul, au milieu de tant de richesses, en face de deux étrangers, dont l'un au moins lui est inconnu.

La crainte que l'avocat lui inspire écarte le mystère que le président mettait à ouvrir devant lui son coffre-fort. Il passe dans un cabinet voisin et en rapporte un trousseau de clefs, dont la plus grosse ouvre la chiffonnière ; puis une serrure de sûreté cède à une seconde clef; il tire un fort tiroir, et montre une à une des boîtes de diamants et de pierres précieuses.

L'étranger veut un choix. D'autres tiroirs à fortes serrures cèdent encore sous la main de Lafardière, et des richesses sont offertes aux yeux des deux chalands.

L'avocat n'était pas sans effroi ; mais la vue de deux pistolets placés dans la chiffonnière le rassurent; puis les cordons de sonnettes aux deux côtés de la cheminée achèvent de dissiper ses alarmes.

En ce moment Lafardière demande à Alphonse une loupe posée sous l'un de ces cordons. L'avocat imagine de se précipiter ; il enlève la lentille, et comme par mégarde entraîne le cordon de sonnette. Un domestique se présente, et il est congédié ; deux minutes après, entrent madame de Lafardière et Augustine.

Les deux étrangers auraient été envoyés par cette dame, de concert avec Alphonse, qui l'avait instruite de la répugnance de son mari à ouvrir la chif-

fonnière, que cette scène n'aurait pas été mieux filée.

A la vue de sa femme et d'Augustine, Lafardière témoigne de l'humeur. — Vous avez appelé, dit la dame. — Eh ! non ; c'est une étour.... c'est une vivacité d'Alphonse, qui a secoué la sonnette... Ce n'est rien ; vous pouvez vous retirer.

Durant ce temps madame de Lafardière approche du marchand russe ; elle examine la boîte qu'il tient; Augustine observe à peu de distance les brillants qu'elle voit extraire de leurs enveloppes, et ces dames ne font pas attention à ce que Lafardière vient de leur dire.

Enfin tous les tiroirs sont mis au jour ; la chiffonnière paraît vide. Après un examen scrupuleux, cent propositions contredites, des objections, une foule de remarques, des comparaisons entre la finesse des diamants, des pierres précieuses et des lingots d'or, des débats verbeux, des offres refusées, le marchand venu du pôle arctique finit par déclarer, en un mot comme en mille (c'est son expression), qu'il prend tout en bloc, et offre du tout cent mille roubles d'argent (1).

Lafardière conteste, interpelle tour à tour le bijoutier et le Russe : rien ; celui-ci est inexorable et fait mine de prendre son chapeau.

Le bijoutier donne un signe à Lafardière, et semble l'engager à conclure. La dame Lafardière exprime secrètement à son mari la condition indispensa-

(1) Le rouble d'argent russe équivaut à cinq francs de France.

ble des épingles. Lafardière insiste pour dix mille roubles de plus ; le Russe ne répond pas ; et déjà il va prendre sa canne à pomme d'or lorsque la dame Lafardière, entraînant Augustine, observe au négociant du Nord qu'il doit ajouter six mille roubles au moins pour la parure des deux dames. Le père Lafardière s'écrie :

— Eh ! morbleu ! c'est bien peu pour un si grand marché, surtout si je dois me désister de mon enchère de dix mille roubles. Ma foi, profitez, monsieur, de la cessation de mon commerce ; je me retire du marché de l'Europe ; c'est le reste de mon fonds.

La dame Lafardière ajoute : Monsieur est trop galant pour refuser aux dames du logis leurs derniers profits.

Le Russe frappe le parquet de son beau bâton en disant : Galant, oui, galant ; mais alors ces dames auront tout mon bénéfice.

Durant ce temps, la vieille dame avait envahi la chiffonnière et furetait dans tout ce qu'elle avait de plus secret ; enfin elle découvre une petite boîte qu'elle trouve garnie de rubis, de topazes, d'émeraudes, de turquoises, de perles, d'opales, d'azurs, d'améthistes ; elle la saisit, et court, sans consulter son chef de communauté, la présenter ouverte et resplendissante au Moscovite, qui se débattait alors pour ne pas être galant.

— Tenez, monsieur, lui dit la dame du logis, voilà mon cadeau ; je vous l'offre de bien bon cœur par

dessus le marché ; vous voyez que nous autres Françaises nous savons faire honneur à un brave étranger.

— Ma foi, madame, c'est bien honnête... en vérité (en examinant le contenu de cette boîte) ; c'est fort joli... Eh bien ! vous me décidez ; je mettrai, en sus du marché avec M. de Lafardière, cinq mille roubles pour les dames... ; mais je vous jure que c'est pour l'honneur de mon pays, pour qu'il ne soit pas dit qu'un Russe aura manqué d'égards au beau sexe français.

— Moi, reprend Lafardière, foi de gentilhomme, je vous proteste qu'en acceptant, tout le bénéfice est pour ces dames, et que je vous livre mes marchandises au prix coûtant... Allons, voilà mon dernier marché conclu.

A ces mots, le Russe dépose la canne et le chapeau qu'il avait repris ; et, à l'aide de son compagnon le bijoutier, le voilà qui remet les paquets de tant et de si belles richesses dans les boîtes, dont il emplit un gros sac de cuir qu'il ferme exactement au moyen de trois clefs dont il a le secret, et dit à la dame Lafardière, en plaçant la boîte dont elle l'a gratifié :

— Celle-ci, madame, me portera bonheur ; je souhaite que l'emploi que vous ferez des cinq mille roubles vous donne le même contentement, et vous prouve qu'un Russe, qu'un enfant du Nord, est courtois, galant, tout comme un Français.

— Charmant ! aimable ! reprend la dame Lafardière à la vue des beaux roubles, calculés en or se-

lon le tarif, et que le magnanime chaland compte d'abord aux deux dames.

Bientôt la valeur des cent mille roubles est soldée en effets russes, dont le Moscovite paie à l'instant l'escompte au taux de la place de Paris.

Madame Lafardière, émue de reconnaissance, offre une collation aux négociants, qui acceptent pour le soir. — Je ne puis avant la nuit : car, ajoute l'étranger, le prix de notre opération n'est que la moitié du million que je suis venu dépenser à Paris. J'ai des acquisitions à faire encore pour pareille somme, et j'espère les effectuer dans quelques heures, après que j'aurai déposé mon petit trésor dans la maison de mon officieux bijoutier ; en tous cas, comptez sur nous à l'entrée de la nuit, quand même je n'aurais pas complété dans le jour mes emplètes ; demain la journée sera plus longue que ce qui me reste de celle-ci. Malheureusement, je ne puis espérer une chance aussi *électrique* qu'ici, car j'aurai affaire à un veuf.

— Nous saurons, répliqua la fine dame, vous en dédommager à dîner : nous le ferons à la française ; nous causerons, et nous rirons encore plus.

— Fort bien, repart le Russe. Permettez que je vous quitte.

A ces mots il tire le cordon de la sonnette.—Avec votre permission, mesdames. Un domestique se présente. — Appelez mon laquais.

Bientôt un vigoureux paysan de la Moskwa entre.

Son maître le charge du précieux sac de cuir, et les voilà tous montés en voiture et partis.

La famille Lafardière rentrée dans le cabinet de son chef, celui-ci se jette sur son fauteuil, et s'écrie avec chagrin : — Me voilà donc au terme de l'exercice d'une honorable et lucrative profession ! Je n'ai plus qu'à... Sa femme achève : — A renouveler votre mariage, et à faire avec moi le bonheur de ces deux enfants ; il faut, en effet, un terme à tout.... Vous avez assez travaillé... ; notre fortune a comblé nos espérances ; des terres, des maisons, un château, cinq cent mille francs comptant, et autant au secret !...,

— Halte-là ! madame. Qu'appelez-vous au secret ? Y croyez-vous ? Parbleu ! j'aime bien ça ; vous me gratifiez fort à l'aise... Vous êtes libérale, en vérité !

Durant ces exclamations, la dame de Lafardière envahit la chiffonnière, et veut en soulever une tablette qui résiste.

— Halte là ! morbleu ! Comme vous y allez ; vous briserez ce meuble. — C'est là dedans qu'ils sont, en attendant votre partage. — Sachez donc.... C'est un dépôt pour amortir nos dettes... ; ce sont des billets morts, en attendant...

— En attendant la résurrection. Vous n'avez d'autre créancier que moi ; nous sommes quatre bons vivants, ma foi ! en état de leur faire honneur. — Oui, répliqua Lafardière, lorsqu'il s'agira de les rendre.

— Eh bien ! je vous les abandonne ; mais vous ne pouvez, en conscience, nous refuser l'emploi des

cinq cent mille francs que vous venez de recevoir... Tenez, mon cher mari, assurez deux cent mille francs de dot à Augustine, et autant à son frère Alphonse; adjugez-moi, pour prix des tendres soins que je vous ai donnés durant cinquante ans, la jouissance de la maison du boulevart des Capucines, et nous serons contents : vous aurez encore cent mille francs de bénéfice.

— Ah! si ces pieuses cénobites, ces bonnes femmes, reprend de Lafardière, en se levant d'un air d'inspiré, pouvaient rétablir leur monastère, que j'aimerais à vous voir leur digne supérieure!

— Cela n'est point impossible; et je vous promets, mon très digne époux, de les rappeler dans leur ancienne demeure, si vous vous faites ermite; mais, pour y parvenir, il faut que vous renonciez aux biens fragiles de ce monde, et que j'aie la maison, avec les premiers fonds d'établissement.

— Plaisanterie à part, je ne suis pas éloigné, madame, des dispositions que vous demandez; écrivons à l'instant, et chacun à part, un testament olographe en faveur de ces deux chers enfants... Vous donnerez à Augustine deux cent mille francs à votre mort, et moi autant à Alphonse, à condition qu'il se fera autoriser par le gouvernement à prendre mon nom, tant pour lui que pour ses héritiers; et, par un acte séparé, je vous mets en possession de la maison qui paraît avoir pour vous tant d'attraits.

— M. de Lafardière tient singulièrement, reprend la dame, à éterniser son nom. Je lui conseille, pour

y parvenir doublement, d'élever dans le parc de son domaine de Lafardière une tour, avec ses armes en saillie à l'extérieur, surmontée d'une statue colossale en marbre, dont la tête ressemblera en perfection à la sienne; par ce moyen son nom, noblement inscrit, passera à la postérité, et les Lafardière seront sauvés, corps et biens.

— Toujours ingénieuse, reprend Lafardière. Je tiens à ces hautes conceptions, à ces idées gracieuses, conciliantes. Allez, madame, allez commander un joli dîner, dont les épingles doivent, en conscience, payer les frais : car il n'y a que vous qui gagnez au marché que vous venez de conclure; puis revenez écrire votre testament; l'avocat vous en dictera les termes, et moi je ferai le mien en même temps, ainsi que l'acte de mon abandon de la maison du boulevart, en retour de vos bonnes grâces, qui, depuis cinquante ans, n'ont cessé de me pénétrer de la plus vive gratitude.

— Volontiers. Je paierai, pour vous mettre tous d'accord, les frais du banquet, et il sera le meilleur que vous ayiez encore fait : friandises, enjoûment, rien n'y manquera.

Un quart-d'heure après, la dame de Lafardière reparaît gaie comme une veuve qui voit ses vœux accomplis, sa fortune grossir, et qui entrevoit un avenir de bonheur.

De son côté, le père Lafardière a banni ses premières idées de regrets; il revient à celle d'enrichir Augustine et d'exciter en elle de nouveaux senti-

ments de reconnaissance. Un jour brille à son imagination ; un événement plus prochain qu'on ne pense lui promet une possession délicieuse ; chacun des deux époux garde son secret, et ne tend plus qu'à l'accomplissement de l'accord qu'ils ont réglé.

Augustine et Alphonse éprouvent une joie intérieure que toutefois ils dissimulent, et se bornent aux témoignages d'une entière soumission, signalée par des gestes de gratitude respectueuse.

Déjà le chef de la famille est à son bureau, et il rédige les deux actes qu'il a promis ; sa femme trouve sa place préparée au devant de l'officieuse chiffonnière, avec papier, encre et plumes, et l'avocat Alphonse à côté, prêt à l'aider de ses lumières.

Augustine, à l'écart, lit les *Crépuscules*, dont elle a trouvé un exemplaire dans la bibliothèque.

Enfin l'œuvre de part et d'autre est accomplie. Alphonse procède d'abord à la lecture de l'état de fortune des deux époux, auquel l'un et l'autre applaudissent ; ensuite les trois actes sont lus à haute voix, et les contractants les signent avec autant de hâte que d'attendrissement.

Augustine a quitté l'œuvre romantique pour écouter, et elle porte fréquemment son mouchoir sur ses yeux ; enfin le frère et la sœur, d'un mouvement spontané, volent dans les bras de leurs tendres et généreux parents, les embrassent, leur expriment par des mots entrecoupés leur sensibilité, et leur vouent toute leur existence.

Pour que rien ne manque à l'éclat de ce beau jour,

et pour ôter tout motif de soupçon à sa ravissante moitié, Lafardière consent au renouvellement de leur antique hyménée; sa femme venait de réitérer la demande de cette pieuse cérémonie, et le jour prochain est fixé.

Que dire de plus ?... — Le Russe fut joyeusement traité à un dîner de famille : les mets savoureux, les vins fins de France, charmèrent les convives, qui se séparèrent, réciproquement enchantés, à une heure avancée de la nnit.

Les fêtes du mariage renouvelé eurent lieu avec le concours des parents et des amis. Un bal brillant développa un reste de la souplesse des jambes de nos vieux régénérés en face de l'église et du monde. Lafardière dansa par extraordinaire, et pour la dernière fois, ajouta-t-il, avec sa femme; puis il voulut clore le bal avec Augustine, ce qu'il fit avec des grâces infinies que les jeunes gens exagérèrent, et que les jeunes figurantes accueillirent avec un souris malin, en complimentant la petite cousine, qui n'avait pas boité.

Toutes les cérémonies et les réjouissances terminées, chacun vécut dans le prestige d'un avenir d'illusions qui entretint la gaîté et l'harmonie dans cette famille. De fréquents témoignages d'attachement à leurs enfants d'adoption excitaient le zèle des vieux époux, et tout riait dans un autre âge à ces quatre prédestinés. Mais l'inévitable mort mit une fin précipitée à d'aussi ravissantes illusions ; les époux La-

fardière moururent dans l'année, à quelques mois d'intervalle ; enfin Alphonse et Augustine, enrichis par ces bienfaiteurs, et après six mois de deuil, trouvèrent mari et femme assortis : tant il est vrai que les vieilles passions font encore, de nos jours, le bonheur des jeunes !

## Le

# Dernier soupir d'un vieillard amoureux.

La vieillesse est, dit-on, sujette à des illusions ; je le crois. M. Decrosse vient d'en donner, sans doute, une dernière preuve, car cela ne lui arrivera plus.

A soixante-dix ans il voulut se remarier. La petite Lacaille, coquette de vingt-six ans, illustrée et enrichie par son premier mariage avec le défunt baron d'Ampignac, avait mis tout à coup en fermentation le reste de ses esprits : il l'adorait comme un vieux fou.

Le deuil de la jeune veuve avait fait ressortir la blancheur de son teint ; ce fut celui d'une jolie prude. Au terme, elle reprit les parures élégantes de la mode, en coquette sémillante.

Un colonel de son âge, beau garçon, d'une tournure militaire et distinguée, brun, à chevelure bou-

clée, à moustaches noires aux pointes relevées à la Henri IV, au cordon jais, barbu, gracieusement dessiné sous la moitié inférieure d'un visage vif et régulier, servait Zéphirine en chevalier français. Fils d'un avocat, il était de la nouvelle noblesse bourgeoise; mais son père, ayant dépensé sa petite fortune pour se mettre en évidence et parvenir au ministère de la justice, ne lui avait laissé, à sa mort, qu'un magnifique exemplaire des Constitutions générales, et des dettes; on avait même trouvé dans son mobilier une toque et une simarre de garde des sceaux toutes prêtes, en cas d'avénement.

Toutefois Gaëtan, par la protection des dignitaires amis de son père, après dix ans de service, avait obtenu le brevet de colonel, seul héritage de la faveur accordée au chef de sa famille, et l'unique fleuron qui lui restât, les dettes de la succession payées.

Il s'appelait Gaëtan *Potin;* il conservait le surnom de *des Halliers,* que son père avait pris en attendant que les halliers eussent formé une vaste forêt autour du château qui devait être le produit du ministère.

Ce brave Gaëtan était donc l'amant de Zéphirine, et lui parlait de mariage; en sorte que l'adorable veuve avait à choisir entre la jeunesse séduisante et la vieillesse opulente.

Mais la veuve, ne songeant qu'à plaire, n'avait pas plus d'inclination pour l'une que pour l'autre. Quand M. Decrosse la pressait de conclure leur mariage, avec promesse de doubler sa fortune, en lui assurant la sienne, elle lui répondait naïvement : « Débarras-

sez-moi de ce colonel opiniâtre qui ne me quitte pas, et je suis à vous. »

Elle était aussi franche dans ses réponses à Gaëtan des Halliers : « Débarrassez-moi de ce visionnaire suranné qui m'obsède, et ma main est à vous. »

Et tous deux lui répliquaient qu'avec son aide ils y parviendraient. Mais, loin de s'intéresser au succès de l'un d'eux, elle les harcelait, au contraire, par ses caprices. Tantôt elle fermait sa porte à l'un, et recevait l'autre. C'était sa migraine, c'étaient des vapeurs ; une autre fois les barbes blanches lui causaient des vertiges ; le jour suivant les barbes noires crispaient ses nerfs.

Le vieux Decrosse, dévoué à la mode, qui, dans nos jours régénérés, hérisse de barbe la moitié des figures masculines en France, avait laissé croître la sienne en un cordon circulaire passant sous son menton ; l'âge l'avait blanchie. Il s'imaginait qu'elle serait pour Zéphirine un moyen de séduction et l'indice de la pureté de ses sentiments ! aussi la faisait-il tailler et peigner en avant avec le plus grand soin ; il en était tout fier.

Toutefois, le noir cordon, surmonté des rudes moustaches du colonel, l'intimidait ; c'était trop militaire pour Decrosse, qui, à chaque rencontre, ne manquait jamais de le complimenter.

Il n'apprit pas plus tôt de la petite baronne la répugnance que lui causaient les barbes blanches, qu'il fit disparaître la sienne.

Un jour, Gaëtan des Halliers vint lui proposer une

cavalcade avec l'aimable veuve. Quelle est la surprise du colonel, en entrant, de voir le menton de Decrosse rasé tout frais ! le cordon pur comme un lis était détruit.

— Quelle métamorphose ! mon cher monsieur, s'écrie Gaëtan ; vous voilà avec un menton de quinze ans ! En vérité, cela vous rajeunit; vous allez enchanter votre charmante veuve.

— Que dites-vous ? interrompt le septuagénaire, ma charmante veuve ?... Pourquoi plutôt la mienne que la vôtre ?

— La mienne ? reprend le colonel ; jamais..., je vous le jure... J'aime sa société, parce que c'est une jeune femme à la mode ; mais pour en faire ma femme !... non pas, s'il vous plaît... D'abord, elle raffole de vous...

— De moi ! Vous plaisantez, dit le vieillard en souriant. — D'honneur, oui, de vous. En voici la preuve. J'étais allé lui proposer une promenade à cheval, et elle n'a fini par y consentir qu'à condition que vous en seriez. Venez, nos chevaux sont prêts.

— Ah bien oui ! vos chevaux, reprend Decrosse; ils sont trop ombrageux. — Quelle prévention ! Vous n'avez pas encore vu celui que je vous destine ; c'est le frère de la petite jument de la jeune baronne ; il est doux comme un agneau. Vous devez concevoir que nous accompagnons une dame qui mérite des ménagements, et nos chevaux auront à suivre le pas de sa monture.

— C'est juste. A cette condition, j'accepte ; mais,

tout bon écuyer que je suis encore, je ne me sers que de chevaux éprouvés, dociles; et si j'accepte le vôtre, vous répondez de moi comme de Zéphirine.

— Allons, habillez-vous ; mettez vos bottes et vos éperons, prenez la petite cravache..... La veuve vous attend ; elle m'a chargé de vous ramener. Je réponds de tout.

Le valet de chambre de Decrosse a bientôt équipé son maître, et celui-ci part avec des Halliers.

Chemin faisant, le vieil écuyer dit à Gaëtan : — Vous voyez que la petite baronne nous accorde au moins une égale confiance : d'où je conclus que nos droits à sa main sont égaux.

— Je vous le répète, mon brave monsieur Decrosse, et soit dit entre nous en confidence, bien entendu, je n'entends pas vouer mon existence tout entière à une coquette comme elle... Elle se ruinera en parures, au jeu, et en folies.

— Et vous voulez me la donner? — Mais oui. Elle vous convient par deux bonnes raisons. La première, vous êtes riche, et vous avez le moyen de contenter ses goûts; la seconde, c'est que l'exercice qu'elle vous donnera ne sera pas de longue durée.

— De manière que, selon vous, il lui faut un martyr, et ce doit être celui qui sera le plus tôt à terme!

La conversation est interrompue par l'apparition de la baronne. Lasse d'attendre, elle s'était assise sur sa jument, et se dirigeait vers la rue de Decrosse; elle est suivie d'un valet, à cheval, qui mène deux autres montures.

A sa vue, le colonel se hâte d'interrompre le vieillard, et lui recommande le secret. — Autrement, ajoute-t-il, cela ferait une affaire sérieuse entre nous.

— Ma parole d'honneur, répond l'autre, je ne lui en soufflerai pas le moindre mot.

A l'aspect de Decrosse le visage frais, sans un seul filet de barbe, la petite baronne jette un éclat de rire et s'écrie : — Charmant ! en vérité, charmant ! Voilà un aimable homme ! Celui-là, du moins, cherche à plaire ; il est soumis : vous n'en feriez pas autant, vous, Gaëtan. Je lui disais hier que les barbes blanches m'anéantissaient, et vite la sienne a disparu.

— Enchanté de mériter vos bonnes grâces, répond Decrosse, que le laquais aide à enfourcher l'un des chevaux.

Le colonel, déjà monté sur le sien, observe à la baronne que les règlements militaires lui imposent les moustaches ; que par le tour de barbe nos modernes veulent représenter les demi-dieux de la Grèce, dont les peintres de nos jours et les coiffeurs du nouveau siècle rappellent les figures héroïques.

— Excellente excuse pour se dispenser d'avoir un visage d'Adonis ! Vous n'êtes pas indocile, vous, mon cher Decrosse ; venez à côté de moi, et galoppons ensemble.

A ces mots elle pousse son coursier au galop, escortée par Gaëtan, qui raccourcit l'allure de son grand cheval : tous deux se croyaient suivis par Decrosse.

Mais celui-ci, autant par jalousie que par prudence, retient sa monture et la met au petit trot, en di-

sant au laquais de ne pas le quitter. Le valet, qui court derrière, n'entend pas s'écarter de son maître le colonel ; il pique secrètement le cheval de Decrosse, en sorte qu'ils atteignent au grand trot la jeune veuve, qui, ne voyant point venir son vieil amant, avait ralenti le pas : ils sont à la barrière Franklin.

Le colonel aurait voulu prendre le chemin du bois de Boulogne ; mais Zéphirine avait insisté pour se diriger vers la maison de campagne d'une amie, par la rue des Bons-Hommes, qu'elle avait, disait-elle, indiquée à leur vieux compagnon ; et c'est au moment de ce débat entre eux qu'arrive le tardif écuyer.

La cavalcade continue au petit trot, malgré la répugnance que montrait ou que supposait le colonel. La petite baronne lui observe que sans doute il ne lui a offert une partie de plaisir que pour la mettre à même de la diriger à son gré, et la marche est mesurée sur celle de Decrosse.

Enfin ils arrivent, par quelques détours, à Passy. Zéphirine arrête au devant d'une grande porte, dit au laquais de sonner ; et nos trois écuyers, sur une réponse affirmative de la présence des maîtres à la maison, entrent dans la grande cour ; ils mettent pied à terre, et sont bientôt introduits au salon du notaire de la baronne.

La conversation s'engage sur les nouvelles du jour. Une collation est offerte ; Zéphirine accepte. Le colonel prend un biscuit et un verre de Malaga ; il semble sérieux, presque maussade. Un instant après, il suppose une visite à un officier de ses amis qui ha-

bite Passy ; il prend congé. La baronne ne l'interroge pas et ne lui demande point s'il reviendra promptement. Le vieux Decrosse imagine que son retour ne tardera pas.

Une promenade dans les bosquets du jardin anglais est proposée ; et tandis que les dames sont occupées, dans les détours d'allées étroites, tortueuses, à causer d'ajustements, le notaire entraîne Decrosse dans un sentier fleuri, et bientôt lui dit comme en confidence que la jeune veuve qu'il accompagne songe à se remarier.

Decrosse fait un mouvement involontaire, aperçu de son interlocuteur, et se borne à l'exclamation : Ah !

— Vous devez en avoir quelque avis ? — Moi ?... non... ; personne ne m'en a parlé. — Elle-même ne vous a-t-elle pas prévenu, car je vous crois un de ses prétendants. — Encore mieux ! Vous l'aurait-elle dit ? — Je suis son notaire ; j'ai sa confiance ; le colonel a de même des prétentions : je connais encore d'autres aspirants ; mais ils sont tous jeunes et gens de tête, qu'elle suppose plus intéressés qu'amoureux. Elle m'a dit qu'elle se décidait enfin à faire un choix, et préférait celui qui semble l'aimer plus pour elle-même que pour sa fortune ; que depuis quelque temps, surtout, vous la pressez de se prononcer ; qu'elle vous a demandé quelques jours de réflexion, en vous disant de la débarrasser des importunités de vos rivaux ; que vous lui avez promis de parvenir à éloigner le colonel, et que, pour vous aider, comme vous le lui

avez demandé, elle ne trouve pas de meilleur expédient que de mettre avec vous un terme à son veuvage.

Le vieillard est charmé d'une détermination aussi inattendue et aussi prompte ; il convient que c'est le seul moyen, pour la jolie veuve, d'éloigner tous ses prétendants, dont le nombre et les visites multipliées doivent l'importuner ; qu'il est temps qu'elle se fasse une existence plus calme et sorte d'un tourbillon incommode ; mais ce qui le surprend, ajoute-t-il, c'est que, pour lui faire part d'un parti aussi raisonnable, et l'appeler à une participation qui comble ses vœux, elle ait choisi le colonel, celui de ses rivaux qui l'inquiète le plus.

— Remarquez donc, reprend le notaire, que c'est pour lui une véritable mystification : aussi ne voulait-il pas venir à Passy, et a-t-il disparu presque aussitôt avec un air piqué... Avez-vous fait attention?... Il y a tout lieu de croire qu'en voyant mes panonceaux il s'est douté de quelque mystère, car il savait que la baronne ne venait pas pour lui chez un notaire.

— Quoi ! interrompt Decrosse, on se sert des chevaux d'un amant pour mener son rival préféré devant le notaire, et le prétendant éconduit sera témoin de l'acte qui va lui ravir son idole !

— C'est ce qui vous prouve que cette idole ne l'avait pas mis dans le secret. Vous devez croire que la jeune baronne ne se gênerait pas si son inclination la dévouait au colonel. Toutefois, il faut qu'un acte public bien cimenté, en lui assurant le titre de madame

Decrosse, établisse ses droits nouveaux qui la dédommagent de la perte de sa qualité de baronne et de son indépendance, de l'exclusion de ses amis, des devoirs que votre inséparable compagne contractera envers vous, enfin des soucis, des douleurs même de la maternité.

Ce mot de maternité réjouit tout à coup le bonhomme et dilate son cœur... — Oui, oui, reprend-il; oh! c'est juste... Ces pauvres femmes! elles ont tous les maux... ; et puis, je vieillirai avant elle; j'aurai des infirmités inévitables, je compterai sur ses soins pour les adoucir... J'entends bien que le profit de notre communauté doit être pour elle.

— Remarquez que, si vous avez un ou plusieurs enfants, cette communauté, après vous, sera discutée et sujette à de grandes réductions. Quels motifs aura-t-elle de garder votre mémoire? Elle pourra encore espérer de vivre long-temps. D'un autre côté, si vous n'avez pas de postérité, votre communauté ne la dédommagera jamais de ces beaux domaines que vos collatéraux envahiront. De toute manière, la baronne se trouvera frustrée des biens qui l'auraient mise à même de faire honneur à votre nom.

— Quel parti prendre? réplique Decrosse. — Rien de plus facile : celui qui ne morcellera pas votre patrimoine. Il est de votre intérêt qu'il reste désigné à perpétuité sous votre nom. C'est, dis-je, d'en donner, par contrat de mariage, la propriété et jouissance à la future, en cas de survie sans enfants, ou seulement la possession et jouissance sa vie durant, dès que de

droit la propriété restera aux enfants issus de votre mariage.

— C'est juste, reprend Decrosse. Je ne sache pas que la baronne ait eu plus d'enfants de son premier mariage que moi du mien.

— Vous consentez donc?...— Oui, avec quelques restrictions... ; celle, par exemple, que la présente donation n'aura son effet qu'un mois après la consommation du nouveau mariage.

— Vous voulez dire, sans doute, que cette donation n'aura son effet qu'autant que la célébration du mariage aura lieu dans le mois de sa date; et c'est le vrai moyen d'abréger les délais : car je pense que votre dessein est de hâter la conclusion. D'ailleurs, qui serait juge de la consommation?

— Les tribunaux. — Ce que vous dites n'est pas sérieux; vous n'en seriez ni l'un ni l'autre crus sur votre parole : faudrait-il donc un congrès?

— Non, non, pas de scandale; les tribunaux ne les admettent plus. Je voudrais au moins, par compensation, que la future me fît une donation réciproque.

— A quoi bon? dit le notaire; elle est si jeune! — On ne sait, réplique Decrosse, ce qui peut arriver... Un accident, une couche malheureuse..., l'excès de veilles, de divertissements. Comme vous dites, elle est encore bien jeune! Observez que je ne me marie que pour avoir enfin un garçon qui me représente dans ce monde ; dans le cas contraire, je serais indemnisé.

— Nous n'avons pas songé à un pareil accident...

Je ne crois pas qu'elle se refuse à cette réciprocité. Allons reprendre nos dames ; nous monterons dans mon cabinet, et nous parlerons de cet article-là.

En effet, les dames sont bientôt ramenées au bureau du notaire, où la femme de celui-ci les laisse s'expliquer, et les voilà tous trois en discussion d'intérêts.

Ils en étaient le plus occupés, la future avait consenti à une donation réciproque, et déjà l'acte était commencé, lorsque le colonel entre et s'excuse de sa disparition momentanée. Son ami a retardé son retour ; mais il s'est empressé de venir retrouver ses compagnons de voyage et de partager leur bonheur ; il voit bien qu'il s'agit d'un contrat de mariage ; il prétend y faire insérer une clause qui le touche personnellement.

Il ajoute qu'il applaudit à une union aussi intéressante ; mais il observe qu'il va devenir la fable de la société, qui l'a vu donner des soins constants à madame la baronne ; et les malins vont soutenir que M. Decrosse lui a soufflé un parti avantageux ; ses camarades ne manqueront pas de supposer un désappointement, un affront, et s'apitoieront sur son sort : c'est une affaire d'honneur pour lui. Mais pour démentir ses détracteurs, il est un moyen écrit avec lequel il prouvera qu'il a lui-même participé à cette belle union, en paraissant comme tierce partie au contrat.

Les trois autres personnages paraissent surpris, ne sachant trop ce qu'il veut dire. Decrosse pâlit et

n'ose articuler une parole ; la jeune veuve sourit, tout en témoignant quelque émotion ; le notaire, enfin, le prie de s'expliquer.

Le colonel Gaëtan continue. Il leur dit que ce mariage raisonnable est de son avis ; qu'il doit être célébré selon les usages de la bonne société ; que, la baronne, veuve et majeure, n'ayant plus d'ascendants ni de proches présents, il est convenable qu'elle soit conduite à l'autel par un ami, un personnage imposant, un chef de corps ; qu'à ce titre il demande la préférence ; que son apparition en cette éminente qualité imposera silence aux indiscrets ; que, pour mériter cette distinction, il se propose d'offrir à la future un diamant de 3,000 francs ; enfin il requiert la mention, dans le contrat, de son offre, et de l'acceptation de la jeune baronne.

Zéphirine garde le silence ; le notaire se borne à dire, en regardant Decrosse et la baronne : Voyez. Decrosse demande à sa future si en effet elle n'a pas de parents sur les lieux. Elle répond : Mes parents sont éloignés et de degrés et de demeure ; j'en ai de mon premier mari, mais il ne serait pas séant de proposer à l'un d'eux ma conduite à l'église, il n'accepterait pas. Si M. Decrosse n'y voit pas d'inconvénients, j'accepte le patronage du colonel.

Decrosse affirme qu'il ne s'y oppose pas ; que ce sera même un service que M. des Halliers rendra aux futurs époux ; il consent que le tout soit mentionné au contrat, que le colonel voudra bien honorer de sa signature.

Le bon vieillard, enchanté de la tournure généreuse que ce chef de corps donne à leur acte, lorsqu'il craignait tant l'attaque dont il pouvait l'accabler, paraît tout joyeux; et, par une effusion naturelle aux braves gens hors du danger qu'ils redoutaient, il acquiesce à toutes les conditions que le notaire lui a proposées en faveur de la jeune baronne, et il veut, de plus, que par reconnaissance il soit stipulé au contrat un legs, après sa mort, en faveur de M. Gaëtan des Halliers, colonel de dragons, de deux de ses plus beaux chevaux, à son choix, de sa belle calèche, d'une paire de pistolets, et d'un sabre turc dont il a hérité, après les campagnes en Egypte, de son frère, général de brigade sous Napoléon, et mort célibataire il y a six ans.

Le colonel, à ces mots, se lève, presse la main de Decrosse en signe d'adhésion, et le notaire écrit. Une demi-heure s'écoule, et la rédaction est terminée; tout y est mentionné suivant les clauses convenues entre les comparants : car le colonel y est désigné comme ami, patron de la future, et l'honorant d'un joyau de prix, enfin comme légataire. Lecture est donnée du contrat, qui est approuvé et aussitôt signé.

La célébration du mariage est fixée au huitième jour suivant pour l'acte civil, et au neuvième pour la messe solennelle; le tout, est-il dit, à compter de cejourd'hui, date du présent.

Durant ces huit jours, les divertissements, la table, la chasse, les courses à cheval à dix lieues à la

ronde, absorbèrent Decrosse. Le colonel lui donnait à peine le temps de régler ses comptes et de travailler aux préparatifs de ses noces. Le vieux futur avait à faire part de son mariage à ses parents, à des amis intimes, à des personnages auxquels il devait de grands égards, et le colonel ne manquait pas de l'accompagner dans toutes ses visites, à cheval ou en voiture.

Decrosse ne pouvait prendre de repos que fort tard, lorsque des Halliers le laissait libre, et ce n'était jamais avant minuit. Il croyait devoir à Zéphirine des assiduités amoureuses, des bouquets, des fêtes; puis l'achat de brillants cadeaux à lui faire, pour lesquels le colonel le tourmentait de contradictions et de son goût; en sorte que le pauvre vieillard n'avait ni cesse ni repos, dormait peu; travaillé par les approches de son nouvel et tardif établissement, il perdait l'appétit, et ses forces étaient altérées.

Toutefois, l'essor d'un nouvel amour lui donne une impulsion qui excite en lui un feu réparateur; puis les efforts que fait en pareille circonstance un vieil amant pour se rajeunir réparent en quelque sorte l'abattement qu'à ce moyen il surmonte.

Enfin brille le beau soleil du huitième jour. Quelques parents non successifs, car les autres ont refusé l'invitation, et les amis du vieillard, sont réunis vers midi. Ils se présentent avec lui à la demeure de la future. Celle-ci, toujours jolie, mais en demi-parure, se rend, conduite par le colonel, accompagnée du futur et de son cortége, à la mairie.

Le maire lit aux conjoints les articles du Code civil relatifs aux devoirs des mariés et à la soumission des femmes; il ajoute à ces préliminaires indispensables une exhortation pathétique qui émeut le cœur de Decrosse, fait sourire par moment Zéphirine, et provoque les saillies de la plupart des assistants; enfin l'acte civil est rédigé et signé des principaux comparants.

De retour au logis, une collation offre des bassins de dragées à la société; repas à la fin du jour, suivi de jeux, mais on ne danse pas encore : le grand bal est indiqué au lendemain.

Il en est de même pour la cohabitation des époux. Tant que son curé ne lui aura pas donné la bénédiction nuptiale, Zéphirine refuse la porte de sa chambre à Decrosse. Cependant il est son mari; les effets du contrat, signé de part et d'autre, ont commencé à dater de l'acte formulé par le maire; la jeune épouse et le vieux mari sont désormais conjoints légalement et inséparables : toutefois, Zéphirine exige la sanction religieuse, et pour ce soir le bon Decrosse va coucher seul.

L'aurore du lendemain trouve Decrosse éveillé. Il saute du lit et manque de tomber; son valet est là qui court le soutenir à temps. Il se rend bientôt en calèche, car il était harassé, chez sa nouvelle femme; il attend deux heures dans l'antichambre : sa dame dormait encore. Heureusement il trouve le *Journal des Modes*, que le courrier a remis à la femme de chambre, et il passe son temps

à en lire les contes, les petits vers et les fables.

Enfin la porte du temple de sa prochaine volupté est ouverte par l'Iris de sa déesse. Il se précipite, non sans heurter une psyché qu'il renverse, et présente un nœud de fleurs au doux parfum à sa bien-aimée. Il veut l'embrasser ; Zéphirine se prête à son baiser de la meilleure grâce, mais de côté, tandis que sa chambrière dispose ses cheveux à la grande toilette.

Le colonel ne tarde pas à se présenter. Après les premiers hommages à Zéphirine, et ses compliments à Decrosse, il dit à celui-ci qu'il a frappé à son logis, et que, sur l'indication de son valet de chambre, il est accouru le trouver chez la baronne. Il le questionne ensuite sur les préparatifs de la messe solennelle et nuptiale. Il faut que tout soit prêt pour midi : carrosses, curé, clergé, enfants de chœur, bedeaux, suisse, sonneurs, quêteuse, gâteau béni, et cent autres articles qu'il lui détaille.

Le pauvre Decrosse n'avait songé à rien. Il reste interdit à cette nomenclature. Cependant, à l'aide des conseils de des Halliers, il reprend ses esprits, et demande à Zéphirine la permission d'aller pourvoir à tous ces détails.

Il n'était pas encore sorti que les modistes, les couturières, les marchandes à la toilette, arrivent successivement chez la jeune mariée. Decrosse disparaît aussitôt avec son inséparable colonel.

Ils n'ont pas trois heures pour mettre tout le monde en mouvement. La voiture de Decrosse les mène

à grande course ; enfin, tout sera en activité à midi. Le marié rentre chez lui, et son valet de chambre l'embellit de la tête aux pieds. A onze heures et demie Decrosse est rendu au logement de sa Zéphirine.

Il ne peut pénétrer au boudoir, sa divinité est entre les mains de ses femmes. Une messagère de la baronne lui désigne le salon où il est chargé de recevoir les conviés, et Decrosse s'y rend. Déjà le colonel y présidait. Les parents, les amis, les personnages épisodiques arrivent, se pressent. Decrosse ne peut faire honneur à tous, d'autant que des valets l'appellent fréquemment, et l'accablent de questions relatives à l'ordre de la cérémonie : aussi le colonel se charge-t-il des saluts de bienséance, et de placer chacun suivant son rang ou suivant son degré de parenté.

Il est près de midi. Déjà le cercle est complet. Decrosse est rentré fatigué, les traits altérés ; il a parcouru tout le logis, du salon aux cuisines ; il a répondu à cent questions, résolu mille difficultés ; ses jambes ploient sous le faix d'un corps exténué. Il se jette dans un fauteuil, lorsque tout à coup les portes s'ouvrent, et Zéphirine se montre dans tout l'éclat d'une toilette admirable. Un nègre paraît un peu en arrière, et contraste merveilleusement avec la blancheur éblouissante de la baronne.

A l'aspect magique de tant d'attraits, d'un cou de lis, soutenu par deux épaules d'albâtre, qu'un demi-corsage rose laisse en liberté ; d'une gorge demi-nue,

d'un visage ovale enchanteur, d'un taille gracieuse, d'un petit pied merveilleux, Decrosse est enivré, éperdu ; l'extase trouble ses sens. Bientôt la nature l'emporte ; il court, se précipite au devant de son astre magique. Il croit saisir sa main, y appliquer un baiser brûlant, quand tout à coup le vieil amant tombe à la renverse sur le parquet, aux pieds de sa belle *Circé*.

Le désordre est dans l'assemblée. Les dames s'agitent ; les hommes se hâtent, volent au secours du malheureux Decrosse. On dit que le chien du colonel l'a mordu à la jambe. Ce chef militaire l'a bientôt soulevé ; mais il soutient un corps sans mouvement. On le pose sur un fauteuil. Zéphirine, dans la splendeur de ses charmes, ressemble tout à coup à un beau soleil terni par un nuage grisâtre : elle reste incertaine.

On court au médecin, on court à l'église contremander la cérémonie. Le médecin fait porter le malade agonisant dans un lit préparé à la hâte au logis de sa Zéphirine, où l'hymen et son amour devaient le combler de félicités.

Le docteur annonce une congestion cérébrale. Il lui ouvre une veine ; peu de sang coule. Le curé qui devait donner la bénédiction nuptiale arrive ; il administre les grâces célestes. Zéphirine retourne à son boudoir, et dépose ses parures homicides.

Le malade donne enfin quelques signes de vie. La science, après quelques heures, parvient à le ranimer assez pour ouvrir les yeux et distinguer avec ef-

fort deux ou trois amis restés autour de son lit. On a soin d'écarter celle dont la vue pourrait lui causer une nouvelle attaque.

Le colonel ne l'a pas quitté. Il lui parle, et rappelle ses sens. Enfin Decrosse reconnaît qu'il est malade, hors de chez lui et dans un lit étranger. Il témoigne le désir d'être reporté dans le sien, à sa demeure. Il ne demande pas sa jeune épouse, car elle l'est selon la loi. Il insiste quand il peut articuler quelques mots, et ne témoigne d'autre désir que celui d'être conduit à son logis.

Le médecin, après quelques heures de secours, annonce que Decrosse peut être transporté sans danger. On le met sur un édredon, dans sa voiture; il est bientôt ramené chez lui, et placé dans son lit.

Zéphirine convient qu'il sera mieux soigné dans sa demeure et par ses gens; elle se propose de lui faire une visite quand le docteur le lui permettra.

Cependant l'état du malade ne s'améliore pas; toutefois, vers le soir, il nomme sa jeune femme et voudrait la voir. Le médecin lui fait des observations. Decrosse ne se rappelait pas que la vue de Zéphirine avait causé son attaque; il persiste, et demande à lui parler. On lui répond que l'indisposition qu'il vient d'éprouver l'a affectée au point qu'elle se trouve hors d'état de sortir. Ce vif intérêt qu'elle semble prendre à son triste état paraît lui donner des consolations.

Le médecin ordonne pour la nuit quelques potions. Enfin les amis, le colonel et le docteur, le recom-

mandent à ses gens, ainsi qu'à l'expérience d'une garde-malade, et se retirent.

Finalement, la nuit fut tellement agitée, que le lendemain, à la pointe du jour, les gardiens de l'infortuné Decrosse annoncèrent qu'il avait rendu le dernier soupir vers trois heures après minuit.

Un vieillard caduc résiste rarement à de semblables secousses. La jeune baronne, veuve d'Ampignac, se disant, de plus, veuve Decrosse, paraît d'abord affectée à la nouvelle de cette catastrophe. Elle ne quitte pas ses appartements de toute la journée; mais l'acquisition d'une belle fortune la rassure, et le colonel lui prodigue des consolations.

Après les obsèques, le colonel se présente au logis du défunt, et demande la remise de son legs, c'est-à-dire de deux chevaux à son choix, de la belle calèche, des deux pistolets et du sabre turc.

Mais il éprouve des difficultés. Les héritiers collatéraux présents à Paris se retranchent sur la nature du legs, dépendant de l'exécution du contrat de mariage. Ils observent, au surplus, qu'ils ne peuvent rien délivrer sans le concours des héritiers absents; qu'ils ne connaissent encore ni les termes ni l'ensemble du testament; qu'il faut attendre les procurations, et que déjà les scellés sont apposés au domicile du décédé; que le juge de paix ne leur a laissé que deux pièces libres dans son logement, et qu'ils en gardent les clefs jusqu'à ce qu'il en soit autrement ordonné par justice.

Les réclamations de la prétendue veuve sont de

même ajournées, par le défaut de cohabitation des époux supposés. Toutefois, elle prend le grand deuil, et charge un avocat de la discussion de ses intérêts.

Dans ces entrefaites, le colonel reçoit l'ordre de partir, sous trois jours, avec son régiment, et d'aller tenir garnison à Alger. Il s'y détermine, dans l'espoir de revenir de l'Afrique avant la fin des dix mois du deuil de sa baronne, époque à laquelle la veuve sera libre de disposer de sa main.

Le procès fut long et dispendieux. Des jugements, des arrêts, des recours en cassation, après renvoi à d'autres cours royales, causèrent de si longs délais, qu'au bout de trois ans il n'est pas terminé.

Zéphirine a pris la qualité de veuve Decrosse, et ses adversaires lui conservent le noble titre de baronne, veuve d'Ampignac. Elle et des Halliers, mariés dans l'intervalle, attendent avec anxiété le résultat que doit avoir leur instance, par une décision que rendra la Cour de cassation, en audience solennelle.

Que conclure de cette historiette, sinon que le paroxysme de la passion d'un vieillard est aussi dangereux et ridicule pour lui-même que ce défaut est décevant et ruineux pour ceux qui en ont calculé le profit?

—

# Les folies sentimentales.

Pauline avait acquis dans sa pension toute autre connaissance que celle de conduire un ménage. Ce n'était pas la faute de ses institutrices, car elles étaient célibataires.

Elle savait broder, faire des petits anges avec des arcs et des flèches sur la tapisserie, chanter, jouer du piano, dessiner, danser, lire avec intelligence, causer avec esprit, se présenter avec grâce, savourer le parfum de ces petits romans que les pensionnaires se prêtent en secret, parce que des correspondances extérieures et furtives les leur ont procurés. Elle était une des plus habiles à les expliquer entre elles ; en sorte qu'en sortant de pension son jeune cœur était plus formé que sa tête : aussi ne tarda-t-elle pas à faire une inclination.

Mais, comme toutes les premières inclinations de

nos demoiselles, la sienne fut bientôt contrariée.... par sa mère.

Un beau garçon avait ému sa sensibilité. Elle avait lu comment on se voue pour la vie à l'objet aimé, comment on surmonte pour lui tous les obstacles, comment on se soustrait à l'autorité des parents et aux préventions sociales : aussi lui avait-elle, au bout de deux mois, juré un amour éternel.

Les ancêtres de Pauline étaient seigneurs du village dont ils portaient le nom, ajouté à celui de *Mureau*, qu'ils avaient reçu originairement.

Madame de Suzéville, sa mère, veuve opulente, a fermé la porte à l'amant, et interdit à Pauline la moindre entrevue avec ce jeune homme, fils d'un gentilhomme sans fortune, habitant du même village. Elle destine à sa fille unique le fils d'un riche éligible, baron de l'empire. Mais Pauline ne songe pas plus à la nouvelle qu'à l'ancienne noblesse, et n'apprécie que le bon cœur de Saint-Douat : aussi assure-t-elle à sa mère qu'elle ne se mariera jamais.

Toutefois, son assurance n'est pas sincère : car elle trompe parfois la surveillance maternelle, et trouve le moyen d'instruire son amant des projets de madame de Suzéville.

Celle-ci devient chaque jour plus pressante. L'élu de la mère est accueilli au château, en présence de Pauline, qui s'éloigne dès qu'elle le voit ; ou, si l'autorité la retient au salon, elle est triste, mélancolique ; elle a la migraine, et ne peut ni chanter ni jouer du piano.

Madame de Suzéville commence par lui faire des reproches presque affectueux ; puis elle la gronde ; mais elle ne répond pas. Si la mère insiste, Pauline refuse positivement de se marier, et déclare qu'elle ne peut vaincre sa répugnance pour le nouveau venu. Elle ajoute qu'elle ne veut pas abandonner sa mère. Celle-ci lui annonce qu'elle ne quittera pas le château ; que son mari l'habitera avec elle.

Pauline réplique qu'un séjour aussi mal partagé lui serait insupportable ; qu'un époux qui n'est pas chéri n'est plus qu'un maître, et qu'elle n'en veut pas.

Son opiniâtreté est combattue pendant deux mois. Les reproches, les caresses, les punitions, rien n'ébranle sa résolution. Elle fait des grossièretés au fils du baron ; elle se raidit contre les conseils de parents et d'amis ; elle dit *non* au notaire, au curé, en présence du futur et des deux familles. Le couvent, dont elle est menacée, ne l'effraie pas ; elle est, enfin, si rebelle, que son départ pour un cloître est fixé au surlendemain... « Elle n'en sortira que pour épouser *Arthur ;* sinon elle y restera jusqu'à ma mort », ajoute la mère, qui n'a pas encore quarante ans.

Pauline avait prévu ce coup d'autorité, et elle se disposait à un coup de tête plus prochain avec Saint-Douat. Sous le prétexte de faire sa malle pour le monastère, elle la préparait pour sa fuite. En effet, le lendemain, à minuit, elle n'était plus au château.

La désolation de madame de Suzéville est inexprimable. Elle porte ses plaintes à la police ; elle acca-

ble le père et la mère de Saint-Douat de reproches amers, mais inutilement : ils n'étaient pas dans la confidence de leur fils. Au surplus, ils observent que c'est aux mères à garder leurs filles ; que les garçons n'ont pas de lisières.

La justice informe, mais elle ne peut découvrir la retraite des amants ; d'ailleurs, le rapt n'est pas caractérisé. Les paroles et la conduite antérieures de Pauline écartent toute idée de violence exercée envers elle.

Madame de Suzéville, au désespoir, malgré les exhortations de son pasteur, les assurances des magistrats, les consolations de sa famille et de ses amis, ne peut résister à sa profonde affliction, et bientôt une fièvre ardente lui brûle le sang.

Sa maladie fut longue. Trois mois après la disparition de Pauline, la malheureuse mère entra en convalescence. Mais l'esprit avait succombé ; sa tête, égarée, n'avait plus qu'une idée fixe, celle de sa fille... Sa raison était perdue... ; elle était folle.

Dès les premiers jours de leur fuite, Pauline et Saint-Douat eurent franchi la distance de leur village à un couvent de la Bretagne. La supérieure avait accueilli Pauline comme une jeune fille bien née et fugitive, dans l'espoir de la sauver de l'abyme : car l'amante éperdue lui avait fait le récit de sa situation desespérée, mais sans vouloir lui déclarer les noms et la demeure de sa famille. Saint-Douat l'avait conduite au couvent de Sainte-Marie, lui avait juré de ne jamais l'abandonner, de correspondre avec elle

par l'intermédiaire d'un ami de Nantes, et de revenir à elle lorsqu'il aurait fait fortune par les moyens dont il lui fit part.

La foi fut de nouveau jurée entre eux. Une amante croit tout à dix-huit ans; qu'elle sera même l'épouse d'un jeune homme, sur sa parole.

Saint-Douat ne s'est pas montré au parloir du couvent; et, comme il parle anglais, il s'embarque, passe à Londres, se présente à la Société des étrangers, dont il subit l'épreuve. Le grec, le latin, les mathématiques, les relations commerciales avec les Indes; enfin, la stratégie militaire, paraissent être à sa portée, et il est admis dans un bâtiment de commerce frété par l'un des plus gros capitalistes anglais.

Les talents dont il a fait preuve à la Société lui ont même assuré sur le chargement du vaisseau un intérêt modique, mais suffisant pour spéculer, et rapporter en Europe une pacotille. Il calcule d'avance la valeur de celle-ci; elle lui facilitera l'acquisition de marchandises qu'il se propose d'échanger dans un second voyage aux marchés indiens.

La fortune lui est plus favorable à l'étranger que dans son pays. Il entretient une correspondance avec sa Pauline, qu'il informe de ses succès, et nourrit ses espérances.

Madame de Suzéville n'a pu recouvrer sa raison pendant la durée des longs voyages de Saint-Douat. Elle n'a pas reçu de nouvelles de sa fille, qui semble l'avoir oubliée, et qu'elle croit morte.

Les religieuses font journellement des efforts pour décider Pauline à renoncer à tous les biens terrestres. La supérieure, le directeur, l'exhortent, la sollicitent, la pressent; elle remet à des termes plus ou moins éloignés un engagement qui sera, dit-elle, irrévocable.

Déjà plus d'un an s'est écoulé sans que la communauté soit dédommagée des frais modiques de nourriture et d'entretien de Pauline. On l'éclaire sur les suites d'un séjour aussi prolongé. Elle promet sous peu un paiement dont elle a la promesse de personnes qu'elle refuse de nommer. Enfin, un ami de Saint-Douat lui fait parvenir une somme de 500 francs, qu'elle s'empresse de porter à la mère supérieure. Elle ajoute que dans six mois elle en donnera autant.

Dès lors les attentions, les soins, lui sont prodigués. Les sœurs l'interrogent sur sa vocation. Elle répond mystérieusement. Elle déclare que son sacrifice dépend d'une circonstance qu'elle ne peut encore avouer.

La folie de sa mère est dramatique. Madame de Suzéville improvise et chante ses regrets douloureux. Sa manie les voue constamment à la mémoire de sa fille. Elle récite ses malheurs et sa mort en des romances dont elle compose les paroles et la sombre musique.

Elle exige des personnes qui la visitent des chants tristes, conformes à la disposition de son âme. Elle préfère les complaintes. Si le sujet est guerrier ou

romantique, il faut qu'il présente des mourants, des morts, ou de grandes infortunes.

Elle se plaît à entendre le récit modulé des catastrophes, des combats meurtriers, des épisodes sanglants, des amours lamentables, des histoires de sorciers, de revenants, de seigneurs barbares, d'enfants égarés, perdus, victimes de leurs passions et de leurs mères expirantes.

Les parents, les amis de madame de Suzéville, la visitent souvent, lui donnent des consolations, et cherchent à ranimer ses espérances. Sa fille, disent-ils, n'est pas morte; elle reviendra.

Le docteur lui annonce parfois que des habitants de son village ont ouï parler d'elle dans un voyage qu'ils ont fait; alors elle les appelle, et elle se plaît aux récits vagues que le médecin leur a suggérés.

La mère de Saint-Douat, qu'elle ne voulait pas recevoir dans les premiers mois de sa cruelle maladie, est depuis quelques jours admise. Celle-ci lui annonce que son fils voyage dans les Indes, et que ses spéculations commerciales ont eu un plein succès; que deux traversées lui ont donné de grands bénéfices; qu'il fait un troisième voyage, et qu'il parle, dans ses lettres, de sa chère Pauline comme d'une personne à laquelle il a voué son existence, et pour laquelle il brave les dangers des longues navigations.

Cette mère ajoute que l'on peut conclure de ses lettres qu'il connaît la retraite de mademoiselle de Suzéville, puisqu'il promet qu'à son retour des Grandes-Indes il reviendra se jeter aux genoux de

sa mère, et que les malheurs des deux familles seront enfin réparés par celui qui en a été la cause involontaire.

Le docteur a lu la correspondance de Saint-Douat, et il affirme à sa malade la vérité du récit. Il engage madame de Suzéville à des promenades, d'abord dans ses jardins, puis dans des prairies voisines, et parvient enfin à la faire entrer un jour chez madame Saint-Douat.

Le fils de celle-ci avait laissé à la maison paternelle un dessin encadré ; c'est le portrait de Pauline. On l'expose au devant de la pauvre folle, qui, sans mot dire, verse des larmes à sa vue. Elle le contemple et semble le reconnaître ; mais elle ne profère pas une parole ; elle s'éloigne et y revient à plusieurs reprises ; elle chante au devant des adieux lamentables à l'infortunée dont elle a causé le trépas. Il faut l'arracher à la contemplation de ce dessin pour calmer l'excès de sa douleur ; elle le cherche encore lorsqu'on l'a ramenée chez elle.

Déjà trois années se sont écoulées lorsque que le jeune Saint-Douat mande à sa bien-aimée qu'il s'embarque à Pondichéri et retourne en Europe ; qu'il passera par l'Angleterre ; qu'enfin dans six mois il trouvera le moyen de la ramener à sa mère, et de mériter de celle-ci la main de sa chère fille, à laquelle il a juré un amour que l'absence a éprouvé.

Il écrit à sa famille à peu près dans les mêmes termes, engage sa mère à faire part de sa lettre à madame de Suzéville, et laisse entrevoir qu'il connaît

la retraite de sa fille, dont il se réjouit de doubler au moins la fortune.

Madame de Suzéville avait toujours eu de la piété ; mais depuis le trouble de sa raison elle paraissait en avoir perdu le souvenir, du moins elle ne parlait ni de son curé ni de se rendre à l'église. Toutefois le pasteur, dans un âge qui repousse le fanatisme, prêchant une religion toute céleste et un Dieu de bonté, ne l'avait pas abandonnée. Il ne la tourmentait pas de visites multipliées ; et sa présence, assez rare, semblait faire plus d'impression sur les sens de la malade.

La mère de Saint-Douat donnait à celle-ci des nouvelles de son fils. Elle l'avait insensiblement habituée à l'entendre nommer lorsqu'elle lui parlait de sa fille Pauline, et de l'espérance de la revoir.

Madame de Suzéville répondait encore vaguement, et finissait par assurer qu'elle était morte. « Je l'ai vue cette nuit encore, ajoutait-elle, et elle m'a reproché sa triste fin. »

Une autre fois on lui dit que Pauline a écrit à Nantes, à son oncle ; mais la malade ne comprenait pas encore ce que signifiait cette nouvelle.

Le curé vient quelques jours après, et annonce qu'un jeune homme du pays a fait une grande fortune, par suite de ses trois voyages dans les Grandes-Indes ; qu'il va revenir en France épouser une fille malheureuse, quoique riche et de bonne maison.

La malade soupire, et articule quelques mots qui signifiaient : « Oh ! si c'était la mienne, ma pauvre Pauline ! »

Le bon pasteur parle des offices de sa paroisse ; puis il dit: — Madame de Suzéville, il y a long-temps que je ne vous ai vue à votre banc.

Elle ne répond pas ; mais elle jette des yeux égarés sur le curé ; puis elle dit : — J'ai prié pour ma fille. — Dieu vous la renverra. — Dieu tout-puissant ! fut toute la réponse de madame de Suzéville.

— Eh bien ! madame, venez avec nous à Saint-Nicolas, le protecteur des enfants ; venez l'implorer, et, par son intercession, Dieu vous la rendra.

La malade se lève précipitamment, elle semble chercher dans les tiroirs d'une commode, en rapporte enfin un livre dont elle extrait un dessin : c'est l'image de sainte Pauline que sa fille a crayonnée, et qu'elle présente à son pasteur. Cette jeune fille avait écrit au bas : *Dessiné par Pauline, à quatorze ans.* Le curé fait l'éloge de ce dessin, et finit par proposer à la mère de venir consacrer cette image sur l'autel de la patronne, qui obtiendra du Tout-Puissant le retour de sa protégée à la demeure de sa tendre mère. — Oui, sa résurrection, ajoute la pauvre dame.

Les deux mères et le desservant se rendent à l'église. Celui-ci bénit l'image, la dépose sur l'autel de sainte Pauline, dit la messe, et rend l'image consacrée à la malade, qui la porte à sa bouche, la presse sur son cœur, avec un signe de croix, et l'attache sur son châle.

Ces cérémonies et d'autres détails occupent madame de Suzéville, et semblent, sinon la guérir, du

moins la distraire de ses visions durant les premiers mois.

Encore quatre mois, et Saint-Douat reviendra. Il franchit les mers. Il écrit de son bord à ses parents. Par ses lettres passionnées il soutient les espérances de sa bien-aimée, qui ajourne avec plus de fermeté l'instant de prendre le voile, que ses compagnes les religieuses lui présentent comme un talisman contre toutes les peines terrestres.

La mère de Pauline témoigne enfin quelque confiance à celle de Saint-Douat. Elle consent à la suivre parfois chez elle, à l'accompagner dans ses promenades ; elle reconnaît même les sites fleuris, les bosquets qui plaisaient à sa Pauline ; ses pleurs coulent en les parcourant, et soulagent sa douleur.

Le couvent de Sainte-Marie, que Pauline avait choisi, n'était pas éloigné de Nantes ; et son oncle, le frère de sa mère, habitait un vieux château, voisin de cette ville, sur les bords de l'Océan.

Pauline ne lui avait pas fait connaître sa retraite. Cet oncle avait reçu dans le temps des lettres de sa sœur, madame de Suzéville, qui l'instruisaient de l'évasion de Pauline, avec prière de faire des recherches afin de découvrir sa retraite ; mais persuadé que sa nièce avait suivi Saint-Douat, il ne lui était pas venu dans l'idée qu'elle se fût réfugiée au couvent de Sainte-Marie.

Les jours d'affliction ont aussi leur terme. Madame de Suzéville touche à celui de ses peines. Saint-Douat a écrit de Londres à Pauline. Il arrive dans huit jours.

Mademoiselle de Suzéville écrit pour la première fois à son oncle, à Nantes, qui vient la retirer de son cloître.

Bientôt elle paraît avec le major Milek, frère de sa mère, au château de Suzéville. L'oncle descend au manoir, avertit les domestiques, les gens de la maison, exige d'eux le silence, à l'égard surtout de leur maîtresse, sur le retour de Pauline. Celle-ci entrevoit sa mère, mais s'esquive pour ne pas en être aperçue, et, suivant les instructions de son oncle, elle remonte dans sa chambre, qu'elle occupe de nouveau.

Saint-Douat, servi par un nègre, est revenu en poste chez ses parents. Dans la même semaine, un domestique arrive, conduisant une jolie calèche tirée par deux chevaux : un lien attachait derrière la voiture un superbe coursier. Cette suite annonce les faveurs d'une fortune brillante.

Le lendemain de l'arrivée de Pauline, son oncle se présente, et embrasse sa sœur, qui a peine à le reconnaître. Il vient lui donner, dit-il, des consolations et des nouvelles de sa fille.

— Ma fille!... Pauline! reprend la malade... ; je l'ai tuée. J'ai rêvé d'elle l'autre nuit ; je l'ai vue morte à mes pieds.—A ces mots elle éprouve des convulsions : on lui donne des secours ; enfin, elle verse un torrent de larmes, accompagnées de profonds gémissements.

Lorsqu'elle est un peu calmée, le major lui présente un billet écrit par Pauline. Elle le prend, le parcourt, et dit : Elle m'écrit de là haut... ; oui, elle

est dans le ciel... , et moi dans les abymes.... ; je brûle... Elle me marque qu'elle va me revoir... Elle m'appelle.... dans une autre vie.... Si Dieu me pardonne..., je la rejoindrai... ; je serai près d'elle.

Son pasteur est accouru, aux instances du major Milek. Il rassure la pauvre dame de Suzéville. Il lui fait enfin comprendre que sa fille n'est point dans l'autre monde ; il calme ses sens ; en sorte que cette mère, digne de compassion, passe une nuit assez tranquille.

Le lendemain matin, le major, de concert avec sa nièce, fait placer sur une console du salon de madame de Suzéville un ancien chapeau de Pauline, resté dans sa chambre depuis sa fuite.

Sa mère, à la vue de ce chapeau rose, garni de rubans, de nœuds de couleurs variées comme celles de la pensée, s'étonne, s'émeut ; elle court, saisit ce chapeau, l'examine en tout sens.

— Voilà, dit-elle, les rubans que j'ai choisis moi-même ; je m'en rappelle.—A ces mots la pauvre mère reste immobile ; puis remet le chapeau à la même place.

Un instant après, elle charge sa femme de chambre de porter à Pauline son chapeau. — Qu'elle se coiffe, ajoute-t-elle, et vienne me prendre, nous sortirons ensemble.

La vue de ce chapeau paraît l'avoir tranquillisée. Elle annonce à son frère, qui entre chez elle, qu'elle va sortir avec Pauline.

— Où irez-vous? lui demande le major.—Au clos

des morts, répond-elle, prier avec ma fille pour l'éternel et bon repos de son père.—Elle s'arrête ; puis elle reprend : — Elle n'est pas morte... ; elle a été malade long-temps... , long-temps ! Elle n'a pu descendre auprès de moi , comme à son ordinaire ; aujourd'hui elle a plus de forces ; je la soutiendrai ; elle me donnera le bras.

Le major questionne sa sœur sur le jeune Saint-Douat. A ce nom madame de Suzéville reste pensive ; puis elle reprend que sa mère lui a dit qu'il revenait d'un long voyage , et qu'elle le lui présenterait.

Cette réponse juste présage un retour de raison. Le major observe que sans doute Pauline le reverra avec plaisir, car il a ouï dire que ce jeune homme n'avait entrepris des voyages au delà des mers que pour s'éloigner de celle qui avait allumé dans son cœur une si vive passion , réparer son défaut de fortune, qui lui avait ravi l'espoir d'une heureuse union, et revenir digne d'elle par son cœur, et de sa mère par ses richesses.

Madame de Suzéville témoigne quelque souvenir du fils Saint-Douat , et l'impatience du retard que met Pauline à descendre chez elle, lorsque madame Saint-Douat et son fils sont annoncés. Ils entrent au salon.

Madame Saint-Douat présente son fils. Madame de Suzéville a peine à le reconnaître. En effet , trois voyages dans les Indes l'ont changé , mais avantageusement , et ses nouvelles richesses lui ont donné de l'assurance.

L'entrevue est plus touchante que pénible. Madame de Saint-Douat parle de l'affection de son fils pour la famille de Pauline ; quelques moments après, elle lui retrace l'attachement qu'il a voué depuis plusieurs années à son aimable fille, et qu'il a conservé dans ses voyages. La malade examine Saint-Douat, et paraît rappeler avec peine ses souvenirs.

Tandis que le major va chercher Pauline, madame de Suzéville demande au jeune voyageur un chant indien. Saint-Douat avait été prévenu du goût de cette dame à faire chanter les personnes qui la visitaient, et il avait mis sur un air étranger des paroles françaises amoureuses et mélancoliques.

L'impression en est profonde. Les yeux de madame de Suzéville sont tour à tour agités, mornes ou rougis par les larmes. Le nom de Pauline, répété à chaque couplet, l'attendrit au point qu'elle s'écrie : — Chère fille !... ma Pauline !... où es-tu ?... Viens donc près de ta bonne mère !

Elle se tait pour écouter encore. La voix de Saint-Douat est harmonieuse, pénètre l'âme, la remue et la porte aux passions qu'elle veut exciter. A ces accents la pauvre mère se lève, court vers la porte, qui déjà s'ouvrait, et elle reçoit tout à coup dans ses bras sa chère Pauline, qu'elle allait appeler. Cette présence soudaine avait été ménagée par le major.

Saint-Douat et sa mère prennent part à cette scène attendrissante. La sensible Pauline est parée du chapeau rose ; sa mère la regarde et l'embrasse à plusieurs reprises. Tous les acteurs sont émus. L'heu-

reuse mère témoigne bientôt à son frère, à madame Saint-Douat, sa joie de revoir son enfant, qu'elle trouve si bien rétablie, dit-elle, de sa longue maladie... Elle la complimente sur sa fraîcheur, et son ajustement, assorti avec tant de goût.

Cette réunion si fortunée, loin d'égarer la tête de la malade, calme au contraire son esprit et rappelle sa raison ; elle la recouvre insensiblement, paraît avoir perdu le souvenir du passé, et se livrer entièrement au présent.

Tous les personnages manifestent la plus vive satisfaction ; ils jugent convenable de ne pas prolonger l'agitation que doit éprouver la mère de Pauline, malgré la sérenité apparente de sa physionomie, et ils se disposent à se retirer.

Madame de Suzéville annonce qu'elle veut aller avec sa fille et son frère rendre grâce à Dieu du rétablissement de la santé de son cher enfant ; elle ajoute qu'elle va trouver avec eux son curé, et ils sortent tous ensemble. Madame Saint-Douat et son fils ne songent plus à les quitter et les suivent chez le pasteur. Le curé les accueille avec bonté. Bientôt la cloche du village sonne : les habitants s'empressent de se rendre à cet appel inattendu. Témoins de la quiétude de madame de Suzéville, dont ils déploraient depuis si long-temps la démence, ils accompagnent les actions de grâces chantées au Très-Haut, à leur autel, par le vénérable curé et son chœur.

A la sortie de l'église, la plupart des paroissiens s'empressent autour de leur ancienne dame et de sa

fille ; ils les félicitent sur le retour de leur santé ; ils complimentent le major sur sa présence à son village natal, et le jeune voyageur sur ses longues et heureuses courses maritimes ; enfin ils déclarent que l'admirable réunion des deux premières familles du lieu les comble de joie.

Madame de Saint-Douat engage les dames de Suzéville à se reposer chez elle. Le fils les dirige et donne le bras à la mère de Pauline ; celle-ci suit son oncle, qui accompagne madame Saint-Douat.

Le notaire du village se trouve au manoir. La conversation est d'abord générale. Saint-Douat attire l'attention lorsqu'il décrit les mœurs des Indiens ; il parle des amours et des mariages de ces peuples.

Le notaire vante les richesses, le beau climat et le bonheur de ces nations. Il demande à Saint-Douat si dans ces régions lointaines il y a des officiers ministériels qui donnent aux actes privés l'authenticité irréfragable des actes civils en France.

Sur sa réponse qu'il n'y a que des rédacteurs presque sans frais et la bonne foi des contractants, ce notaire clairvoyant déplore l'absence de gens brevetés par le souverain : car, ajoute-t-il, sans nous il n'y a que ruine ; la mauvaise foi est de tous les climats et conspire partout contre la droiture.

Saint-Douat répond à toutes les questions. Ses traversées ont été heureuses ; il n'a pas couru de dangers graves ; il a fait peu d'attention à quelques orages : il avait bien assez des tempêtes de l'amour !

—Et la tendresse maternelle, répond madame de

Suzéville, n'a-t-elle pas aussi des tourments, des peines cruelles?—A ces mots cette bonne mère porte ses regards sur sa fille et lève les yeux au ciel. Pauline se précipite dans ses bras et l'embrasse. Le major fait signe à Saint-Douat, et, pour égayer la conversation, il félicite le jeune voyageur du succès de ses spéculations.

Le notaire se hâte d'annoncer qu'il a vérifié les titres de ses nouvelles richesses. Leur valeur, ajoute-t-il, est aussi élevée qu'incontestable, et il n'a plus qu'à les mettre en communauté.

L'oncle Milek ajoute que Saint-Douat est à même de le faire selon son cœur. Madame de Saint-Douat applaudit, et ajoute qu'il a de trop grandes obligations à la première cause de son opulence pour ne pas lui offrir de la partager avec elle.

Madame de Suzéville et sa fille gardent le silence. Cependant la mère paraît tranquille, sa raison semble toujours plus s'affermir, ses yeux ne sont plus égarés, elle n'éprouve plus de convulsions. Son frère lui propose de retourner chez elle, et de prendre quelque repos.

Après les compliments d'usage, on se sépare. Durant quinze jours les visites sont fréquentes. Le major et le notaire se décident enfin à parler à madame de Suzéville du mariage de sa fille. M. Saint-Douat vient faire la demande de la main de Pauline pour son fils.

Madame de Suzéville veut réfléchir, consulter son frère, Pauline et son notaire. Enfin, à la vue des ti-

tres de la fortune brillante de Saint-Douat, sur les avis bien favorables du major et de son notaire, d'après le consentement empressé de sa fille, Pauline est fiancée à son amant.

Bientôt le mariage est célébré. Heureux moments ! noces fortunées ! Madame de Suzéville a recouvré entièrement sa raison, toutefois sans témoigner d'autre souvenir des événements passés que celui d'une maladie grave de sa fille, qu'elle a crue morte d'un malheur qu'elle ne peut se rappeler, mais qui avait absorbé toutes ses facultés. Cette bonne mère a retrouvé l'objet de toutes ses affections : Pauline est en bonne santé, heureuse d'être unie à un jeune homme aimable, digne d'elle, et ce calme fortuné dissipe bientôt le souvenir des années d'affliction.

L'alliance des deux familles se perpétua dans de nombreuses années, et leur félicité justifia la maxime que les folies sentimentales qui n'altèrent pas la pureté de l'âme réservent les cœurs honnêtes à un bonheur durable.

—

# Les Poissons d'avril,

ou

## LES CARRICATURES MODERNES.

Le souci du mariage saisit les filles et les veuves à tout âge, et ne les quitte qu'à l'extrême onction, comme l'a dit un poète :

> Si, pour calmer enfin un si fol appétit,
> La pourvoyeuse Iris leur donnait un crédit
> Sur des époux cachés dans le lit de la Seine,
> On les verrait, je crois, s'y plonger par douzaine.

Mais ce tourment n'est pas si aigu pour les garçons, jeunes ou vieux. Les hommes ont des professions, des métiers indépendants de l'état de mariage; les filles, les femmes, n'ont en perspective que celui de l'union conjugale, les soins du ménage, de la première éducation des enfants. Voilà le lot qu'elles ont gagné à venir au monde, à moins qu'elles ne

soient filles ou femmes de lettres : car, une fois qu'elles ont épousé le divin Apollon, elles n'ont plus souci des amours terrestres, et il s'en trouve beaucoup de notre temps.

Trois filles avaient en quelque sorte vieilli avec les désirs et les privations d'un compagnon sympathique, traitable, de bonne société, de figure et de taille avenantes ; mais, soit défaut de fortune, soit la ruine de la vieille noblesse de leurs père et mère, causée par suite des révolutions de 1789, noblesse qu'elles ne voulaient pas mésallier, elles grandirent et devinrent successivement majeures avant d'avoir rougi à l'approche d'un amant.

Toutefois, la fraîcheur de la jeunesse, quelque vivacité dans les yeux, leurs bouches à demi-ouvertes, semblaient sourire à l'aspect d'un adolescent. Helas! la belle jeunesse s'écoula. La perte de leurs bons parents fit couler des larmes qui sillonnèrent les roses et les lis de leur teint ; le partage étroit du vieux château et du modeste patrimoine dessécha le satin velouté de leurs joues, de leurs cous, de leurs bras, allongea leurs mains, et gâta leur haleine amoureuse.

Bientôt les rides rayèrent leurs tempes, et s'étendirent jusqu'au menton amaigri. Cependant elles résistaient aux injures du temps, les réparaient à l'aide des ruses de la toilette, remettaient leurs vieilles robes et leurs coiffures à la mode du jour, tellement qu'elles avaient atteint à l'illusion de l'alliance du vieux au moderne ; ce qui leur donnait dans le

monde un air de coquetterie qui mettait les galants en belle humeur.

En effet, elles n'allaient pas aux offices de leur paroisse, en visite ou en promenade, que les papillons et les facétieux du pays n'accourussent autour d'elles, ce qui réjouissait les trois sœurs, jusqu'à l'eau bénite qu'ils leur offraient avant de disparaître.

L'espérance à ce moyen ne les abandonnait point. Elles remarquaient que souvent de beaux garçons quittaient de jolies voisines pour s'empresser vers elles, et elles se tenaient bien droites, se donnaient une petite tournure à exciter le dépit des jeunes nymphes, qui se rangeaient à leur passage.

Elles se rendaient aux bals et aux soirées ; les voitures des personnes distinguées étaient à leur disposition. Elles dansaient à la mode de leur temps, où les pieds sautaient, figuraient des ailes de pigeons, des jetés-battus, et des entrechats en pirouettes jusqu'à leurs places.

Mais tout cela ne les mariait pas. Les réjouissances des familles voisines aux noces de leurs enfants les chagrinaient, car les mariées n'étaient pas majeures. Elles étaient invitées aux repas, aux divertissements. Assez souvent la moins âgée des sœurs s'y rendait; l'autre avait la migraine, et la seconde un malaise qu'elle n'était pas fâchée d'avouer.

L'aînée avait le nom de *Gertrude*, âgée de 43 ans; la seconde, nommée *Javotte*, en avait 41, et la troisième, du nom de *Geneviève*, ne comptait que 36

ans. Elles brodaient, ou piquaient des canevas pour garnir de vieux fauteuils, et se donner des tapis de pieds, lorsque les vêtements ou les parures à renouveler le permettaient.

Un jour, le premier d'un beau mois d'avril, elles travaillaient réunies dans le vieux salon du château qu'elles avaient gardé en communauté. La conversation bien nourrie, sans interruption, effleura tous les sujets du pays et des environs, à dix lieues à la ronde; enfin elle tomba sur les filles à marier. Elles en citaient bien des jeunes; mais elles en trouvaient aussi de majeures, d'autres de vingt-cinq ans, même de trente, et au delà. Elles les passaient toutes en revue; elles les cherchaient dans tous les rangs, jusque dans les chaumières, et parmi les préposés à la garde des troupeaux.

— Et vous aussi, dit Gertrude à sa sœur Javotte. — Sans doute, répond celle-ci, nous voilà trois à établir. — Je le crois bien, répart Geneviève, et je voudrais vous voir déjà mariées.—Cette observation les fait rire toutes trois. — Savez-vous, mes sœurs, que vous êtes d'âge, ajoute Geneviève. — Comme vous, dit l'aînée. — Comme nous, répliqua Geneviève : car je ne vois pas grande différence d'âge de l'une à l'autre. — De trente-six à quarante-trois, ce n'est pas la peine d'épiloguer, observe la troisième avec un sourire malin, sans lever les yeux. — Eh! ma sœur, répète la seconde, on croirait, à vous entendre, qu'il n'y a que vous à mettre en ménage.— A fiancer, réplique Gertrude.

— Après mes deux aînées, répond Geneviève en éclatant de rire. Hâtez-vous de faire un choix ; si vous tardez, et si je veux vous faire les honneurs, gare ! j'aurai la quarantaine. — Eh bien ! eh bien ! crient à la fois Gertrude et Javotte, quarante ans ! est-on hors d'âge à quarante ans ? — Si j'avais voulu, m'a dit mon oncle, ajoute la première, il y a long-temps que j'aurais bercé votre neveu. — Et moi donc, reprend Javotte, il y a long-temps que j'aurais pris le nom de madame Desnoisettes. — Eh ! pourquoi êtes-vous restées filles majeures ? — Pour vous voir à notre âge, lui répondent ses sœurs. — Il ne tient qu'à moi de vous ôter bientôt ce plaisir.

— Mes chères sœurs, reprend l'aînée, ne cherchons point à nous piquer ; soyons de bonne composition. Je confesse qu'une fille qui a passé trente-cinq ans n'est plus de la première jeunesse (Geneviève s'agite) ; toutefois, lorsqu'elle a conservé sa santé, son humeur gaie ou mélancolique, la vivacité de ses yeux, une voix sonore et quelques talents, cette fille n'est point encore réformée ; il n'y a que le défaut de fortune qui puisse mettre un terme à ses espérances. Levons ce malheureux obstacle. Chacune de nous jouit d'un petit revenu ; faisons-en un gros à celle que nous destinerons au mariage, assurons-lui nos propriétés à notre mort, sans filiation. Cela nous est facile, nous sommes maîtresses de nos biens. L'avocat *Féréol* m'a dit que la loi nous permettait d'en disposer. Eh bien ! convenons d'un arrangement pardevant notaire ; nous signerons l'acte

qui assurera le château et ses dépendances à la donataire. Ne trouvez-vous pas que c'est le moyen de la marier?

— Fort bien ! s'écrient les deux autres sœurs. — J'y avais déjà songé, continue Javotte ; M. *Desnoisettes* a eu la même idée que votre avocat. — Oui, c'est un sacrifice à faire, ajoute Geneviève. — Il faut s'entendre, reprend Gertrude, et repousser une rivalité mal entendue. — Non, non, repart Javotte, point de petites jalousies, c'est mon avis. — J'applaudis à votre plan, observe Geneviève ; d'autant mieux que mon projet est de ne pas laisser le patrimoine de nos pères à des collatéraux ; il faut pour cela que le mariage de l'une de nous ait un résultat ; réfléchissez-y bien, n'allons pas nous tromper sur notre choix.

—En vérité, ma petite sœur, réplique Javotte avec un rire sardonique, on dirait que vous nous réformez. Pour mon compte, je vous avertis que je ne passe pas condamnation. — Ni moi, ajoute vivement Gertrude.—Qui vous dit le contraire? Nous sommes d'accord, continue Geneviève ; mais les probabilités les plus favorables doivent être, entre nous, d'une grande considération. — Gertrude, allons, pas de querelle ! il me semble que l'aînée a des droits sur les cadettes... Certes, Geneviève ne me les contestera pas, et je me donne ma voix. A vous, Javotte.

— L'âge, ici, observe la seconde sœur, n'est pas un motif de préférence. — Au contraire, interrompt Geneviève.—Au contraire n'est pas le mot, continue

Javotte ; mais il mérite une juste considération..., et je vote pour moi.

— Oh ! c'est plaisant, repart aussitôt Geneviève. Actuellement, il ne tient qu'à moi de marier celle de vous deux qui méritera mon choix... Mais je ne veux pas risquer une injustice ni me condamner au cloître... Dès que vous ne voulez pas comprendre que je suis encore plus que vous l'espoir de la famille, je vous déclare que mon intention est de prendre conseil de mon oncle Dombardière.

Eh bien ! va pour notre oncle, s'écrient à la fois les deux sœurs aînées. — Faisons notre toilette, ajoute Gertrude, car les apparences flatteuses conviennent à tout âge. — Sans doute, continue Javotte, surtout aux yeux des juges, quand des femmes sollicitent leur intérêt. — Geneviève consent ; elles disparaissent, et chacune d'elles court à son miroir.

M. Dombardière était un ancien noble, retiré du service, judicieux et malin. Il connaissait depuis longtemps le chagrin de ses trois nièces, la cause du dépit qu'elles ne savaient pas toujours dissimuler, surtout à ses yeux, et il était sans cesse à la quête de maris pour l'une d'elles, ou pour toutes trois, selon l'occasion ; mais tous ses efforts avaient été jusqu'alors infructueux.

Il était chasseur, habitant un castel à un quart de lieue du château de sa sœur, défunte, mère des trois sœurs. Il avait conservé le goût de l'espièglerie, et le 1er avril lui donna l'idée d'un leurre, sans doute

bien innocent, mais qui devait le divertir, sans trop le compromettre.

Il avait chez lui, depuis quinze jours, trois frères, chasseurs, ses petits-cousins, arrivés tout exprès des rives de la Dordogne, et il leur suggère l'idée d'une visite aux trois châtelaines. Après les propos bruyants de chasse, d'exploits merveilleux, de prodiges étonnants; les contes de cerfs aux abois, de chevreuils, de sangliers forcés, de chiens éventrés, de gardes blessés, les convives arrivent aux rencontres, aux inclinations, aux aventures de chasseurs, que leur vie errante et vagabonde rapproche souvent de belles dames et d'aimables filles.

— Parbleu ! dit Dombardière, après avoir vidé son tube de vin mousseux, j'ai trois nièces célibataires que je veux vous faire connaître. Vous êtes, comme moi, de vieux garçons. Leur âge les a dotées d'une haute majorité qui conserve encore quelque fraîcheur. Elles vivent dans un château voisin, satisfaites de leur solitude. Je suis peut-être le seul homme admis à leur table. Allez demain chasser sur leurs terres. Le garde vous arrêtera. Vous refuserez de dire vos noms, et il vous enjoindra de le suivre, de comparaître devant les propriétaires du terrain où vous serez en délit. Vous le suivrez ; vous déclarerez trois noms et qualités, tels que le chevalier *de la Tanche*, *le baron de la Brême*, et *le vicomte de la Lotte*. C'est demain, comme vous savez, le 1er avril, le jour des poissons. Je ne tarderai pas à pa-

raître, et nous rirons : hem ! qu'en dites-vous?

Les prétendus chevalier, baron, vicomte, à l'accent gascon, trouvent l'idée plaisante. Le plan est, selon eux, original ; ils se chargent volontiers de l'exécution, et se promettent de le broder d'accessoires curieux.

—Mes trois nièces sont bonnes filles, ajoute Dombardière, un peu sur le retour, mais assez prétentieuses, quoique le plus souvent préoccupées, impressionnables, sujettes à des paniques, et liées par des habitudes de filles d'âge mûr. Il n'y a pas d'hommes au château ; vous pourrez charger raisonnablement l'aventure.

— Oui, répond le vicomte de la Lotte, toutefois avec le respect dû à des filles de bonne maison. — Bien entendu, répond l'oncle : d'ailleurs, je ne tarderai pas à intervenir. Au surplus, vous êtes vous-mêmes mûris par le temps, et je confie à votre discrétion la surprise que le garde-chasse leur causera.

La conversation continue aussi gaîment le reste de la soirée. Après le jeu, le punch et minuit, ils vont tous quatre reposer sur le duvet de leur imagination, qu'ils exercent encore en se quittant.

Le lendemain matin, 1er avril, ils déjeunent en habits de chasse. La pétulance de leurs bons mots excite leurs éclats de rire ; enfin, les nobles frères quittent le castel, et s'acheminent avec fusils, munitions et chiens couchants, vers les terres du château.

C'est ici le moment de donner une esquisse des

trois chasseurs. Le plus âgé a quarante-huit ans. Il porte une casquette de drap blanc, avec rubans de même couleur; des moustaches relevées en pointe jusque sur le milieu des joues, comme la queue d'un cerf-volant. Ses yeux sont petits, grisâtres. Sa bouche est longuement fendue, le visage plein, rond, criblé par les cicatrices de la petite vérole. Son corps est gros et court; ses mains tombent au dessous de ses cuisses. De larges pantalons et une veste longue cachent ses deux gros genoux, et il chemine sur des bottes épaisses qui mesurent sa marche, comme les poids emportent tour à tour l'aiguille d'une balance. Le fusil en bandouillère de soie verte, une longue carnassière de cuir jaune autour du dos, achèvent de le peindre. Il a pris le surnom de *vicomte de la Lotte*. Sa boutonnière est ornée d'une petite rose blanche.

Le second a quarante-cinq ans. Sa tête, à longs cheveux lisses et gras, est couverte d'une casquette à coiffe rouge. Son visage, maigre et jaune, disparaît sous des moustaches épaisses. De larges favoris tombent sous une barbe longue et pointue. Ses oreilles sont chargées de mèches de cheveux plats et allongées comme celles d'un barbet. Il porte des besicles aux verres rougeâtres, et si larges, que sa face n'a plus des formes humaines qu'un long nez qui fait saillie sur le tout. De grosses guêtres de cuir brun, à longues courroies, fixent de gros souliers cloués et poudreux qui enchâssent ses larges pieds. son pantalon d'amaranthe est amplement plissé, comme celui d'un Espagnol, et va se perdre sous une

veste de chasse courte et décorée d'un œillet rouge. Enfin, sa poire à poudre tombe au devant de sa ceinture comme la pierre à aiguiser d'un faucheur. Il tient, par la crosse relevée, son arme sous l'épaule droite. Il s'appelle le *baron de la Brême*.

Le troisième n'a guère plus de quarante ans. Il conserve encore quelques restes de jeunesse. Son feutre gris blanc, à grands bords, couvre des cheveux encore *blonds* et bouclés. Un cordon de barbe blonde, bien taillé, fait le demi-cercle depuis les oreilles jusqu'au dessous du menton. Son cou est garni d'une jolie cravate de soie noire qui descend largement sur sa poitrine. Il porte un verre blanc de besicles à branches d'or, lié sur l'œil droit par un ruban de soie violette foncée, attaché en rosette derrière la tête. Il est vêtu d'une redingote étroite, courte, coupée rondement, et à brandebourgs, avec trois bluets à la boutonnière, comme le ruban bleu d'un vainqueur de juillet. Ses pantalons sont serrés sur des bottines de peau de chèvre à nœuds de soie noire. Ses mains sont couvertes de gants queue de serin. Il se nomme le *chevalier de la Tanche*, et aspire de temps à autre la fumée d'un cigare de Virginie.

Bientôt nos chasseurs, les fusils armés, posés sur leurs mains, parcourent les chaumes et les guérets des trois châtelaines. Leurs chiens aboient; un lièvre part; un coup de fusil retentit dans la plaine, et un garde se présente. Les barbes, les moustaches, la casquette rouge, ne l'intimident pas. C'est le porteur

de la coiffure ardente qu'il rencontre le premier.

— Vous avez, monsieur, lui dit-il, la permission de chasser sur ces terres ? — Non, mon cher ; nous sommes des amateurs de gibier, *des braconniers,* en vertu des droits de l'homme. — Comment ! de l'homme ; et de quel homme, s'il vous plaît ? Ces terres appartiennent à trois demoiselles, et je suis leur garde. — Tant mieux pour vous. Eh bien ! gardez-les ; nous ne voulons pas les emporter ; vous pouvez, pour peu que cela vous tente, vous récréer comme nous. — Sans doute, continue le décoré de bluets, qui survient, en soufflant au nez du garde un filet de la fumée de son cigare ; vous nous indiquerez même les remises de votre gibier, et nous vous paîrons chaque pièce abattue.

— Vous pouvez, repart le garde, retrancher votre générosité ; il s'agit de me dire vos noms, prénoms, qualités et demeures. — Vous avez raison, mon camarade, vient dire le gros joufflu, à la bouche largement fendue, ce qui lui donne l'air riant d'un bon garçon ; faites honnêtement votre métier : nous savons apprécier les bons serviteurs.

— Tant mieux, réplique le garde, car je ne fais que mon devoir. Je vous réitère ma question, et, au au besoin, je vous somme de me décliner vos noms. — Va donc plus loin, tu m'assommes, dit le chasseur à l'œillet rouge en s'éloignant. — Restez, s'écrie le garde ; je vous arrête au nom de la loi. — Nous arrêter, mon cher ami, dit le décoré de bluets ; mais nous le sommes. Tu vois bien que nous ne pouvons

rester ici plantés comme des statues. — Et il lui envoie des bouffées de son cigare à travers la figure en s'écartant. Le garde lui saute au collet, et menace d'appeler main-forte.

— Doucement, pas de violence, revient crier le chevalier de l'œillet rouge; nous ne résistons pas, et, pour le prouver, nous appelons en témoignage les gens qui travaillent aux champs. — A ces mots, il se retourne, et crie aux campagnards dispersés : — Ohé ! ohé ! à nous ! à nous ! et ces gens de regarder en riant sans bouger.

Durant ce temps, le qualifié chevalier de la Tanche s'est dégagé de la main mal assurée du garde, qui, à son tour, appelle des témoins. Deux ou trois hommes se présentent, tandis que nos trois chasseurs rient aux éclats, et refusent de se nommer.

— Mes instructions portent, reprend le garde, qu'en cas de rébellion ou de refus de la part des contrevenants inconnus, je les conduise au propriétaire, et que je requière alors main-forte. Camarades, ajoute-t-il aux témoins, aidez-moi à conduire ces Messieurs au château. — Vous deviez nous dire ça plus tôt, observe le vicomte de la Lotte; nous sommes prêts à vous suivre.

— Bah! dit un des témoins accourus, ils iront tout seuls; tu ne vois donc pas, Sylvestre, que ce sont des farceurs? — N'importe, reprend le garde, ils ont chassé indûment, ils ne veulent pas se nommer; la loi me défend de les désarmer, je dois faire mon devoir, et les conduire au château. — Eh bien!

marche avec nous; il y a une heure que nous devrions y être, dit le porteur de la casquette rouge en rappelant ses chiens.

A ces mots, ils se mettent tous cinq en marche; les travailleurs survenus aux cris du garde s'en retournent à leurs travaux en riant aux éclats.

Arrivés à la grande porte du vieux manoir des trois sœurs, les trois chasseurs sifflent leurs chiens à droite et à gauche; le garde sonne une grosse cloche. Après deux répétitions du timbre fêlé, une vieille arrive lentement, grommelle, et dit à Sylvestre : — Pourquoi ne pas entrer après le premier coup de cloche? Vous voyiez bien la petite porte ouverte.

— Catherine, les dames y sont-elles? demande le garde. — Non, dit la servante, tandis que les trois compagnons avancent vers le logis, montent un perron, et s'installent sur les vieux fauteuils du salon; mais elles vont revenir, continue la vieille Cateau, qui les suit. Là, bien, asseyez-vous, et attendez-les; elles ne tarderont pas; dans une demi-heure, une heure : elles sont allées chez leur oncle.

— Vous les préviendrez, à leur retour, de la présence de Messieurs *des Étangs*, dit le baron de Brême. — Oui, reprend le vicomte de la Lotte, de trois nobles de l'Empyrée. — De l'une des douze constellations du zodiaque, ajoute le chevalier de la Tanche en fumant. — Trois nobles de l'empire? dites-vous, reprend la femme; ah! j'entends... Ces nobles de l'empire..., on les connaît. Oui, oui, je vous

annoncerai à nos demoiselles. — A ces mots, Catherine se retire.

Le baron de la Brême dit au garde : — Nous voilà en charte privée. J'espère que votre mission est accomplie; vous devez être content; nous nous sommes nommés. Actuellement, vous allez nous rendre service. Tenez, voilà le lièvre que j'ai tué; dépouillez-le dans la cuisine. Vous placerez nos chiens au chenil, et leur donnerez la curée; vous-mêmes mangerez, boirez, comme chez vous. Faites rôtir le rable, et dites à Catherine de préparer le goûter. Allez, et ne perdez pas de temps.

Sylvestre, résigné, ne sachant trop que penser de Messieurs *des Étangs,* prend le lièvre, et se rend à la cuisine en passant par la cour. On l'entend siffler les chiens, et nos trois facétieux compagnons se regardent en riant de tout cœur.

— Parbleu, dit le vicomte de la Lotte, il ne faut pas garder nos armes chargées dans l'appartement de ces demoiselles; en signe de notre conquête, faisons feu des six batteries. — A ces mots, tous trois courent sur le perron, et font un feu roulant que les échos répètent aux quatre coins du village.

Toutes les oreilles en sont émues, jusqu'à celles des travailleurs dans les champs voisins. — Qu'est-ce? d'où viennent ces explosions? se demandent les habitants. Le maire quitte son bureau, et sort de la maison commune. Il envoie chercher son adjoint: c'est le notaire Gordien. Les gens devisent d'abord au devant de leurs demeures, puis s'acheminent

vers la place. Le notaire, en passant, s'informe des causes et des effets. Vient le gros Guillaume, tout essoufflé; il annonce la nouvelle de la vente du château par les filles majeures à trois seigneurs de l'empire.

— Pas possible, dit le notaire; il n'y a plus de seigneurs! Dis donc des nobles de l'empire, car toutes les noblesses sont maintenues par la charte. — Comme vous voudrez. Qu'importe? Les nobles ont acheté le château; il faut aller leur donner la bienvenue. — Sans doute, et au plus vite. Je cours à la mairie, où je suis appelé.

— Oh! c'est bien ça, crient tous les discoureurs; et le notaire accourt au maire, qui l'attend. — Qu'y a-t-il de nouveau? dit le maire en attachant son écharpe à sa ceinture. — Mon cher collègue, il y a que le château est vendu, et, de plus, à trois grands messieurs de l'empire. — Oh! ils doivent être de mon âge, répond *Jacques Daleric* en remontant l'escalier de la salle d'assemblée, car je portais les deux épaulettes sous l'empereur, en Italie, en Allemagne, en Egypte, jusqu'à Moscou. Vous savez qu'à cette époque nous avons traversé la Prusse, la Pologne, où nous avons fait un séjour. — Il ne s'agit pas de vos campagnes, interrompt le notaire, je les sais par cœur; songeons à nos trois nouveaux venus, qui vont avoir une grande influence sur tout le pays. Ce ne seront plus trois filles solitaires, craintives, parcimonieuses, à qui la fortune refusait ce superflu qui profite aux malheureux; nous aurons trois

personnages dont le crédit en cour et dans nos conseils enrichira le pays. Allons à eux, et je vous prie de me présenter comme votre adjoint, et surtout comme le notaire du canton, auquel ils peuvent donner toute leur confiance.

Le maire applaudit, et promet de le recommander. — Mais nous n'irons pas seuls, ajoute-t-il; l'autorité ne doit pas marcher sans escorte. Allons lever, chacun de notre côté, quelques hommes de la garde. Le capitaine est à sa charrue, nous n'aurions pas le temps de l'appeler; vous commanderez notre force armée : une douzaine d'hommes suffira.

A ces mots, le maire et l'adjoint, revêtus de leurs insignes, courent en sens divers. Ils parviennent à réunir dix à douze hommes en blouse, y compris le drapeau, tous à coutelas rouillés en ceinture, porteurs de cinq ou six vieux mousquets et de trois pistolets. Le maire fait sonner la cloche unique de la paroisse, puis il dirige, avec tambour en tête, dont la caisse est attachée sur la cuisse droite, sa troupe vers le château.

Leur entrée dans la cour se fait au son démesuré de deux baguettes de bois blanc. Bientôt les échos répètent leurs coups de feu et les cris de : Vivent les nobles de l'empire! les notables du château de *Richeville*! Ceux-ci accourent à ce fracas, au dessus du perron; ils arrivent à point pour recevoir les saluts ondoyants du drapeau, ainsi que le maire et l'adjoint, qui ordonne à son détachement de stationner au bas de l'escalier.

— C'est à vous, Messieurs, s'écrie le maire orateur, que nous apportons nos hommages et les révérences des habitants de ce fortuné village, heureux de vous posséder. — Mais entrez donc, interrompt le chevalier de la Tanche en laissant échapper un jet de la fumée de son cigare; entrez donc, maire et adjoint; commandant, suivez-nous au salon.

L'orateur Daleric, satisfait de son début oratoire, fait une pause, et suit avec son adjoint les trois illustres. — Asseyez-vous, Messieurs : voilà des siéges, ajoutent ceux-ci en se jetant eux-mêmes sur le canapé.

— Non pas, répond le maire; le respect, les égards, que vous doit l'autorité à votre première entrée.... Son compliment n'est pas achevé...; permettez donc...

Alors nos prétendus châtelains se hâtent de se lever, et tous trois, sur une même ligne, font face aux ceintures tricolores. Daleric reprend, après avoir éternué sous la fumée du cigare.

— Je disais donc... de ce village, heureux de vous posséder : car nous préférons, moi et mon adjoint, notaire distingué du canton de *Longuevue*, et digne de porter le nom de Gordien par sa pénétration dans les difficultés juridiques, qu'il tranche comme un nouvel Alexandre; nous préférons, dis-je, les notabilités d'hommes à celles de femmes, sans contredit, surtout de trois filles qui, malgré le grand âge de la raison, semblent étrangères aux intérêts des familles qui les entourent. Moi, surtout, j'aime

le courage viril; un esprit mâle qui brave les dangers, comme il porte le flambeau de ses lumières dans l'administration, dans toutes les relations civiles et militaires. Tels je vous juge, Messieurs, et je me trompe rarement, moi, ancien capitaine de Napoléon, qui ai combattu avec lui du midi au nord, des pyramides d'Egypte au Kremlin de Moscou; moi qui ai fait quinze campagnes, dont je vais, si vous le permettez, vous donner un détail qui...

Le baron de la Brême, secouant ses oreilles de barbet, frappant sur la coiffe rouge de sa casquette, l'interrompt et dit : — Ma foi, mon brave citoyen maire, ce serait trop long; nous en causerons plus tard...

Le vicomte de la Lotte prend la parole : — Nous vous remercions de votre gracieux compliment. En vérité, nous nous estimons aussi heureux que votre fortuné village d'avoir chassé sur les terres de trois filles que distingue le grand âge de la raison, de nous être fait arrêter par leur garde, et d'être ici leurs prisonniers. Demandez plutôt à ce garde; tenez, le voilà planté là tout d'une pièce, qui ne sait ce que signifie votre bruyante visite.

A ces mots, les trois prisonniers reprennent leur siége : le vicomte de la Lotte riant aux éclats, le chevalier de la Tanche exhalant sa fumée, et le baron de la Brême disant de sa grosse voix : — Faites donc taire votre tambour et vos mousquetades; ils nous ont fait perdre le point essentiel de votre discours, car je n'ai pas encore pu en démêler le motif. Tenez,

maire, ne vous gênez pas : asseyez-vous ; et vous, notaire Gordien, tranchez le nœud, et dites-nous ce que veut dire votre charivari.

Les deux fonctionnaires se regardent incertains. Gordien court à la croisée, et fait taire tambour et fusillade. Le maire, avec un demi-sourire, soupçonne, en les regardant, les trois amis de dissimulation, et croit entrevoir quelque astuce dont il serait le jouet. Il parle un instant au garde, qui lui répond qu'il n'a pu s'expliquer les honneurs que l'autorité municipale s'est empressée de rendre à trois chasseurs inconnus, qu'il a pris en délit.

Daleric est irrésolu; toutefois il dissimule, et revient à ses trois hauts personnages, qui paraissent se divertir entre eux de ses incertitudes. — Allons, Messieurs, de la franchise; avouez que vous vous donnez là un passe-temps qu'entre gens de bonne société nous savons partager, mais qui doit avoir le sort de tout ce qui est joli, celui des fleurs de nos parterres, celui des roses. — Oh! citoyen maire, reprend le baron à la grande barbe, voilà des fleurs de votre rhétorique. — Les roses, ajoute le chevalier, durent au moins vingt-quatre heures. — Ainsi, continue le vicomte de la Lotte, nous avons le temps de nous divertir.

— Ah! mes chers maîtres, vingt-quatre heures! Il y aurait excès d'esprit... Il faut bien se garder de mettre l'autorité en défaut... Parlez-nous franchement là..., en gens de distinction... : êtes-vous les acquéreurs à titre perpétuel de ce château?

— Maire, répond le baron à la casquette rouge, et en se levant avec vivacité, nous n'avons de compte à rendre à personne, pas même à votre autorité; tant pis pour elle, si une fausse alerte l'égare. — Messieurs, ajoute le chevalier au cigare, je ne connais que vos trois filles, parvenues au grand âge de la raison, qui puissent nous éclairer. Attendons-les; renvoyez votre troupe, qui pourrait effrayer ces dames. — Et nous jouerons, continue le baron, la petite pièce d'or au piquet avec votre adjoint; je vous ferai la chouette.

— Pardié, je le crois bien, réplique Daleric; ça ne commence pas mal.

Durant ce colloque, l'adjoint fait signe de la fenêtre à sa troupe de se retirer. On entend le cri de volte-face du caporal qui la commande; le tambour bat aux champs, et les voilà partis sans avoir reçu les rafraîchissements d'usage.

Le garde, qui connaît le salon de ces demoiselles, place la table de jeu au devant de Messieurs du canapé, dispose les cartes et les jetons d'argent qu'il tire d'une large bourse de cuir, roule deux vieux fauteuils en face de la table, salue et se retire.

— C'est tout de bon? vous ne plaisantez pas? dit le maire en dénouant sa ceinture, et la coulant dans sa grande poche; ma foi, supposons que je n'ai rien dit. Gordien, faites comme moi; pliez votre décoration tricolore, et faisons la partie de ce brave. Dix francs chacun : voilà mon enjeu.

— Volontiers, répond Gordien, une partie ou

deux, car les clients attendent à mon étude. Au surplus, je suis à la disposition de ces Messieurs, mon temps et ma plume sont à eux : leur honorable clientèle sera pour moi un titre de plus à la confiance publique. — A ces mots, il prend séance, et le maire offre les cartes au qualifié baron de la Brême.

Dans ces entrefaites, nos trois demoiselles, en grands atours, étaient arrivées chez leur oncle, qui ne voit d'abord à leur entrée qu'un contretemps aux dispositions qu'il a prises avec les trois chasseurs. — Soyez les bienvenues, mes chères nièces. Oh! comme vous voilà belles! Le premier jour d'avril vous tient-il? Est-ce un poisson que vous me destinez, ou venez-vous en chercher un? Asseyez-vous donc.

— Nous venons, mon oncle, dit Gertrude, vous demander un avis. Sans autre préambule, nous vous dirons ingénument que nous voulons nous marier. — Il est temps d'y penser, interrompt l'oncle, et cela se trouve bien; comme vous, j'ai déjà songé à votre établissement.

— Oh!... s'écrient les trois sœurs à la fois. — Mais laissez-moi vous expliquer notre plan, reprend l'aînée. Nous ne sommes pas riches; une seule de nous, qui aurait l'espoir de réunir le patrimoine de nos pères, jouirait d'une aisance sortable : elle serait un bon parti. Nous sommes disposées, en faveur de son alliance, à lui assurer deux parts de plus dans son contrat de mariage.

Le point difficile est de savoir laquelle de nous

sera la donataire; nous ne sommes pas d'accord : sera-ce moi, comme aînée? — Ou moi? interrompt Javotte, dont le choix est à peu près fait. Vous savez, mon oncle ; vous connaissez Desnoisettes?

L'oncle, en souriant : — Il y a plus d'un an que Desnoisettes est marié à Paris. — Eclat de rire de Gertrude et de Geneviève. — Ne riez pas tant, continue Javotte; je parle de son cousin, qui porte le même nom. — Son cousin est parti pour Alger. — Je le sais, reprend Javotte; mais il reviendra. — Je le souhaite, réplique l'oncle ; et vous, Geneviève, que dites-vous? — Moi, je n'ai qu'une observation, celle de faire entre nous un choix qui perpétue dans notre famille le château et le domaine de Richeville.

— Je conçois, observe l'oncle, qu'un mariage sans résultat n'accomplirait pas vos intentions. — Il aurait, au moins, fixé le sort de l'une de nous, remarque Gertrude. — Et puis on peut stipuler, dit l'oncle, qu'à défaut d'héritiers de la future, les immeubles retourneront au plus proche parent de la famille, sans qu'il soit permis à la susdite future de disposer des trois parts, même de la sienne.

— Fort bien! Oui! oui! s'écrient les deux aînées. Geneviève rit en secouant la tête, puis elle dit : Eh! bien, je serai la plus proche héritière; faites comme vous voudrez : un prétendant ne manquera pas de savoir que moi ou les miens nous hériterons de la totalité.

— Mais voyez donc, s'écrient Gertrude et Javotte,

le gracieux compliment! — Je ne vois qu'un moyen pour vous mettre d'accord, reprend l'oncle épanouï : que l'une de vous attende le décès de ses deux sœurs; alors elle sera sans contradiction un bon parti.

— Voilà, repart Geneviève, une épigramme qu'un oncle peut se permettre. Parlons sérieusement, et donnez-nous votre avis; décidez à qui de nous le mariage convient le plus. — Oui! oui! disent à la fois Javotte et Gertrude; jugez-nous comme un père : quelle est la première à marier?

— Mes chères enfants, je ne vous dirai pas mon avis aujourd'hui. Je pense qu'il ne faut désespérer de rien, et que vous pouvez encore vous marier toutes trois. J'allais vous demander à dîner quand vous êtes arrivées. Eh bien! je vous reconduirai. J'ai des poissons que j'envoie au château, et des raisons pour y passer la soirée.

A ces mots l'oncle appelle les sœurs au jardin, dont il leur fait voir les belles fleurs printanières; il en détache trois jolis bouquets qu'il présente d'un air tout à fait aimable à chacune de ses nièces; enfin il prend sa canne, son chapeau, marche entre les deux sœurs aînées, et tous quatre ils suivent la direction du château.

C'est ici qu'il convient d'esquisser le costume des trois demoiselles. Rien de plus piquant que celui de trois filles doublement majeures, qui ont conservé les prétentions de l'ancienne noblesse, celles du désir de plaire, et qui sont contraintes, par le défaut

de fortune, à l'alliance des vieilles et des nouvelles modes.

Gertrude est coiffée d'un grand bonnet, jeté en arrière, à larges et hauts volants gaufrés, bariolé de larges nœuds à couleurs éclatantes. Ses cheveux grisonnants sont peignés de droite et de gauche à l'enfant. Sa robe, dont la taille a été allongée, se divise aux épaules en deux immenses gigots, entre lesquels la tête et le buste semblent disparaître. Un châle français, jeté en forme quadrangulaire sur son dos, est soulevé par le fichu baleiné qui voile jusqu'au cou son invisible poitrine. Des demi-brodequins couvrent des bas à jour, et chaussent deux jambes encore solidement arrondies. Un boa, une paire de gants, le tout de peau de lapin blanc, complètent sa parure, relevée par une marche allongée et sonore.

Un grand mouchoir noué en turban, entrelacé de petites plumes de paon, coiffe la tête de Javotte. De grandes boucles d'oreilles en verres diaprés tombent sur ses épaules. Sa croix à la Jeannette descend d'un large velours noir, et disparaît à demi sous un châle noir et blanc, plié en pointes longues ajustées l'une au dessus de l'autre. Sa tournure est tellement exhaussée, qu'elle accourcit sa taille, qui contraste avec ses deux jambes, dont la mesure effilée se perd sous une robe à grands ramages et à manches pendantes, comme celles de la favorite du grand Mogol. Ses mains, gantées de soie violette, déploient le vieil éventail de son aïeule.

Geneviève porte un chapeau de paille d'Italie re-

mis tout frais à neuf, orné de trois grosses cocardes ponceau. Il est surmonté d'épis dorés qui se balancent au dessus de son front, que sillonne un liseré bleu, au milieu duquel brille une petite émeraude. Les manches de sa robe de satin vert atteignent à peine l'omoplate, et les épaules restent, ainsi que le cou, à découvert et sans ornement. Sa blancheur, un peu jaunie, conserve encore un reste d'éclat ; l'art soulève légèrement son sein, et son châle, décolleté, tombe en une pointe si allongée, qu'elle figure celle de la robe d'un docteur de l'Université. Ses pieds, emprisonnés dans des chaussons bleus de ciel, foulent avec peine le cailloutage de la route. Ses mains, aux gants blancs brodés, relèvent le châle, qui tombe fréquemment sur ses coudes.

C'est dans cet équipage que les trois nobles filles arrivent à la porte de leur château. Elles avaient rencontré quelques groupes de nouvellistes qui, en les saluant, riaient sous cape ; mais la modestie ne leur avait pas permis de tourner la tête, et l'oncle, qui se doutait du sujet des conversations, s'était bien gardé de questionner les discoureurs.

A peine entrée dans la cour d'honneur du château, Geneviève s'élance et franchit lestement le perron ; mais le garde Sylvestre vole à sa rencontre et la retient.

— Mademoiselle, permettez, n'entrez pas ; vous avez grande compagnie ; je vais vous annoncer. — Geneviève s'arrête, se retourne vers son oncle et ses deux sœurs. — Venez donc ! venez donc ! hâtez-vous !

Que veut donc dire Sylvestre? Nous avons grand monde au salon ; il va nous annoncer.

Suivez-moi, répond l'oncle; je vais vous présenter vos nouveaux hôtes. — Et l'oncle entre dans la grande pièce, suivi de ses trois nymphes. En ce moment il s'agit d'un coup de partie entre le baron de la Brême, le maire et l'adjoint. Le vicomte de la Lotte et le chevalier de la Tanche parcourent l'appartement, en devisant sur leur visite aventureuse.

A la vue de l'oncle et de ses nièces, que Sylvestre venait de leur nommer, les joueurs abandonnent les cartes, et le vicomte jette son cigare à demi-consumé et brûlant sur le parquet, près de la croisée où il se trouve.

Grands saluts des trois chasseurs aux trois demoiselles d'un air moitié sérieux, comme entre gens qui ne se connaissent pas. Poignées de main de ces messieurs à l'oncle, qui leur sourit. Mais Geneviève, aux épaules nues, ne peut exprimer le saisissement qu'elle éprouve tout à coup à la vue du chevalier de la Tanche. Celui-ci s'en aperçoit, s'empresse de lui donner la main et la conduit sur le canapé.

Le vicomte de la Lotte, entraîné par l'exemple, y mène la demoiselle au turban. Le baron de la Brême, moins empressé, ne trouve plus que l'aînée au bonnet à volants, lui donne le bras, l'asseoit à l'une des extrémités du canapé, et s'y place entre elle et Javotte, car il y aurait eu place pour six.

L'oncle et les quatre autres restent debout au devant. La respiration de Geneviève paraît gênée. L'on-

cle croit qu'elle a été saisie par la fraîcheur du salon, et il élève son châle jusque sous son menton ; mais la nièce le rejette en arrière, comme si elle étouffait.

— Mon oncle, dit l'aînée, à qui ses sœurs cèdent tacitement la parole, vous connaissez donc ces messieurs ? — Oui, ma chère amie, oui ; je les ai envoyés vous demander la collation de ma part. Ils ont des noms et qualités qui provoquent l'appétit. Celui-ci s'appelle le *vicomte de la Lotte ;* celui-là est le *chevalier de la Tanche ;* enfin, vous voyez si bien assis entre vous et Javotte, sur le canapé, le *baron de la Brême.*

A ces noms les deux aînées, le maire et l'adjoint, ne peuvent se défendre d'éclats de rire. Geneviève, pâle, sourit à peine. — C'est Glaucus, reprend le maire ; ce sont des Tritons ! — Bravo ! citoyen maire, repart le baron de la Brême ; toujours érudit ! — On dirait, vraiment, réplique le vicomte de la Lotte, que nous venons comme des poissons d'avril. — Sortis, ajoute le chevalier de la Tanche, du fond de vos étangs. — Forts comme des phoques, repart Javotte. — Oh ! ma belle dame, réplique le baron, phoque ou veau marin ! Palsembious ! il n'y a pas d'analogie.

— Monsieur, dit Gertrude, il y a presque celle d'un menton barbu. — Oui, observe l'adjoint, du menton de Glaucus à la belle tête. — Oh ! comme ils sont lettrés dans ce pays-ci ! s'écrie le baron de la Brême.

— Finalement, ajoute Gertrude, la visite de ces messieurs est sans doute intéressante ; mais, enfin,

mon oncle, expliquez-nous votre énigme, car vous me semblez en avoir le mot. — Ma chère nièce, je vous le dirai à table, où vous allez nous appeler, en attendant le dîner. Nous avons pris de l'exercice avant d'arriver au château. Javotte, faites-nous servir. — Javotte ne bouge pas.

En ce moment le garde Sylvestre se présente, un papier à la main. Il le remet à Gertrude, l'aînée des trois sœurs, en disant qu'il est aux ordres de ces demoiselles, afin de leur donner, après la lecture de son procès-verbal, les explications qu'elles pourront exiger de lui. — Enfin nous y voilà, dit le baron à la coiffe rouge; voici ce mot que madame demande. — Mais nous ne sommes point des dames; demandez à notre cher oncle, repart Gertrude en se dirigeant, pour mieux lire, vers l'embrasure de la croisée, où le garde s'est retiré. — Eh bien, demoiselles, je veux bien, reprend le baron; je m'en doutais. — Le chevalier de la Tanche continue. — Elles n'en seront que plus compatissantes, car nous avons besoin de leur indulgence. — Geneviève, à ces mots, lui donne un coup d'œil d'intérêt qui l'encourage; et il ajoute : — En vérité, c'est une sympathie. — C'en est deux, trois, reprend le vicomte de la Lotte. Qui sait où tout cela va nous mener? Un délit, une rébellion, un rapport, un tribunal, une amende..., l'emprisonnement... Miséricorde! mesdemoiselles. — Quoi! s'écrie Geneviève en se levant avec précipitation; ce papier renferme de pareilles horreurs! Contre qui? Ma sœur, voyez donc.

— Il n'y a pas jugement, réplique le garde; délit et rébellion seulement de la part de ces trois messieurs.—Mesdemoiselles, continue le baron de la Brême en restant étendu sur le canapé, voici les trois criminels. (Il soulève la main de Javotte, restée à côté de lui.) Nous sommes à vos pieds ! — Javotte retire sa main avec vivacité, quitte son siége, et passe à la salle à manger en disant : Singulier moyen de mériter des ménagements !

L'oncle Dombardière reçoit le papier des mains de Gertrude, qui l'a lu et ne dit mot. Il le parcourt, puis le met dans sa poche, et déclare à la compagnie que c'est une affaire de famille à régler entre ces demoiselles et lui quand ils seront seuls. Sylvestre, retirez-vous. — Nous n'avons plus rien à faire ici, dit le maire à son adjoint; prenons congé de ces messieurs, charmé d'avoir eu l'occasion de faire leur connaissance..., avec la meilleure intention du monde, celle dont ils sont dignes à tous égards.

L'adjoint ajoute : — Enchanté d'avoir pu leur offrir mes petits services, dont j'ai l'honneur, en les saluant, de leur réitérer l'hommage.

— Au revoir, messieurs et dames. Je vous baise les mains, continue le maire en se coulant incliné, ainsi que Gordien, vers la porte, qu'ils franchissent, reconduits par Dombardière et Gertrude.

— Passons à la table, reprend l'oncle en riant. — Et il saisit la main de Geneviève, à laquelle il dit : — Viens, mon enfant ! La fatigue de la route t'agite; ce ne sera rien; prends mon bras.— Geneviève ne peut

refuser son oncle, qui a prévenu le chevalier, accouru un peu trop tard, et auquel Geneviève fait un petit salut expressif. Dès lors Gertrude a le choix de deux mains, et elle les prend l'une et l'autre. Durant ce cérémonial le baron barbu s'est glissé lestement dans la salle à manger, et il était déjà à table à se verser à boire quand surviennent ses convives.

— Voilà un brochet, dit l'oncle en déployant sa serviette, plus substantiel que tous les poissons que l'on a servis en France ce matin. — Déjà le baron en fait tourner de belles tranches et s'adjuge la hure. — Mon oncle, reprend Gertrude, vous êtes jusqu'à présent le seul juge de ceux que vous nous avez donnés avant celui-ci.

C'est alors que le sujet des poissons d'avril est l'objet de la conversation. On remonte à l'origine de cet usage, qui égaie les petits et les grands en France. Chaque convive cite des traits fort plaisants; mais l'oncle est forcé de convenir que les siens ne valent pas celui qu'ont eu le maire et l'adjoint de la commune.

— Convenez au moins, mes chères nièces, que les miens ne sont point aussi étranges qu'ils l'ont paru à ce pauvre Sylvestre; qu'ils offrent, au contraire, l'à-propos de toutes les saisons.

— L'oncle a raison, reprend le vicomte; aussi désirons-nous obtenir de ces demoiselles la permission de chasser sur les terres de leur château. — La chasse, la table et le jeu! ajoute le baron, ma foi! Dombar-

dière, attrapez-nous toujours de même ; moi je reste ici pensionnaire, si l'on veut.

— A plus d'un titre on peut s'y fixer, observe le chevalier de la Tanche, en lançant à Geneviève une œillade qui n'est point perdue. Les yeux des convives se portent en même temps sur ceux du chevalier et de la belle au liseré bleu.

— Franchement, cher oncle, dit Javotte, faites-nous donc connaître les véritables noms des hôtes que nous.... — Je vais vous les indiquer, interrompt le baron, en servant le civet de leur lièvre ; nous sommes trois frères. Voilà d'abord monsieur le *vicomte de Galonic*, aspirant à la judicature, que vous pouvez citer à comparaître devant ses pairs pour avoir chassé sur vos chaumes ; il se mariera quand un traitement de juge aura doublé ses revenus.

Voici ensuite le *chevalier d'Arignac*, garçon majeur, noble propriétaire, avec nous, du château de *Valdegnec*, qu'il occupe avec le vicomte. Enfin, votre serviteur, le *baron* célibataire *de Poufignoc*, demeurant au pavillon de *Mausignic*, qu'il a érigé dans le temps en baronie moyennant le revenu justifié, sans contradicteurs, de 3,000 francs. Nous sommes tous trois gentilshommes, enfants de la joyeuse Garonne, et tous majeurs de quarante à quarante-huit ans.

Nous avons l'honneur d'être petits-cousins de votre oncle Dombardière, chez lequel nous sommes

venus voir naître le printemps et mousser le bon vin, lancer les lièvres, les chevreuils, et forcer les sangliers. Il s'ensuit, mes belles hôtesses, que nous avons l'avantage d'être vos alliés. C'est en cette qualité que nous sommes accourus vous faire visite, en détachant nos chiens sur vos terres, en tuant un lièvre dont nous apprécions en ce moment le fumet, car vos domaines paraissent ne produire rien que de savoureux; et ma foi! nous voilà à vos ordres, sous la garantie réciproque d'un excellent cousin, le meilleur des oncles de l'île de France.

— Le cousin dit vrai, observe l'oncle; et quand je vous parlais, il y a un moment, de traiter en famille la question du délit constaté par le rapport de Sylvestre, je donnais déjà l'idée de l'affinité qui rapproche les trois cousins de mes nièces...—Eh bien! embrassons-nous, dit le vicomte de Galonic, avec la permission de l'oncle.

A ces mots les trois frères s'inclinent vers les sœurs, leurs voisines; mais l'oncle les arrête lorsque, pour éviter le témoignage de l'alliance reconnue, celles-ci se jettent de côté, et retombent, sans y songer, dans les bras du voisin opposé; en sorte que Geneviève, qui n'aurait eu que le baiser du vicomte, reçoit celui, plus attrayant pour elle, du chevalier d'Arignac. Il en est de même de Gertrude, qu'embrasse le baron, et de Javotte, surprise par le vicomte. Puis le goguenard baron dit à Dombardière : —Mon cher cousin, si j'étais près de vous, je passerais ma serviette sur votre bouche.

Messieurs, vous êtes trop pétulants ; ces témoignages affectueux sont anticipés ; attendez donc que les demoiselles de la terre de Richeville vous aient fait remise de la peine que vous avez encourue pour votre délit de chasse.—Il est encore temps, reprend le chevalier, de déchirer le rapport ; puis en actions de grâces nous réitérerons notre gratitude aux mêmes voisines.

A ces mots, les trois sœurs se lèvent spontanément, et se sauvent au salon. Le baron s'écrie : — Je ne veux rien par surprise ; tout de bon cœur, à vos santés ! Je vous laisse courir.

C'était, à propos, la fin du déjeuner. Le vicomte et le chevalier accourent. Celui-ci, plus leste, atteint le premier Geneviève, et lui donne la main, qu'elle prend toute émue ; l'oncle en riant les suit. Le baron appelle la chambrière et lui dit de servir le café avec le rhum dans le salon, et il achève de vider la dernière bouteille de champagne.

Javotte avait remarqué durant la collation, et au départ des convives, l'empressement du chevalier d'Arignac, son attention pour Geneviève, et elle a ressenti des frissons de jalousie. Elle veut d'abord dissimuler ; elle regarde sa sœur aux épis dorés avec un intérêt affecté, puis reporte ses regards sur le chevalier.

— Eh ! bien, ma petite sœur, comment vous sentez-vous ? — Mieux, ma sœur aînée, répond-elle en pinçant légèrement les lèvres, tandis que Javotte va au coin de la croisée ramasser le morceau de cigare

que le chevalier a jeté à l'arrivée de l'oncle et de ses nièces. — Voilà le motif de votre indisposition subite, ma bonne Geneviève ; tenez, il fume encore. Cette vapeur vous aura tout d'abord crispé les nerfs ; je sentais aussi une odeur de tabac brûlé qui, en entrant ici, m'a aussitôt monté à la tête : je ne pouvais en deviner la cause.

— Excusez, mesdemoiselles, dit le chevalier en se hâtant d'enlever des mains de Javotte son morceau de cigare, qu'il lance hors de la croisée ; c'est moi qui, étourdiment, ai laissé tomber sur le parquet ce maudit brûlot encore fumant.

— Je ne m'en étais pas aperçue, observe Geneviève. — Javotte reprend : — On croirait, à entendre le chevalier, qu'il est étourdi ; on n'est cependant pas toujours jeune. — Je le vois bien, mademoiselle, reprend d'Arignac piqué ; mais vous inspirez la sagesse, c'est ce qui me console si vous me donnez le temps de me corriger.

— Oh ! oh ! reprend hardiment Javotte, ce n'est pas moi que vous chargerez de votre éducation. — J'aurais tort, réplique le chevalier : car, avec votre expérience, vous feriez de moi un homme raisonnable ; puis, se tournant vers Geneviève, il ajoute : Il y a toutefois des séjours heureux, où la douce société dédommage des leçons ironiques.

En ce moment, le baron revient de la salle à manger, tenant sa tasse pleine de café brûlant ; il précède le domestique de Dombardière, porteur du ca-

baret sur lequel sont rangés six autres tasses et les flacons de liqueur. La vieille servante porte la cafetière d'argent. Aussitôt la sœur aînée s'empresse, tire un guéridon au milieu de la compagnie, s'empare de la cafetière et verse à ses hôtes.

— Heureux prisonniers bien traités, dit le vicomte de Galonic, car nous le sommes encore, et c'est l'aimable Hébé qui prononcera sur la durée de notre écrou. — Voilà, riposte le baron, une tournure lettrée de juge d'instruction. — Le compliment, répond Gertrude, mérite sa récompense. — La meilleure, réplique le chevalier, est de rester comme nous sommes. — Et Geneviève sourit en jetant un coup d'œil sur sa sœur Javotte, qui observe qu'elles sont trois, et qu'il faut mettre aux voix l'emploi que les dames de la terre feront du rapport du garde.

— Ma foi, déclare le baron, délibérez, prenez votre temps; nous ne sommes pas pressés, à ce que je vois, de vous quitter : pour moi, je me trouve bien. — A ces mots, il verse du rhum dans le reste de son café, dont il fait l'éloge. — Oui, c'est du nectar, mon frère le vicomte l'a bien jugé. Si nous ne sommes pas des dieux, la main qui l'a servi peut nous tenir lieu d'apothéose. Hem!... est-ce là un compliment bien tourné?... Vous en riez, mademoiselle Gertrude; mais il n'est pas pour vous seule, je suis généreux... — Le chevalier interrompt : Oui, vous l'offrez aux trois Grâces.

Les trois sœurs applaudissent à la finesse d'Ari-

gnac, tandis que l'oncle éclate en affectant une prononciation gasconne : — Sandis, cousins, vous leur jetez de l'eau de la Garonne !

Le vicomte : — Épigramme à ajouter à celles de mademoiselle Javotte... Capedibious ! la Seine mousse ici comme la Gironde... — Oui, ajoute le baron; toutefois, après Bordeaux, la côte d'Aï. Actuellement que nous voilà bien régalés, irons-nous continuer notre chasse avec l'oncle? car il n'y a pas de simonie devant le pape, ni de contravention en présence des maîtres; ou batterons-nous les cartes? Pour moi, je suis prêt à jouer le château et ses dépendances avec les charmantes nièces. — Et si vous perdez, reprend Javotte, que gagnerons-nous?

— Eh ! mordibious, ma fortune contre la vôtre. — Ne vous y fiez pas, reprend l'oncle, car il ressemble aux gentilshommes, capitaines du vieux régime, qui ne possédaient que la cape et l'épée : il n'a que la moustache et le cigare.

— Eh ! mon petit cousin, comme il s'évertue ! réplique le baron; et moi... ? ma personne ?... Sandis ! vos nièces l'auront si je perds, et, si je gagne, je les garde dans mon château. — La partie n'est pas égale, observe Gertrude, un contre trois; un domaine, avec le château, contre un paquet de cigares. — Eh ! ventre-saint-grious, nous serons trois s'il le faut; et nos qualités ! Un baron, capitaine, avec son pavillon de Vausignic; un vicomte, magistrat, avec son château de Valdegnec; un chevalier, avec

sa terre d'Arignac, dans laquelle j'avais mon tiers, que j'ai cédé à mes cadets pour mes frais de campagne : je vous les jouerai tous, nous serons trois et les seigneuries.

Javotte ajoute : — Et nous irons les chercher du côté de ce Libourne, où, de quel côté que l'on se tourne, on voit de si belles choses. — Eh ! sanguedibious, riposte le baron, vous avez une aptitude qui me paraît sympathiser avec l'humeur de notre climat ; je vous y recommanderai.

Dombardière rit, et Geneviève, qui gardait le silence, semble se dérider. — Eh ! bien, dit-elle, j'accepte la partie au nom des trois sœurs : si je gagne, nous serons maîtresses de régler le paiement, et vous n'aurez pas de revanche ; si je perds, nous l'aurons à commencer par Javotte, puis Gertrude, enfin par notre oncle, au nom des trois nièces, et il suffira qu'un seul des quatre l'emporte pour que l'avantage de celui-ci n'ait aucun résultat.

— Craquebious ! repart le baron, voilà comme chez nous les conventions s'établissent. Oh ! je vous emmène dans notre château d'Arignac. — Je suis partie intéressée par mon frère le baron, observe le chevalier, et je propose un amendement. Si le gain de nos demoiselles leur attribue le droit de régler le mode de paiement, je demande que ce droit appartienne réciproquement aux trois frères si le baron a l'avantage.

— Sauf nos quatre revanches, dit Gertrude, ain-

si que l'a établi Geneviève. — Sans contredit, ajoute le vicomte. — Oh ! mes chères nièces, ne vous fiez pas à ces gentilshommes de Poufignac, de Galonic et d'Arignac, avec leur château de Valdegnec et leur pavillon de Vausignic. Je requiers l'ajournement de la partie; achevons dès à présent notre chasse, et, pour que nos cousins de la Dordogne, ou de Lot-et-Garonne, comme ils voudront, ne conçoivent aucune crainte sur l'avenir, voici le présent anéanti.

A ces mots, Dombardière tire de sa poche le rapport du garde, et, le tenant en travers des deux pouces et des deux index, il regarde les trois sœurs l'une après l'autre en disant : — N'est-ce pas? il faut le mettre en morceaux. — Les sœurs gardent le silence. — Consentement tacite, s'écrie l'oncle, et il le met en quatre pièces, ajoutant : Bon ! pour bourrer mon fusil. Allons ! aux armes !

Tandis que les nobles garçons se préparent, Dombardière dit tout haut : — Mes charmantes nièces, je vous enverrai ce soir ma carriole; vous viendrez dîner avec nous, et je vous reconduirai moi-même. Sans adieu. — Finalement, après les saluts, les hommages, les actions de grâce, les protestations, les témoignages du désir de les revoir et de les régaler du produit de leur chasse, ces messieurs prennent congé de leurs aimables hôtesses, et les voilà tous quatre disparus.

Mais Dombardière et ses petits cousins ne prennent pas le temps de tirer un seul coup de fusil. Ils

se hâtent de retourner au castel, où une chaise de poste, chargée d'une malle, attendait les trois Gascons, car ils devaient partir ce soir-là même pour retourner à leur manoir d'Arignac.

Nos demoiselles attendirent vainement la carriole de Dombardière. Elles avaient fait les frais de trois toilettes encore plus piquantes que celles du matin, et ne reçurent de leur oncle, pour prix de tant de soins, d'esprit et d'espérances, qu'un petit billet conçu en ces termes :

« Mes chères amies, ne vous dérangez pas : les Gascons sont partis ; ils n'avaient pas même pris la peine de me prévenir de leur prochain départ. Nous n'avons pas eu le temps de chasser, tant ils étaient impatients de retrouver leur voiture ; déjà les chevaux de poste étaient attelés. Ces messieurs m'ont chargé de leurs hommages pour vous, ainsi que de leurs regrets de vous quitter si promptement, et, se jetant au fond de leur calèche, le postillon les a emportés, aux signes de mains qu'ils m'ont faits pour vous et pour moi. »

A la lecture de ce billet perfide, Javotte dit : — Je les avais devinés, n'est-ce pas, Geneviève? — Celle-ci répond : Ils ont bien fait de s'en retourner à leur Garonne ; ce barbu me déplaisait. — Javotte ajoute : Et moi, le cigare me faisait mal au cœur. — Gertrude : Notre oncle a fait chorus avec ses cousins ; l'île de France a rivalisé avec l'île de Ré : il ne me reverra pas de sitôt.

De dépit, les sœurs se séparent, montent chacu-

ne dans leur chambre, et vont se débarrasser de leurs éblouissantes parures.

Belles ou laides de trente ans,
Prenez maris, car il est temps,
Et n'attendez la quarantaine,
Ou ne verrez que des galants,
Gascons du Lot ou de la Seine.

# Les Infortunes d'un étourdi.

Nos caractères sont variés comme nos passions. Depuis l'étourdi jusqu'au sage il y a des variétés si bigarrées, que les unes sont plaisantes, les autres ridicules ou honteuses ; d'autres sont aimables, gaies, engageantes ou honorables.

Mathurin Linot était fils d'un avocat qui avait été ministre huit à dix ans avant la fin du dix-huitième siècle. L'abondance des assignats et des mandats, c'est-à-dire du papier-monnaie, avait été pour le père et son fils l'origine d'une grande fortune en terres, maisons, prairies et vignes : car ce ministre débonnaire en avait soldé le prix par douzièmes, avec un papier tellement déprécié, quand les caisses de l'état le prenaient au pair, que le prix des bœufs attachés aux charrues acquitta celui des domaines.

La force des lois de cette époque faisait la fortune de ceux qui suivaient aveuglément leur impulsion ;

et le père de Linot, alors à la source des milliards d'assignats et de mandats, s'était enrichi de dix millions en propriétés foncières pour lui et son héritier.

Le père mort, le fils Mathurin succéda aux bénéfices fonciers et mobiliers de la première révolution de France, continués aussi rapidement sous le directoire, avec les récrudescences des publicains du consulat et de l'empire, des récompenses de la restauration ; enfin, des revanches des bourgeois de 1830.

L'opulent Mathurin naquit étourdi et le fut toute sa vie. Il vint au monde les pieds en avant, et fit sauter les besicles du chirurgien adroit qui sauva la mère et l'enfant.

Il criait alors comme un sourd, et saisissait tout ce qui effleurait sa bouche entr'ouverte, même le bouton de la veste mobile de l'accoucheur.

Dès sa plus tendre enfance, et sur les bras de sa nourrice, il jetait au soleil, aux lumières de la nuit, aux vitres, à la moindre lueur, tout ce qu'il pouvait saisir, même ses hochets de verre, de cristal ou de porcelaine.

Dès le premier pas qu'il fit hors des lisières, il frappait du pied le siége à roulettes sur lequel il avait couru, et tombait à la renverse.

A cinq ans, il mettait son petit pantalon sur sa tête, et se sauvait la chemise au vent dans le jardin, où il le lançait sur les fleurs.

A six ans, il se noircissait l'intervalle du nez et des lèvres, parfois le menton et les joues, avec des morceaux de charbon.

A sept ans, il jouait à la balle contre les glaces du salon, parce que sa pelote en revenait avec plus d'élasticité, et que cela produisait tout à coup un petit soleil de fissures au milieu du trumeau.

A dix ans, il répandait son encrier sur sa syntaxe, et il essuyait ses doigts avec le pan de son habit.

A quinze ans, il détachait les cordes de son violon pour apprendre ses macaires.

A dix-huit ans, il prenait un bateau à l'école de natation, s'endormait dedans en peignoir, au cours de l'eau et aux doux rayons du soleil.

A vingt ans, à son entrée dans le monde, il jetait brusquement son chapeau rond sur le divan, sur le fauteuil d'un salon étincelant de bougies. Un soir, son pied accroche une partie entr'ouverte du tapis qui couvre le parquet ; il le déchire, il chancelle et tombe. Il est bientôt redressé. Il voit une tasse de thé bouillant restée sur un guéridon ; il s'empresse, s'en empare, le boit, et fait une grimace qui épanouit le rire des spectateurs.

Une dame joue du piano ; il accourt, s'appuie sur le dossier de son siége drapé, et improvise un second dessus à l'*aria* que la virtuose accompagne en le chantant.

Il donne la main à une jolie fille entrée avec sa mère, et qu'il ne connaît pas, les conduit à la maîtresse de la maison, leur tire des fauteuils au devant des personnes déjà placées, puis se tourne vers une glace voisine, ajuste sa cravate. Ses deux doigts relèvent les grosses boucles de ses cheveux noirs, puis

il pince les pointes de ses deux moustaches. Les dames qu'il a introduites et quittées sans les saluer demandent son nom à l'hôtesse. Celle-ci répond qu'elle le suppose de la connaissance de son mari, et toutes trois rient en le regardant soigner sa toilette.

Une soubrette arrive pour prendre les ordres de sa maîtresse, qui l'a sonnée, et Mathurin approche un fauteuil. Il l'indique poliment à la bonne, qui lui sourit à demi, lui tourne le dos, reçoit les instructions de sa dame, et s'en va.

Après un morceau de musique applaudi, la conversation s'engage. Un personnage, beau parleur, se fait écouter. Il raconte une anecdote intéressante, un événement grave. Mathurin l'interrompt, et dit avoir lu ce conte dans *l'Entr'acte*. Le narrateur continue sans lui répondre; et quand il a fini par un dénoûment dont l'intérêt a vivement ému les auditeurs, il demande froidement à Mathurin si son dénoûment est le même que celui de son feuilleton.

En ce moment une porte s'ouvre. Mathurin Linot se retourne, aborde le valet porteur d'un large cabaret chargé de sirops. Il s'empare de deux verres d'eau sucrée à l'orange; il en porte un à l'orateur et lui dit : — Tout à l'heure je vous conterai mon histoire : à votre santé! Et il choque sa coupe contre celle de son interlocuteur, qui vide la sienne. Linot la lui reprend, et reporte l'une et l'autre sur le plateau. Un nouvelliste annonce que le marquis de la Sprée vient d'être nommé pair de France; Mathurin l'interrompt.

— Le marquis de la Sprée! c'est un de mes intimes; je... — Votre intime, reprend l'historien;.... mais il a quatre-vingts ans. — C'est donc son fils? — Il n'a jamais été marié. — Cela ne l'empêche pas d'avoir un grand garçon comme moi.—Et Mathurin, à ces mots, court à un siége vacant, s'y assied, croise ses jambes, et lisse ses cheveux à l'aide de la convexité de ses deux mains.

Mathurin Linot contredit l'opinion des personnages les plus accrédités ou dément leurs assertions, s'échappe quand il s'agit de justifier les siennes, va se jeter sur le fauteuil qu'une dame vient de quitter, et foule de tout son poids le châle ou le sac qu'elle a laissé. L'étourdi sent une exubérance, se relève, prend le sac, va le porter poliment à cette dame, et reprend sa place; il la quitte quand la dame a retrouvé un nouveau siége.

Dans un autre instant il pérore avec volubilité et de grands gestes. Pour démontrer ce qu'il avance, il saisit les effets qui sont à sa portée, les étend, les ploie ou les tord en tous sens pour en faire des objets de comparaison. Ce sont des fourrures, des gants, des mouchoirs, même des chapeaux, que les demoiselles ou les dames s'empressent à lui arracher des mains. Il les salue en marmottant une légère excuse. Il continue ses phrases précipitées, et arrête par le bras ou le collet celui qui veut le quitter pour prendre part à la contredanse qui se forme.

Mathurin alors se retourne vivement et invite à danser la première qui lui fait face. C'est une bonne

maman à côté de sa jeune fille. La mère refuse, et Mathurin se jette aussitôt, pressé par le son des instruments qui jouent les premières mesures, vers les rangs des jeunes danseuses. Il s'adresse tour à tour sans examen à celles qui sont déjà engagées, ou à d'autres qui sont enlevées, quand à peine il a eu le temps de leur offrir sa main ; en sorte qu'après bien des tours il revient à la mère qu'il a d'abord invitée, et finit par prendre sa fille, qui est boiteuse ; mais on sait que la danse sur le bout des pieds élève l'un à l'autre, en sorte que Mathurin ne s'en aperçoit pas.

Il saute à contresens, se hâte contre la mesure ; il embrouille les figures, met le désordre dans les quadrilles, heurte au galop les couples qui le precèdent ou le suivent ; il est enfin jeté sur un fauteuil avec sa boiteuse par un couple de valseurs lancés à sa suite. La jeune fille, honteuse d'être tombée sur un siége dans les bras de l'étourdi, retourne plus boiteuse encore, et vivement, à côté de sa mère.

Il a cependant pris goût aux grâces d'une jolie danseuse. On lui montre un auditeur au conseil d'état, auquel on veut la marier. Il court aussitôt l'inviter pour la prochaine contredanse ; mais elle en a neuf assurées de suite. Il se retire ; et quand les violons reprennent leur jeu, Mathurin se hâte de lui présenter sa main au gant blanc. L'auditeur arrive presque en même temps, et la jeune fille accepte sa main. Mais Mathurin prétend qu'elle doit danser avec lui, qu'il a sa promesse. La nouvelle Terpsychore désigne les huit autres crédités avant lui. Ceux-ci ac-

courent, confirment les assertions de la belle danseuse ; et Mathurin, étourdi du nombre, se retire contre la cheminée. Il y trouve une petite maîtresse qui feuillette le *Journal des Modes*.

A la vue d'un ajustement, selon elle de mauvais goût, la précieuse jette dédaigneusement la gravure en disant : — Fi ! comme c'est paquet... , lourd.... , maussade !... Et Mathurin de s'emparer bien vite du dessin, de le déchirer, de le jeter au feu en regardant la belle d'un air d'approbation et de triomphe.

Epris d'une jeune folle qui s'est emparée de son bras pour qu'il la conduisît à la salle de réfection, car vers minuit un valet est venu annoncer que la collation est servie, il saute, fredonne, rit aux éclats en la conduisant.

Sa compagne, jeune veuve déliée et brune, aux grands yeux noirs, à la lèvre supérieure ornée d'un duvet de même couleur, le presse, l'entraîne, et le fait courir avec elle.

Mathurin trouve son procédé ravissant. Il s'abandonne à l'essor qu'il reçoit ; il se presse au point que sa nymphe et lui arrivent sur leurs siéges presque hors d'haleine.

La veuve avait préparé ce petit épisode avec le maître de la fête, afin d'égayer la société ; et, d'accord l'un et l'autre, ils avaient fixé la place de Mathurin à côté de la brune sémillante.

Elle excite la joie de Mathurin, et ne lui laisse même pas de repos quand il semble vouloir faire trêve aux facéties dont il est l'objet.

Une fois elle lui dit : —Faites-moi donc votre compliment, je vais me remarier. — Je m'invite à la soirée, répond Mathurin. —Sans doute, à la mairie, à la messe. —Avec qui donc? reprend le bon Linot. —Mais... je vous le dirai plus tard : c'est encore un secret.

Mathurin est enchanté. Les convives, joyeux, sourient. Parfois il se hasarde, presse furtivement la main de sa commensale ; et celle-ci de s'écrier aussitôt : — Oh ! monsieur Mathurin, vous me serrez la main ! — Et les hommes de la table de le complimenter, de le féliciter sur l'impression qu'il fait à sa voisine.

Celle-ci, dans un autre moment, lui présente son *album ;* et Mathurin, qui a remarqué les filets noirs de la lèvre supérieure de sa gentille partenaire, écrit aussitôt en tête d'un feuillet ces deux courtes rimes :

*Moustache*
*M'attache.*

La nymphe maligne lit tout haut ces deux mots, et les compliments d'enchanter Mathurin, et les rires de dérider les convives, et les saillies de circuler à l'envi, sur lesquelles enchérit la railleuse créole.

— Vous savez rimer, ajoute-t-elle ; eh ! bien, je vous commande une jolie chanson pour mon dessert. — Elle est faite, répond-il, et Mathurin, après avoir essuyé sa bouche avec la serviette de son idole, car il a laissé tomber la sienne, lui chante aussitôt les couplets de

Oui noir, mais pas si diable,

qu'il parodie, à l'aide desquels il la fait brune, lui blanc et bon diable, etc. Les *bis* lui sont prodigués.

Un laquais sert du volney. Mathurin prend l'un des verres que l'on présente à sa voisine, le porte à sa bouche, puis s'avise, fait un million d'excuses à celle-ci, et le pose sur son assiette. La veuve, qui en a pris un autre, lui rend sa coupe, et l'engage à la garder. Il l'approche aussitôt de celle de la brune, et lui dit : — A notre prochain mariage!

— Bah! vous serez donc le troisième enrôlé après le second, auquel je suis engagée?

Au lieu de répondre, il s'avise, lève un plat d'écrevisses, et en offre à sa voisine de gauche. Celle-ci se récrie : — Ah! monsieur, retirez ces monstres; j'ai une aversion inexprimable pour les écrevisses. — Notre étourdi en prend deux, et les jette sur l'assiette de la capricieuse.

Celle-ci, à la vue de ces hydres rouges, car c'est ainsi qu'elle les nomme, éprouve ou feint d'éprouver des crispations nerveuses. Un valet enlève bien vite l'assiette. Mathurin veut soutenir l'agonisante...; mais elle le repousse : — Fuyez...! loin... loin...! Vous m'épouvantez; vous avez une écrevisse à chaque main.

Mathurin, sans répondre, sans attendre le signal de la dame du logis, se lève, passe rapidement au salon, prend son chapeau, court à l'office, boit un grand verre de punch chaud, et disparaît.

Il a demandé l'adresse de ses deux voisines aux laquais de l'office. On lui a indiqué deux rues; mais

il a oublié la demande des numéros. Il court le lendemain, et les concierges ne connaissent pas ces dames.

Des amis l'engagent à déjeuner, et il se rend à l'heure du dîner. Il invite chez lui, il offre de conduire des connaissances au théâtre dans sa voiture, et aux heures présumées, car il n'en a pas indiqué, il n'est pas chez lui.

Il parie dans les salons de jeu ; il chasse comme un fou, perd son argent à l'écarté et sa poudre en plaine, car on ne chasse pas au bois avec lui.

Il se costume, va aux bals masqués. Tantôt il oublie de lier son masque, qui tombe en entrant dans la salle, ou, s'il le conserve, il parle tout haut; on le nomme, il tourne la tête. Ses camarades le taquinent ; les dames le lutinent, l'appellent, et il leur donne des bonbons.

Il entend parler d'une grande partie de chasse ; on ne l'a pas invité. Il part dans son landau, arrive avec son valet et ses chiens ; il entre au moment du déjeûner et se met à table.

L'amphitryon qui régale, qui mène à la tranche et donne à jouer, lui dit au moment de partir pour le bois:—Mon cher ami, la compagnie vous associe volontiers à sa chasse, mais à condition que vous la suivrez sans fusil, ou que, si vous le chargez à plomb, un de nous le portera et le tirera ; ou, si vous préférez de garder votre arme, vous voudrez bien n'y introduire qu'une charge de poudre.

Il fait bonne contenance, acquiesce à tout ce qu'on

veut, puis se ravise, demande à chasser seul avec son domestique et ses chiens. On le cantonne au loin. Il court, tire plusieurs coups de fusil, tue un de ses chiens, quitte sa tranche, revient, remonte en voiture, et ne paraît plus.

Il a la manie des vers, et il a publié un recueil de poésies très légères. Un feuilletoniste, académicien, le critique, le ridiculise, et finit par dire que son opuscule peut toutefois, si l'auteur est riche, se bonifier en ouvrant sa table aux directeurs de la renommée; qu'autrement, ses feuilles chargées de rimes ne régaleront que les amateurs de *babas*.

Piqué de l'épigramme, Mathurin prend la plume, et envoie à son zoïle la réponse qui suit, en le sommant de l'insérer dans son journal.

« Oui, monsieur, je suis riche, presque opulent. Oui, j'aime les gens de lettres de tous les styles, surtout les critiques qui, comme vous, ont un titre, une doctrine, un tact d'académicien; aussi je les festoie autant qu'il m'en vient, et la griffe du chat n'y perd rien, car vous avez pour nous l'équivalent de l'animal aux yeux verts. L'occasion est belle : voilà que, grâce à votre mordante critique, nous avons fait connaissance; je vous honorerai, bien que vous n'ayiez pu me rendre de service. Je vous crois les dents longues, aiguës... : vous mordez si bien! Vous ne me refuserez pas un pâté de Pithiviers à mettre en pièces; vous aurez les hures d'un brochet, d'un sanglier, produits des eaux et de la terre, à rivaliser avec celles de certains bipèdes, qui

ne font qu'allonger le nez à l'Académie. Je mettrai les quatre éléments à contribution, car vous trouverez de plus sur ma table, pour votre pendant, un long cou d'autruche; enfin, un bol de punch au rak caustique et brûlant pour les gosiers à l'épreuve.

» Mes gens vous serviront des vins de toutes sortes : madère, bourgogne, champagne mousseux, rosé, rhin, bordeaux, lacrima-christi, tous à votre choix ou à votre soif; arome, bouquet fin, généreux, cordial, savoureux. Vous avez une si bonne tête ! Dès que je ne puis être, pas plus que vous, un enfant d'Apollon, vous serez mon père Bacchus.

» Sans adieu, je vous attends. Soyez assuré qu'il n'y a pas de surprise dans une maison comme la mienne, où vous siégerez avec plus de relief qu'à une séance académique. »

Mathurin, après avoir fait remettre son épître à l'abbé, part pour sa campagne, voisine d'un château où, depuis quelques mois, il se présente à une fille riche, dont le jeune âge et la grosse dot lui ont fait rêver un établissement.

Toutefois, il devait commencer par rompre un tendre engagement avec une jolie grisette à laquelle il tenait depuis quinze mois. Elle avait le nom de *Thérésine Bavoley*.

Déjà, depuis quinze jours, il n'avait plus d'entrevue avec elle, et il avait jeté ses lettres au feu sans réponse. Fatigué de ses instances, il avait fini par lui déclarer que le terme de leur liaison était arrivé, qu'il allait se marier, et que, pour la consoler, il

lui avait trouvé un remplaçant de ses amis, qui aurait pour elle des soins encore plus généreux que les siens.

Thérésine, sans plus de façon qu'il n'en faisait, avait accepté un beau châle et une jolie parure en or, ce qui mit fin à leurs relations.

Mathurin n'était plus occupé que de son mariage; il faisait l'homme raisonnable au château de sa future, en sorte qu'au moyen de son riche apport et des grands avantages stipulés en faveur de sa fiancée, le jour de l'union fut fixé.

L'étourdi se présente à l'officier de l'état civil du village, et, la tête encore remplie de sa Thérésine, il donne ses nom, prénom, pour ceux de la mariée, en sorte que le maire écrit en suite du nom de Mathurin Linot celui de Thérésine Bavoley.

L'heureux jour luit enfin, embelli par l'éclat d'un beau soleil qui semble leur promettre un avenir enchanteur, et des plaisirs aussi brillants que ses rayons. Vingt équipages roulent à l'envi dans la grande cour; les parents sont assemblés.

Mathurin entre épanoui, radieux comme un *dahlia*. Il s'était d'abord présenté chez *sa Marianna;* mais les femmes l'avaient repoussé : la toilette de mademoiselle n'était pas achevée.

Mathurin, après quelques saluts assez vifs et brefs aux premiers parents et à des amis dont il reçoit les félicitations, se promène à grands pas, déchire ses gants, qu'il presse entre ses doigts; s'essuie le front avec son fin mouchoir blanc rayé, garni de valen-

cienne, qu'il chiffonne; regarde sa montre, s'approche de la pendule, comme agité d'impatience; vise la porte, puis court y prêter l'oreille, écaille sans y faire attention les lames de palissandre dont elle est couverte, l'ouvre enfin, et disparaît. La mère de la future court à sa suite.

Après une demi-heure d'attente, paraît Marianna, blanche comme la neige des Alpes, et décolorée; Mathurin lui donne la main, et s'embarrasse dans les plis de sa robe de point d'Angleterre. La mère accompagne sa fille. Un murmure approbateur accueille la future, qui paraît occupée à garantir son beau tulle de la précipitation des pieds de Mathurin, ce qui fait sourire les spectateurs.

Mathurin, pour aider Marianna à réparer le désordre qu'il a causé, se courbe, et rajuste à coups de mouchoir, jusque sur les souliers de sa future, les volans de dentelle qu'il a froissés.

Marianna se retire légèrement, car la main de Linot était au moment d'en symétriser le tour inférieur jusque sur ses jolis bas blancs.

Mathurin reprend sa première position en disant: — Cela va bien, ça peut passer comme ça; allons! partons! les voitures attendent.

En effet, la société égayée se meut à l'invitation du père de Marianna; les dames acceptent les mains de leurs cavaliers. Tous se rendent aux équipages en livrées, et ornés de rubans, dans l'ordre prescrit, en pareilles cérémonies, entre gens de haut rang.

Enfin les mariés sont en présence du maire, qui,

ce jour-là, avait ceint l'écharpe neuve. Quand les futurs sont placés devant lui; que les parents, les amis, les témoins, sont rangés, l'officier de l'état civil dit à haute voix : — Monsieur Mathurin Linot, vous déclarez accepter pour épouse légitime Thérésine Bavoley, ici présente?

Déjà Mathurin, sans faire attention aux nom et prénom annoncés par le maire, avait répondu : — Oui, monsieur, je déclare l'accepter pour épouse.

Mais les parents et les témoins les plus rapprochés du maire font entendre un bruit sourd ; la jeune mariée se trouble. Son père dit à l'officier : — Vous vous trompez, il n'y a pas ici de Thérésine Bavoley.

Le Maire. — Voilà les nom et prénom qui m'ont été indiqués par le futur; les affiches ont eu lieu en ce sens, et il m'a ajouté que la présence des parents régulariserait les formalités prescrites par le Code, telles que les consentements requis et tout ce qu'ordonne la loi.

Mathurin répond : — Eh ! bien, je me suis trompé; il n'y a qu'un changement de nom à effectuer. J'ai cru répondre à celui de Marianna de Chancey : la consonnance m'a fait illusion... Allons, monsieur le maire, rayez, et substituez.

— Cela n'est pas facile, réplique le maire : Marianna de Chancey n'a pas été affichée.

— Bah ! elle le sera, repart Mathurin. Elle l'est actuellement.... Voilà assez de témoins.

— Il faut deux publications, reprend l'officier de l'état civil, à huit jours d'intervalle, un dimanche,

devant la porte de la maison commune. Je suis forcé de vous ajourner à quinzaine.

Durant ce débat, les gens de la noce discouraient entre eux de Thérésine Bavoley. Des jeunes gens présents la connaissaient. Ils indiquent sa demeure, sa profession, son âge, son signalement. Ils font son portrait. Figure attrayante, disent-ils ; au nez retroussé, aux cheveux cendrés, au teint de roses, qui depuis près d'un an séduisait son Linot, qui récemment s'est envolé.

Ils plaisantent ; mais les parents, surtout les ascendants, ne partagent pas leur gaîté. Marianna s'est retirée à côté de sa mère. Le père dit à Mathurin : — Que signifie cet imbroglio ?... Où donc est votre Thérésine ?

— Elle n'est pas ici, répond brusquement Mathurin. — Elle existe donc? — Ma foi! je n'en sais rien.

— Messieurs! messieurs ! point de débats ! Vous êtes dans le sanctuaire de la loi, et devant son organe. Allons, dans quinze jours... Je vais ordonner de nouvelles publications.

A ces mots le maire ferme ses registres, salue la compagnie, et s'en va. Force est aux gens de la noce d'en faire autant. Mais ils se divisent. Le plus grand nombre suit la jeune victime de l'étourderie de Mathurin.

Celui-ci court avec quelques jeunes fous chez lui, en disant qu'il va changer d'habit, et revenir au château réparer sa méprise, porter des consolations à

son aimable future, à laquelle il tient comme à son unique et véritable amour.

C'était le matin. Lui et ses amis n'avaient pas déjeuné : ils comptaient sur un premier repas au château de Marianna.

Le cuisinier de Linot improvise une succulente collation, que les vins spiritueux assaisonnent, et le repas est d'une gaîté folle. Toutefois, Mathurin déclare qu'il persiste à épouser son éplorée, et qu'il ne passera pas la journée sans la voir. Mais il propose une promenade à cheval après le déjeuner.

Ses amis refusent. Ils ne veulent pas retarder la réparation qu'il doit aux honorables du château, et les joyeux convives se quittent.

Mathurin, resté seul, a l'idée d'aller à la ville voisine acheter un riche éventail qui lui a paru manquer à la parure de sa Marianna. Il appelle, sonne coup sur coup ses gens, occupés à leur table, car c'était leur tour. Enfin un *groom* vient.

— Mon cheval sur-le-champ, et toi, sur le tien, à ma suite.—Mathurin, impatient, s'aperçoit que son domestique est rentré à l'office, afin d'achever son déjeuner. De dépit il court, selle précipitamment et bride son alezan fougueux, le monte en toute hâte, et part au galop.

Le groom dispose son cheval, et court après son maître.

O disgrâce ! l'alezan, mal bridé, se cabre, s'arrête; puis s'emporte, galope, bientôt n'obéit plus au frein, prend le mors entre ses dents, vole comme le

vent, rue, et désarçonne le pauvre Mathurin, qui crie au secours, appelle son groom, tombe sur ses reins, se brise la tête contre une roche, et se tue.

Son valet arrive, mais trop tard ; le maître a évaporé ses derniers esprits... Il est mort.

A l'aide de paysans accourus, on met le pauvre assommé dans une voiture, qui le ramène chez lui.

Ses amis assistèrent à ses obsèques. Et c'est ainsi que Mathurin Linot mit un terme à ses écarts; qu'il manqua à ses projets, à ses promesses, à ses engagements, à ses folies ; et si la parole ne lui eût pas failli tout à coup, il eût encore, quoique étendu sur les caillous, dépêché son valet au château, avec l'assurance de porter un éventail à Marianna, de tenir dans la quinzaine sa parole d'honneur, de réparer son imprudence, et de lier à jamais son sort à son premier, son unique amour pour la vie.

—

Les sujets modernes, ceux même que nous nommons anciens, sont tous épuisés ; mais les premiers événements de la création, les antédiluviens, comme ceux qui ont suivi immédiatement le déluge, ne le sont pas.

J'ai remonté à cette source féconde. Après en avoir décrit deux nouvelles, je les ai fait suivre d'une troisième, qui complète l'esquisse du caractère, des mœurs des premiers et des derniers hommes.

Cette pensée pourra paraître bizarre aux lecteurs; mais le bizarre n'est point étranger à notre époque romantique. Pour intéresser aujourd'hui, un écrivain ne doit pas être insignifiant; et ce serait l'être que de suivre l'ornière des amours, des aventures romanesques et des portraits de société.

Il faut au besoin monter aux astres, trouver l'inconnu; il faut les amours des anges de l'Anglais Thomas Moore, ou, si l'on se contente de la hauteur des nuées, il faut chanter comme Ossian, faire résonner les harpes du nord glacé et des tempêtes, faire retentir le glaive des morts, prendre enfin pour mo-

dèle les compositions de l'Ecossais aérien, recueillies par l'Anglais Macpherson.

Un tableau original pourrait encore plaire au public rassasié. Les traits d'hommes antérieurs à la création, l'esquisse d'êtres jetés sur une terre qui aurait précédé l'existence de la nôtre, et qui aurait disparu pour faire place à notre monde sublunaire, pourrait causer quelque illusion.

Belle carrière à exploiter, et tout aussi vraisemblable que l'image d'anges amoureux, ou d'ombres qui, dans les nuages, jouent des harpes, boivent l'hydromel dans le crâne de leurs ennemis vaincus, ou se pourfendent à coups de lances d'une trempe miraculeuse et sonore.

Le bizarre est à peu près le merveilleux de notre âge, même du siècle précédent, car les amours des anges et les poésies ossianiques sont du dix-huitième. Continuons-le, ne fût-ce que dans une conception moins grave, moins sérieuse, moins aérienne, moins immatérielle, mais aussi inconcevable, qui jette dans le vague et enivre bien des lecteurs actuels, hallucination semblable à celle que cause l'opium des Arabes, qui pour cet effet vaut mieux que leurs *Mille et une nuits*.

Possédé de cette vision, j'ai rêvé les trois nouvelles suivantes. J'espère qu'elles flatteront l'état extatique habituel de quelques lecteurs, exciteront la curiosité des observateurs, et feront sourire les philosophes.

—

# Un drame avant le déluge.

Méhala, la trentième fille d'Adam, était jeune, jolie et coquette, car les coquettes parurent avec les premières filles du monde. Méhala n'avait encore que cent deux ans ; elle était à marier, et son cœur palpitait comme ceux des fillettes de notre époque. Elle voulait plaire à l'un des anges déchus, qui avait un air doux, une taille élégante, et des ailes qui l'élevaient aux cieux, qu'elle convoitait.

Dans le principe, Dieu avait partagé ses anges en dix ordres. L'un de ces ordres, soulevé par Satan, s'était révolté contre le Créateur ; mais il avait été précipité par les neuf autres dominations dans les abymes du chaos, où ces anges rebelles enduraient, avec leur chef, les souffrances de l'orgueil déchu, et Satan méditait les moyens de ressaisir sa hiérar-

chie céleste ; toutefois, la surveillance des anges fidèles avait déjoué sa félonie, et il était réduit, après la création, à conjurer la ruine de l'homme afin de détruire l'œuvre de la Divinité sur terre.

Déjà il avait entraîné la première femme dans cette fatale désobéissance que l'amour aveugle de son époux avait partagée, et l'archange Raphaël, l'épée flamboyante à la main, avait conduit ces deux beaux types humains hors du jardin de délices.

Satan, pour achever la perte des fils d'Adam, avait jeté sur terre ses phalanges diaboliques sous des formes palpables, séduisantes, capables d'émouvoir le cœur des créatures chargées d'en perpétuer les habitants. Ce fut alors que ces fils de Dieu, comme dit la Genèse au chapitre 6, élirent pour femmes les filles des hommes, parce qu'ils les trouvèrent jolies.

Ils se proposaient de les pervertir et de corrompre leurs enfants, que Dieu ne tarderait pas à rejeter dans le néant, afin d'arrêter les progrès du crime sur la terre.

De leur union avec les filles des hommes naquirent les géants, qui inventèrent les arts et les jeux funestes à l'humanité, introduisirent le parjure, les orgies de table, les amours criminels, l'astrologie, l'idolâtrie, la lutte, le pugilat avec des espèces de gants garnis de caillous plats, le vol, le meurtre, les gageures folles, ruineuses, et jetèrent dans le sein de la société naissante ce que l'Eglise a depuis nommé les sept péchés capitaux ; enfin, mille autres sources d'aveuglement et de destruction.

Audacieux, entreprenants, enhardis par l'excès de leurs forces, ils couraient le pays habité par Adam et sa famille, disséminée au loin dans de nombreuses cabanes, affrontaient les jeunes femmes, trompaient leurs filles, employaient tous les moyens pour abuser leur innocence, enlevaient des bestiaux, désolaient, enfin, le patriarche et ses fils.

Ces géants avaient construit dans le voisinage des habitations hautes comme ces pyramides que nous avons vues depuis en Egypte. Les mauvais anges ailés occupaient les étages aériens : ils y entraient, ils en sortaient comme des oiseaux de proie.

Leurs fils les géants logeaient sous les voûtes. Tous étaient animés de l'esprit de mutinerie qui les avait soulevés contre l'Eternel, et que les anges déchus avaient transmis à leur progéniture colossale. La méchante nature des pères et des enfants les avait suivis sur terre, les y dépravait encore; et lorsqu'ils n'avaient pas à suborner les femmes, à persécuter les hommes, ils se chicanaient, se querellaient entre eux. Les mauvais anges guerroyaient les géants; c'est-à-dire que les pères et les fils se battaient, se chargeaient; que les premiers tombaient à tire d'ailes, comme des vautours, sur ceux-ci; qu'enfin anges et géants s'entredéchiraient quand il y avait trêve entre eux et les enfants d'Adam.

En ce temps-là, il n'y avait pas de vieillards sur la terre. Le genre humain ne datait que de cinq siècles; on ne voyait que des aînés. Adam, qui n'avait encore que cinq cent un ans, était le premier père;

il avait marié presque toute sa première lignée, et les braves de sa famille avaient souvent des rencontres sanglantes avec leurs insolents voisins.

Le patriarche prenait tout en patience. Il offrait ses peines à Dieu, en expiation de son péché dans le paradis terrestre. Il exhortait sa femme et sa famille à la résignation. — Ces êtres malfaisants, leur disait-il, sont dirigés par la main du Très-Haut pour nous châtier; subissons tous la punition infligée aux premiers pécheurs jusque dans leur postérité.

A ces mots, la tête vénérable du patriarche tombait sur sa poitrine, et ses enfants présents gardaient, à l'exemple de leur mère, un morne silence.

Bientôt Adam s'agite, l'œil ardent; il s'écrie : — O mes enfants ! quelle perte! quel châtiment !... Le beau jardin, délicieux, immense..., sans bornes!... O séjour de bonheur inexprimable ! O félicité incomparable, éternelle !... O ravissement angélique !... Est-il donc à jamais échangé contre cette vallée de larmes !... Non, non, mon Créateur est miséricordieux... Il compatira à nos souffrances... Nos regrets calmeront son juste courroux... Son bras vengeur s'allégera sur nos têtes...; il nous pardonnera...; il nous rouvrira les portes d'Eden... Oui, chère Eve, l'ange Raphaël viendra nous y rappeler !... Si ce n'est lui, ce sera le fils de Dieu, que je vois dans l'avenir s'incarner et sauver ma postérité.

Les larmes d'Adam mouillaient sa longue barbe noire; il se tait et se prosterne. Eve et leurs enfants s'agenouillent, comme lui, les yeux au ciel et les

mains jointes. L'invocation finie, notre premier père donne le signal du travail, et tous retournent à l'emploi d'une journée laborieuse, qui assure à la grande famille les productions indispensables à son existence.

Cependant les enfants d'Adam voyaient avec peine le chagrin et le repentir abréger l'existence de leur vénérable père. Ils s'entretenaient de son affliction; ils rappelaient, à l'envi, ses extases, sa sollicitude pour eux, ses vœux de les soustraire aux angoisses de la vie terrestre, et de retrouver avec eux les douceurs ineffables du séjour ravissant de l'Eden.

Ils résolurent de lui donner une joyeuse distraction par une fête de famille. Le jus exprimé de leurs raisins, les fruits savoureux d'un sol fécond, les farines cuites, la chair des chevreaux, animeront la danse et les jeux des premiers siècles. Mais les uns voulaient éloigner les anges déchus et les géants de leur innocente réunion; d'autres étaient d'avis de les y admettre, afin d'éviter une collision certaine si ces mauvais génies ne sont pas invités.

Méhala, en jeune étourdie, dit aussitôt qu'elle se charge de prévenir son ange *Emériel*, car il lui apporte parfois des corbeilles de fleurs qui l'embaument.

Adec, son cousin, observe que c'est une raison pour qu'elle ne l'engage pas à venir se mêler parmi eux dès qu'il partagerait tous ses jeux, ce qui ferait un sujet de scandale.

Des cousines exhortent Méhala et la disposent à

ne pas s'exposer aux réprimandes de ses grands parents ; elles lui observent que le bruit de leurs cymbales et de leurs chants serviront suffisamment de signal aux anges et aux géants. Méhala ne répond rien, et la fête est convenue : elle aura lieu au jour que fixera le patriarche.

Les délégués de la famille se présentent le lendemain devant Adam et Eve. Ils leur font part du projet de la fête, qu'ils sont priés d'agréer, qui les distraira de leurs peines, fortifiera leur résolution de souffrir avec courage la privation des jouissances pures, célestes, d'Eden, et donnera à toute leur famille la fermeté nécessaire dans les jours d'affliction.

Adam. — J'accepte, car je pense que c'est le Ciel qui vous inspire... Oui, mes enfants, réjouissons-nous dans un beau jour, afin de montrer à Dieu que nos cœurs ne sont pas abattus, et que sa bonté les rassure.

Eve. — Adam ! tu me tentes à ton tour ; sans toi je n'accepterais pas. Ce sera une nouvelle source de regrets ; nos voisins les réprouvés viendront prendre rang parmi nous ; et qu'attendre d'eux, si ce n'est trouble et discorde, rixe et choc tragique ?

*Seth*, l'un de ses fils ; *Enos*, *Caïnam*, la tranquillisent. *Mathusalem* lui dit : — Mère, notre union fait notre force. La sagesse de nos femmes et de nos filles déjouera les pervers. Laissons-les venir ; ils partageront nos plaisirs ; nos femmes sauront réprimer leur arrogance ; sinon nous défendrons nos compagnes.

Adec ajoute vivement : — J'engage ma cousine Méhala, qui reçoit les bouquets d'Emériel, à rejeter ceux que ce mauvais ange lui offrira d'ici au jour de notre fête.

Méhala réplique : — Eh ! qui me donnera donc le bouquet du bal ? Il n'y a que lui qui m'en présente.

— Parce que, repart Adec, tu acceptes ceux de notre ennemi.

La mère de Méhala promet de la conduire elle-même à la fête ; elle affirme au surplus que Méhala est, par sa réserve et son éducation, au dessus des soupçons d'une bienveillance répréhensible pour les mauvais esprits. Ces derniers mots offraient un sens équivoque, car ils pouvaient être appliqués à Adec comme aux séducteurs ailés ou géants ; mais ils suffisent au patriarche Adam, qui se confie, dit-il, en la Providence céleste ; qui ajoute que Dieu, s'il le faut, confondra ses ennemis, et que les femmes auront pour sauve-garde leurs époux et pères. Il annonce donc qu'il accepte la fête du surlendemain, jour que la mère Eve a indiqué.

La veille, les enfants d'Adam destinèrent à l'emplacement de leur fête une vallée large, fleurie, parsemée d'arbres fruitiers aux rameaux verts, aux fleurs épanouies, entrecoupée par une rivière dont les eaux argentées coulent paisiblement entre deux rives émaillées que bordent des monticules boisés, surmontés eux-mêmes, en amphithéâtre progressif, d'énormes roches amoncelées.

Des arbustes flexibles, suaves, entrelacés, forment

un large berceau, dont le gazon frais, élevé de trois degrés circulaires, sera le siége de leurs bons parents. Ils dressent des buts pour la course, pour le tir; une enceinte pour les musiciens au dessus du carré de fougère que fouleront les danseurs. Des tables sont préparées pour le festin. Ils placent au centre de la vallée un bûcher odorant, dont les feux doivent terminer les réjouissances d'une belle journée.

Le lendemain, des roseaux sonores, soufflés par douze fils du patriarche qui sont intervallés au devant de leurs demeures, donnent le signal de la solennité du jour. Bientôt la jeune famille se réunit; les enfants poussent des cris de joie. Toutes les familles n'en forment bientôt qu'une seule, qui se porte à la demeure du premier homme.

Adam et sa femme étaient prêts à la recevoir. Son approche les soulève, ils tendent les bras vers elle, lui donnent la bénédiction paternelle; puis à leur signal tous s'agenouillent, et invoquent le grand Etre, le divin Créateur.

La prière finie, les fils étreignent le patriarche et sa femme, les placent sur leurs bras, aux cris d'allégresse de vingt générations, et les portent en triomphe sous le dais de feuillages qui ombragent leurs siéges à la grande table. Les aînés et les femmes prennent séance sur le banc circulaire; les enfants jouent à l'entour, les jeunes pères servent la venaison rôtie et la liqueur fermentée. Les clairons, les fifres, les tambourins, les flûtes de roseaux, les luths, les psalté-

rions, dont les anges déchus leur ont enseigné l'usage, résonnent de moment à autre ; enfin, les bons parents sont transportés sous le berceau qui domine la place de la danse, et Adam donne le signal des jeux.

La joie éclate de tous les rangs : elle est pure, elle est franche ; les échos des grottes et des cavernes répètent au loin les sons variés des instruments. Les familles, confondues, dansent, se rencontrent, s'animent et tournent en cadence ; elles forment mille figures diverses, se quittent, se reprennent, s'entrelacent, s'élancent en bonds joyeux, retombent, et jettent des cris de ravissement.

Le patriarche et sa femme sont électrisés par les élans joyeux de tous ces êtres chéris qui les entourent et s'agitent en tous sens. Ils cèdent à l'impulsion de leur gaîté bruyante, ingénue ; et bientôt le premier couple des humains se mêle aux cercles enjoués.

L'éclat des voix et des instruments, répétés au loin par de nombreux échos, parvient aux pyramides habitées par les mauvais anges, et retentit sous les voûtes des géants. Tous écoutent..., s'avisent. — Voilà, disent-ils, les hommes qui s'évertuent, qui donnent carrière à leurs folies ; courons partager leurs plaisirs. — Et ils s'élancent vers la vallée sonore.

Déjà l'ange Emériel a volé sur la pointe d'un rocher, et paraît aux yeux de la famille en émoi. Ses compagnons le suivent et s'abattent sur les roches voisines. Mais Emériel ne les attend pas. Descendu

dans la vallée, il voltige au sein des groupes et des cercles joyeux de la lignée d'Adam. Il distingue Méhala, lui sourit; et tandis qu'elle galope avec son cousin Adec (car le galop est la danse de la nature et de première origine), il va en cachemite, en vrai tartufe, saluer la mère Eve, qu'il réjouit par de fines saillies, telles, que cette bonne mère est tentée de croire qu'elle les a inspirées, tandis que Méhala, l'œil et l'oreille vers son bel ange, les interprète toutes en sa faveur.

Les anges compagnons d'Emériel, et leurs fils les géants, ne perdent pas de temps; ils paraissent presque au même moment, les anges ailés sur les hautes roches, et les géants dans les sinuosités des rochers; en sorte que les anges tombent presque tous à la fois, à tire de larges et longues ailes, dans la vallée joyeuse, où les géants les suivent à pas démesurés.

Les enfants d'Adam continuent leurs danses. Mais les anges et les géants se jettent au milieu de leurs cercles; ils entravent les groupes arrondis et gênent le cours des figurants; le patriarche est forcé lui-même de s'arrêter. Eve, qui mesurait alors des pas graves au milieu de ses filles, à côté de Méhala et d'Adec, ne peut achever un balancement.

La mêlée fait bientôt cesser la danse, et, par suite, les instruments. Cent voix s'élèvent à la fois. On s'interroge, on s'explique. Les géants veulent dominer, s'emparer des danseuses. Les anges, qui ne vieillissent point, et plus prompts qu'eux, tombent à côté

des jeunes filles à tire d'ailes, saisissent leurs mains ou les prennent *à bras-le-corps*, font signe aux instruments de jouer, prétendent donner le mouvement et reprendre la danse. Mais les musiciens se taisent ; ils refusent de souffler pour des diables les airs favoris des filles d'Adam.

Le patriarche s'interpose ; il élève la voix ; Emériel l'appuie du geste. Enfin, à la suite d'une bruyante négociation, les étrangers sont admis à concourir aux divertissements des enfants du premier homme. Tout à coup les femmes, les filles, se trouvent à côté des anges et des géants, qui leur donnent la main. A un signal d'Adam, les instruments sonnent de nouveau, et l'allégresse recommence.

Les anges déchus et les géants, qui figurent avec la miniature du genre humain, se pavanent, battent des ailes, se soulèvent, figurent des pas aériens, haussent des têtes admirables, aux traits délicats, réguliers, lancent des regards pleins de feu, pressent les mains qu'ils tiennent ; en sorte que les sensibles figurantes sont tout émues ; le cœur bat dans leur sein autant que la mesure remue leurs pieds agiles, et ces belles compagnes ne trouvent plus que des paroles entrecoupées pour répondre aux compliments angéliques.

Il semble que les danseurs ailés se soient concertés pour peindre à leurs figurantes les félicités incomparables du jardin des anges.—Votre demeure, cette vallée, leur disent-ils, est charmante ; en ce moment, surtout, elle nous ravit. Mais le jardin en-

chanteur du paradis... , oh ! qu'il est beau !... Votre vallée serait celle de la mort, sans vous.... La nôtre est celle de la vie ; oui, d'une vie céleste... Nous l'avons perdue, comme ont fait Adam et Eve du jardin d'Eden... Mais nous y rentrerons... , si vous nous aimez... , si vous nous écoutez... , si vous nous donnez toute votre confiance.

Emériel, qui vient de quitter Eve, s'attache à Méhala. Les peintures qu'il lui fait d'un séjour plus pur, plus doux, plus attrayant, à l'air plus délié, plus printanier, aux plantes, aux fleurs plus diaprées et plus suaves, au soleil immuable, aux ombrages, aux bosquets plus amoureux, aux ruisseaux plus limpides, d'une nature, d'un aspect ravissant, élèvent ses sens, ses illusions au dessus de la terre.

— Où est-il donc, ce séjour délicieux?... Est-il céleste? demande-t-elle à son bel ange.... Ma mère l'a-t-elle habité?... Est-ce le paradis terrestre?

— Il est encore plus enchanteur, répond Emériel ; il est au dessus du firmament. C'est celui que les anges habitent, et d'où nos idées immodérées nous ont fait bannir... Le Tout-Puissant nous en a privés, mais pour un temps ; nous y rentrerons si les filles des hommes nous donnent leur amour... Oui, ma chère Méhala, si vous et vos nombreuses compagnes s'attachent, s'unissent à nous, vous nous rouvrirez les portes de ces demeures élevées au cinquième ciel, où nous avons déjà fait monter les premières filles de la terre, dont l'union avec nous a produit les géants que vous voyez.

— Vous avez donc, reprend Méhala, abandonné vos premières épouses ? Nous irions donc, sans vous, les rejoindre dans les vallées célestes ?

— Non, charmante Méhala, non ; la seconde épreuve nous purifiera ; Dieu sera vengé. A la prière de nos nouvelles épouses, nous serons rappelés des habitations terrestres à ces vastes régions peuplées d'anges, dont nous reprendrons la substance. Notre soumission à l'Eternel nous y replacera durant des siècles plus nombreux que les astres de vos plus belles nuits ; et si nous nous contentons de notre bonheur, du chant lyrique des louanges du Très-Haut, nous y resterons éternellement, avec vous, voués à la mélodie, et comblés d'amour.

Méhala lève les yeux vers le firmament, comme en extase... Bientôt elle reprend : — Comment pourrez-vous trouver sur la terre des épouses aussi nombreuses que vous ?

— Nous rentrerons successivement, réplique Emériel, dans nos demeures angéliques, à mesure de l'union de chacun de nous aux aimables mortelles qui auront multiplié, et qui partageront bientôt notre immortalité extatique.

Ils parlaient encore, tout en se livrant à la danse, lorsqu'une vive rumeur trouble la foule qu'animaient les instruments. Tout à coup les géants, comme s'ils se fussent passé le mot, enlèvent les jeunes femmes et les filles ; ils les portent en grande hâte vers leurs cabanes.

Emériel en voit un courir sur Méhala ; elle se jette

aussitôt dans les bras de son ange Emériel, qui la saisit avant le géant, et disparaît avec elle à tire d'ailes. Adec accourt trop tard. Il reste, comme le géant, à regarder bouche béante, les yeux fixes, un sillon de lumière que tracent les deux fugitifs.

Les femmes et les filles aînées crient de toutes leurs forces, appellent Adam et ses fils à leur secours. Adam, les mains élevées, jointes vers le ciel, implore l'aide de Dieu, le glaive des anges fidèles qui protégent les hommes contre les démons et les géants : car ces bons anges travaillent sans cesse à sauver les humains de l'égoût du vice, afin de rétablir, avec les plus justes d'entre eux, leur dixième ordre déchu.

Aussitôt l'archange Michel paraît au sein des airs, où il plane avec sa légion, armée, comme lui, de lames d'acier ardentes, tordues comme la foudre qui sillonne l'espace.

A son approche, les géants et les mauvais anges rétrogradent ; Emériel lui-même se rejette à terre : il ramène près du patriarche et de sa femme leur petite-fille Méhala, en disant que son enlèvement supposé, et celui de ses compagnes par les géants, n'étaient de leur part qu'un jeu, pour donner plus de gaîté à la fête ; que l'archange Michel s'était mal à propos effarouché, et que leur intention était, comme ils le font, de ramener les femmes et les filles des hommes avant de franchir les tertres de leurs roches.

Adec arrive tout pétulant, s'empare de Méhala, qui n'avait encore dit mot, et qui, libre des étreintes de son ange, s'était jetée dans le sein de sa mère,

qu'un géant remettait en même temps à côté de la grand'mère Eve.

Pères, maris, frères et cousins, veulent venger l'injure faite à leurs danseuses ; mais l'archange Michel, qui a laissé sa légion sur les coteaux voisins, leur conseille de prendre l'échauffourée des mauvais esprits pour un écart épisodique que de concert les corps ailés et les géants ont donné à leurs jeux, sans intention d'outrager leurs belles compagnes, et l'archange s'assied à côté d'Adam.

Les frères, les parents, les maris, dissimulent leur ressentiment, et les plaisirs recommencent. Les démons, car les anges déchus n'étaient autres, et les géants, leurs fils, se rapprochent de nouveau des femmes, des filles, à peine revenues de leur pâmoison, et les engagent à renouveler leurs cadences. Mais elles refusent toutes, et les hommes consentent, sur l'avis du patriarche, à se livrer aux exercices du corps et aux jeux d'adresse.

Emériel, au grand étonnement des hommes, lance un ballon dans l'atmosphère : car ces anges, avant leur chute, avaient la connaissance des arts, que les hommes n'ont connus que six mille ans après. Il monte dans la petite barque attachée à l'aérostat, et le dirige au moyen de ses ailes, qui manquent aux aéronautes de nos jours. Les géants s'exercent à la course, à la lutte, à la fronde, à la massue, sans toutefois s'assommer. D'autres rivalisent à la nage avec les fils des hommes. D'autres lancent le palet ou franchissent la cîme des arbres hauts et déliés. Des cavaliers courent

à l'envi au but d'une longue carrière. D'autres jettent une espèce d'huile noirâtre qu'ils ont recueillie dans des troncs d'arbres, en couvrent les caractères de leur idiome, qu'ils ont grotesquement taillés du même bois, et pressent sur eux une large écorce de cerisier blanchâtre unie; puis ils la montrent empreinte de compliments rimés et en prose aux belles de la fête; quelques uns ont, par le même moyen, imprimé à ces feuilles d'écorce des phrases satiriques, des pamphlets et des épigrammes, comme s'ils eussent été les professeurs des folliculaires futurs. D'autres entassent des rochers, et demandent, pour en édifier une tour monstrueuse à la Fortune, une rétribution de chacun des crédules commanditaires qui voudront s'enrichir. D'autres allument un grand feu, dont l'épaisse fumée donne un mouvement rapide à des roues attachées aux larges planches sur lesquelles s'asseyent les plus hardies des filles d'Adam, et sillonnent rapidement le fleuve. D'autres improvisent des madrigaux, font les troubadours, et tracent leurs bouquets rimés sur des roches blanches qu'Eve elle-même et ses filles vont lire. Des géants tirent de l'arc, qu'ils ont inventé, sur les oiseaux, dont le vol prompt et subtil trompe parfois leur adresse. Ils défient les jeunes hommes, et les provoquent à cet art, dont ils leur prêtent les armes.

Les fils d'Adam supportent impatiemment la jactance et la domination de ces géants, que le sentiment de leur force enorgueillit. Depuis long-temps ils méditaient la destruction du despotisme de ces mauvais

voisins; mais ils ne peuvent espérer de les vaincre par la force. Ils auraient tenté de soulever les anges déchus contre eux; mais c'eût été armer les pères contre les fils, et ils n'espéraient pas y parvenir, bien que ces générations maudites se soient déjà guerroyées.

Toutefois, la tentative récente de l'enlèvement de leurs compagnes les irrite toujours plus contre ces fourbes félons, et la présence de l'archange Michel les encourage dans leur projet, qu'ils se communiquent sourdement, au sein même de la fête. Mais l'archange n'est chargé que de protéger les premiers humains contre les démons, et non d'attaquer ceux-ci.

Cependant les fils du patriarche pouvaient faire naître un prétexte nouveau aux géants et même aux anges déchus de les attaquer. Alors une bataille décisive donnait aux hommes la tranquille possession de leurs familles et de leurs domaines : il n'était besoin, pour exciter une conflagration, que de répondre aux défis des hordes de Satan.

En effet Emériel, aigri par le chagrin d'avoir été forcé de rendre Méhala à ses parents, excite bientôt l'un des géants, son fils, à provoquer Adec à une lutte ou à une course dont le but serait l'abandon de Méhala au vainqueur.

D'autres géants s'approchent de la jeunesse qui fait l'ornement de la fête. Ils ont inventé un jeu de hasard, car ils avaient l'intelligence des siècles futurs. Ce jeu est bien simple : c'est une aiguille d'ébène qui tourne sur un pivot, et s'arrête au chiffre qui désigne

un fruit, une sensualité, dont les filles d'Eve sont aussi friandes que leur mère et aïeule.

Le joli sexe entoure bientôt la caisse ronde, élevée, qui renferme des substances appétissantes, et l'aiguille tourne au gré des jeunes familles. Les lots sont aussitôt goûtés qu'obtenus.

Il faut savoir que la gent maudite qui leur livrait cette loterie avait mêlé aux friandises naturelles des substances aussi suaves qu'irritantes. Leur effet fut prompt; les chances en eurent bientôt épuisé le produit. En proie à une espèce de délire, hommes et femmes s'élancent de leurs places; les jeunes filles veulent reprendre leurs danseurs, sourire à leurs regards animés, bondir comme eux, tressaillir à leurs vives étreintes et répondre à leurs douces causeries.

L'archange, assis entre Adam et Eve, rappelle les femmes et les vierges folles; il leur interdit la danse qui les égare : mais rien ne les arrête. L'archange prévient Adam qu'il abandonne ces créatures à leur vertige, qu'il se retire avec sa légion, et il conseille à nos grands aïeux de donner le signal d'une prompte retraite; puis d'un vol rapide il rejoint sa légion et disparaît avec elle, tandis que le patriarche fait taire les instruments et sonner le rappel de sa famille.

L'hallucination produite par ce maudit jeu de hasard fut telle, que plusieurs danseuses n'entendirent pas le signal. Leurs pas allongés et précipités, qui n'étaient autres que le grand galop de nos jours, continuaient à les emporter avec chacun de leurs ailés ou gigantesques figurants.

Toutefois, le bruit du clairon a ralenti le prestige des fils d'Adam; la plupart reviennent à l'idée de trahison concertée entre leurs rivaux, et ils tournent leurs danseuses vers le patriarche, qui, debout, les rappelle avec de vives démonstrations.

Bientôt les fils courent aux roches qui séparent leur territoire des cavernes des géants et des pyramides occupées par les anges déchus. Ils s'y présentent en foule, car les rejetons d'Adam étaient déjà nombreux. Ils s'y montrent avec réserve, et presque en amis, pour ne pas donner de méfiance à leurs ennemis. Ceux-ci avaient continué à cadencer avec leurs danseuses, quoique les instruments ne mesurassent plus les pas, et ils continuaient à les diriger vers leurs repaires.

C'est alors que les fils d'Adam se jettent tous ensemble sur les danseuses, les arrachent aux bras de leurs cavaliers, en leur criant que l'heure de la retraite est sonnée; qu'elles sont en révolte contre l'autorité paternelle, et qu'elles aient, avant d'exciter le courroux de leurs grands parents, à revenir aux demeures de la famille.

Ces timides colombes se laissent prendre. Les anges sataniques et les géants les réclament. Ils veulent ressaisir celles qu'ils n'ont échappées que par surprise; mais les femmes, les filles, dont l'illusion s'évanouit, obéissent et fuient toutes ensemble vers les cabanes domestiques.

Les démons et leurs fils se pressent sur leurs traces. Les géants renversent les maris et les frères; les

anges les abattent à coups d'ailes, en volant par dessus eux, et tombent au milieu des fugitives, qu'ils veulent reprendre. Les piétons, culbutés, se relèvent promptement, les atteignent. La mêlée, la confusion, les clameurs, signalent un combat. Les filles résistent elles-mêmes aux suppôts sataniques ; les démons aux longues ailes s'emparent de ces victimes, hors d'haleine.

Tout à coup un orage éclate. Déjà de gros nuages amoncelés l'annonçaient. Le tonnerre gronde, l'éclair sillonne ; la pluie, la grêle, tombent avec fracas. En ce moment Emériel avait repris Méhala, s'envolait avec elle. Adec courait après sa cousine en poussant de hauts cris, lorsque soudain le groupe est jeté à terre par un coup de foudre.

Emériel a une aile rompue, Méhala est évanouie, et Adec vole à son secours. L'ange rebelle, qui ne peut mourir, est gisant sur le sol, tandis qu'Adec emporte sa cousine sous des torrents d'eau à moitié condensée.

La tempête a dispersé les anges déchus, les géants et les filles d'Adam. Les fils et les maris soutiennent celles-ci sous des flots d'eau ; tous franchissent à grand pas la campagne, les coteaux et les vallons ; enfin ils arrivent à leurs habitations, trempés jusqu'aux os, les vêtements collés sur le corps, avec le frisson du froid et de la fatigue.

Les hommes allument de grands feux ; les femmes ont à peine la force de changer de vêtements ; enfin Adec remet Méhala dans la cabane de la mère Eve.

Le patriarche et sa femme déplorent ces fâcheux événements, qui ont mis une si prompte et si tragique fin à la fête. Ils maudissent ces méchants voisins, ces beaux anges aux ailes d'ébène, ces géants audacieux qui s'interposent sans cesse entre ses enfants, s'entremettent de leurs plaisirs, égarent leur innocence, les livrent aux regrets, et disparaissent.

— Dieu, ajoute Adam, permet leur manége, leurs piéges, leur perversité, pour le tourment des hommes et l'épreuve de la grande famille. Les femmes, les filles de ses fils, Méhala elle-même et ses sœurs, sont si simples, qu'elles ne savent pas éloigner, repousser ces suppôts de l'enfer.

— Méhala! tu es l'une des premières causes de notre tourment, dit Adam; ton Emériel te pervertirait, sans l'intelligence, l'activité de mon jeune Adec. Il faut en finir avec ces réprouvés, ces suborneurs.

Eve reprend : — Adam, je vous avais prédit que la fête serait troublée. Ces voisins nous sont étrangers; nous ne parviendrons jamais à leur inspirer de l'intérêt, à moins de nous attacher l'un des principaux d'entre eux par une alliance qui nous le dévoûrait. Celui-là maintiendrait ses compagnons et leurs fils les géants. Ceux-ci ménageraient nos personnes et nos propriétés; nos filles seraient alors sous la sauvegarde de leurs chefs.

Méhala. — Oui, ma bonne mère! Emériel nous protégerait, car il commande la légion; les géants lui sont soumis.

Adec, resté près d'Adam, s'écrie : — Fort bien ! Donnez-leur encore vos filles, Méhala en tête ; ils seront bientôt maîtres chez nous !

— Tu as raison, mon pauvre Adec, réplique le patriarche ; défends ta cousine, car je sais que tu l'aimes bien. Nous ne manquerons pas d'amoureux pour mes douze filles, mes cinquante et plus arrière-petites-filles à marier. Je suis d'avis de débarrasser nous, leurs pères, mères, aïeux, aïeules, et plus anciens parents encore, d'une surveillance trop souvent déçue, comme à la fête de ce jour : car il faut convenir que, si nos petites ingénues n'eussent pas consenti à galoper avec les mauvais anges et les géants, tout ce désordre ne serait pas arrivé.

— Oh ! bon père, dit Mélala, si vous saviez comme les anges nous enlèvent au galop avec leurs ailes ! Nous ne touchons pas la terre. Jamais les générations futures n'en exécuteront d'aussi brillants. Nos sœurs, femmes, filles ; nos nièces, nos cousines, en sont enchantées. Nos frères, maris, cousins, neveux, Adec lui-même, n'ont pas cette légèreté, cette mesure vive, cette force élastique, cette douce étreinte, ne prêtent pas ce soutien délicat qu'offrent nos voisins aux ailes jaspées.

— Et leurs fils les géants ? reprend Adec d'un air moqueur.

— Aucun ne m'a fait danser, et je ne puis en parler.—Je crois bien, continue Adec ; les géants n'ont pas voulu interrompre vos jolis tours de bras avec Emériel.

— C'est ce qui justifie, repart Méhala, ce qu'a dit notre bonne mère : Oui, quelques anges dans notre grande famille, et nous serons assurés des égards de tous nos voisins.

Adam et Eve les laissent à dessein s'expliquer tout à leur aise : c'est le moyen de connaître la pensée de l'un et de l'autre, de pouvoir même juger de celle de leur famille.

— Qu'est-ce donc, demande Adec, que ces anges déchus ont de si attrayant ? Je crois plutôt que la malédiction qui les accable doit leur donner une face de réprouvés qui épouvante.

— Ils ne sont pas si effrayants que vous le croyez, répond Méhala. Ils s'expriment avec tant d'affection ; ils ont tant de grâce, les yeux si pleins de douceur et de majesté ; leurs grandes ailes, azurées sur un fond noir, ont tant de charmes ! elles planent avec tant de splendeur !... Et puis, ils ne seront pas toujours maudits : ils sont immortels ; ils rentreront en grâce ; l'Eternel leur pardonnera, les rappellera dans sa gloire ; et ce sont les filles des hommes qui effaceront leur faute, à mesure qu'ils auront obtenu leur amour. Ces filles partageront alors leur béatitude éternelle.

— Fort bien ! réplique Adec. Fiez-vous à leur hypocrisie, à leurs fausses promesses !... Ils parlent bien, ces séducteurs, mais pour mieux tromper.... Moi, je sais que leur réprobation durera tant que leur œuvre sur terre ne sera pas détruite.

— Qu'est-ce donc que cette œuvre terrestre dont tu parles, mon cher Adec ? dit la mère Eve. — Leur

amour pour vos filles, reprend Adec, et la race des géants jadis nés de leurs séductions.

— Qui donc vous a fait une confidence aussi précieuse? reprend Méhala... Il faudra donc les chasser de notre voisinage, et tuer les géants?...

— Je sais, répond Adec, que ces géants, leurs fils, périront aussitôt que les mauvais anges seront enfin précipités dans les enfers avec Satan, leur chef, qui les soulève contre nous, afin de perdre avec eux la race des hommes.

— Tu es bien instruit, observe Adam. Prends garde à toi, Méhala, ma fille; prenons garde à nous tous, hommes et femmes : car, pour échapper à leur ruine, ces anges et leurs générations vont redoubler d'efforts et d'astuce !... Méhala ! je te défends toute espèce d'intelligence avec Emériel.

— A ces mots Méhala essuie ses yeux, car elle n'avait pu retenir ses larmes.

En ce moment paraît un énorme géant, qui se ploie pour entrer dans la cabane.

— Que veux-tu? s'écrie Adam, levé de son siége. — Je veux Méhala, répond le géant, de la part de mon père, l'ange Emériel... Elle seule peut guérir la blessure de ce messager céleste, que la foudre a frappé.

Adam, bien avisé, se porte vers le géant, le tire à l'écart, comme pour l'entretenir en secret, tandis qu'Eve, qui a compris le coup d'œil que son époux lui a donné, s'échappe avec Méhala, qu'elle entraîne.

En même temps Adec s'écrie : — Tn ne l'auras

pas ; nous la défendrons ! — Et il sort de la cabane en appelant au secours. Les fils, petits-fils du patriarche, accourent à l'instant. A leur approche le géant les écarte, sort précipitamment, et s'enfuit vers la chaîne de leurs roches en sonnant d'un cor bruyant.

Cet appel porte l'alarme dans les cabanes des fils d'Adam. Le patriarche les fait armer. Les femmes, les filles et les enfants sont enfermés, barricadés dans leurs demeures, à l'exception des filles à marier, qui sont réunies dans celle d'Eve, et Adam prédit une nuit orageuse, une attaque de leurs implacables ennemis. Lui et ses fils travaillent à la sûreté de leurs habitations, et avec ses aînés il invoque leur père céleste.

Les heures s'écoulent : la vallée, les roches et la contrée restent silencieuses. Alors les hommes, après avoir veillé tous ensemble à la sûreté des familles, se déterminèrent à établir une garde, avec des sentinelles avancées, que relèvent ceux qui ont pris quelque repos, et ils cèdent alternativement à l'empire du sommeil.

Enfin cette nuit de crainte et de surveillance est à sa dernière heure : les étoiles pâlissent. Bientôt celle du matin jette l'éclat qui annonce une belle aurore. Le ciel paraît sans nuages. L'azur matinal dissipe les alarmes de la belle famille d'Adam. La joie et la confiance renaissent. Adam et sa femme, qui conduit les filles qu'elle a gardées durant cette nuit d'effroi, paraissent au devant de leur habitation dans l'appa-

reil simple des créatures premières. La grande famille s'assemble autour d'eux, et leur donne le salut de respect et d'amour.

Le patriarche marche d'un pas grave : ses regards sont doux et majestueux ; il sourit au ciel, et tour à tour à ses enfants, qui le suivent. Ils franchissent un tertre consacré à l'invocation du matin. Là, le chef auguste et la nombreuse famille s'agenouillent. Adam adresse sa prière à Dieu, au nom de ses générations présentes, en ces termes :

« Nous t'adorons, ô Très-Haut ! notre créateur, notre arbitre suprême ! toi qui avais daigné me placer avec ma compagne chérie dans le sein d'Eden, le paradis terrestre, cet heureux séjour que nous avons perdu en expiation de notre désobéissance, mais que ta bonté rouvrira à notre long repentir. Pardonne, grand Dieu ! à notre faiblesse ! Vois nos pleurs, notre soumission à ta volonté irrévocable ; accepte-les, en réparation de notre offense ; accorde-nous jusqu'à la dernière heure le pain de chaque jour, en échange du travail auquel tu nous a condamnés ; protége-nous contre les ennemis de tes créatures, qu'ils veulent détruire parce qu'elles sont ton ouvrage ; donne-nous, avec celle des anges fidèles, la force de résister aux attaques, aux ruses impies de la légion satanique et de sa race de géants. Nous bénissons sans cesse ton nom sacré. Ne nous laisse plus succomber aux tentations ; sauve-nous du péché, et remets-nous dans la voie du Ciel. Vers toi nos âmes prennent l'essor ; elles franchissent les espaces im-

menses, les globes de feu, et, prosternées au sein des tourbillons lumineux de ta gloire, elles te supplient de les y conserver éternellement quand tu daigneras les délivrer de leurs dépouilles mortelles. »

La prière d'Adam est à peine achevée qu'une troupe de géants sort des sinuosités qui divisent les roches de la montagne voisine. Les anges maudits planent au dessus de leurs têtes ; un seul vole au devant, et les dirige vers la famille patriarcale.

Celle-ci, surprise, se serre, se presse autour des femmes, des filles, des enfants, qui accourent eux-mêmes sous la protection d'Eve et d'Adam.

La phalange proscrite s'avance sans mot dire. Le crime assombrit leurs regards ; leurs traits, contractés, annoncent un choc aussi rude qu'imprévu.

— Anges du ciel, à notre secours ! s'écrie Adam, et répètent tous ensemble ses enfants.

Dieu entend la prière du patriarche, puis son cri de détresse, et sa pensée aussitôt a soulevé des anges au secours des premiers hommes. Mais il permet que l'essaim pervers donne un commencement d'exécution à ses coupables desseins : car il veut qu'aux yeux de ses anges fidèles et de ses créatures humaines les impies soient pris en crime flagrant.

En effet, l'ange déchu qui vole en tête passe par dessus celle d'Adam et de ses fils ; les bandes gigantesques se partagent de chaque côté du patriarche et de ses fils aînés ; elles se ruent sur le carré des hommes qui gardent Eve, ses filles et les jeunes femmes.

Les démons, leur race, saisissent ces colombes,

ces vierges tremblantes qui ne leur opposent que des cris, de vains efforts. Adam, ses fils aînés, accourent, et tous les hommes repoussent les agresseurs maudits; mais les géants s'emparent d'eux, les lient, tandis que l'engeance ailée enlève le sexe timide, resté sans défense, et tous retournent à tire d'ailes, avec leurs proies, vers les pyramides qu'ils habitent.

C'est alors que Dieu donne carrière à ses anges. Un groupe de chérubins descend tout à coup du sein des airs : ils volent, arrivent au devant des roches, où les ravisseurs ailés et gigantesques portent leurs victimes.

L'apparition inopinée des chérubins glace d'effroi ces bandits, qui restent subitement immobiles. Les mauvais anges tombent à terre, par l'effet de l'impuissance soudaine de leurs ailes. Les femmes et les filles d'Adam leur échappent ; elles s'enfuient vers leurs pères, leurs frères, leurs parents, liés aux buissons de la contrée, et tous travaillent en hâte à les délier.

L'ange du Seigneur crie aux mauvais anges et aux géants abattus : — Vengeance sur vous ! êtres maudits, incorrigibles. Le Seigneur, après tant de siècles d'indulgence, prive à jamais de sa grâce les anges rebelles, qui ne seront désormais, dans les siècles à venir, que les mauvais génies des hommes; et il transforme à l'instant les géants, leurs fils, en d'énormes et lourdes masses vivantes, vagabondes sur terre et dans les vastes mers. Ainsi soit fait à l'instant, ajoute

l'ange-ministre de la volonté divine, en étendant au dessus des têtes sataniques une longue tige de feu.

A l'instant les anges rebelles disparaissent en substances impalpables, dispersées, sans pouvoir désormais se réunir, errantes dans les contrées diverses du globe, où elles s'étudieront à pervertir les humains. Les géants, métamorphosés en massifs animés, aux gueules démesurées, aux jambes ou aux nageoires monstrueuses, se séparent, et se précipitent, les uns dans les antres, dans les forêts, dans les déserts, et les autres dans les fleuves profonds, dans les mers, où la plupart d'entre eux ne parviennent et ne plongent qu'au bout de longues journées de marche, ou qu'après s'être traînés, en rampant avec peine, pendant plusieurs mois.

Ces géants, ces monstres terrestres et aquatiques, ont été, dans le premier âge, ceux que nous appelons actuellement *antédiluviens*, et dont les traces sont perdues. Les anges déchus sont devenus les mauvais génies des hommes, et le sont encore. Ils se sont enfoncés, lors du déluge, jusqu'au centre de la terre, d'où ils ont reparu sous les formes de satyres et de démons chez les anciens, de diables et de lutins chez les modernes.

Ce fut alors que l'intéressante et pieuse famille d'Adam vécut tranquille, croissant et s'étendant au loin, remuant la terre et la fécondant, bâtissant des villages, puis des villes; formant des royaumes, des empires; s'instruisant par des découvertes dans les arts; n'ayant à se défendre que des séductions de

leurs mauvais génies, et voyant quelques uns de leurs semblables y succomber.

Méhala épousa son cousin Adec, qui avait été si jaloux d'Emériel. Cette jeune femme, après avoir ressenti un violent désir de vivre dans le huitième ciel, ne put obtenir qu'une longue existence terrestre.

Adam et Eve vécurent assez heureux, autant que le peuvent être sur la terre des parents chéris de leur famille, et se confiant en la divine Providence.

Le premier patriarche mourut à neuf cent trente ans, et sa femme à neuf cent quarante : car la Genèse rapporte (3 ; 4) que durant dix ans elle survécut à son mari.

Leur postérité fut heureuse pendant quelques siècles. Bientôt les vices dépravèrent leurs générations, trompées par les mauvais génies, dont les fausses illusions en ont tant précipité dans l'abyme de l'erreur.

Tant il est vrai qu'une première faute commise, celle d'Eve, séduite par le serpent, d'autres ont suivi, et suivent encore ! Mais heureusement nous pouvons recourir à nos anges gardiens, et ce sont des Providences dans le danger.

# La première Africaine dans les Gaules,

ou

## UN DRAME APRES LE DÉLUGE.

Oh ! le beau temps que l'an 1658 de la création, un an après que Noë, sa femme, ses trois fils, Sem, Cham, Japhet, leurs trois belles compagnes et leurs enfants, furent sortis de cette arche miraculeuse qui les sauva du déluge universel !

Dieu préserva cette famille, la seule alors vertueuse, de la destruction des races impures, qu'il avait été forcé de maudire et de noyer.

L'eau, tombée en torrents durant quarante jours et quarante nuits, s'éleva des abymes de la terre au dessus des plus hautes montagnes.

Oh ! l'excellent temps où les trois fils de Noë et leurs jeunes épouses, âgées de deux à trois cents

ans, quittèrent leurs parents pour se répandre sur notre globe, qu'ils se partagèrent sans débats; à cet âge, que nous pouvons comparer à vingt-et-un ans, celui de la majorité des hommes et des femmes de notre époque : car, du temps de Noë, ils vivaient au moins neuf siècles.

Oh! le délicieux temps d'innocence, de liberté, où la loi divine seule guidait les hommes, dégagés d'entraves, de lois sociales, de préjugés, de politique, de la différence civile du bien et du mal, du besoin d'or, d'argent, et jouissaient avec sérénité des fruits de la terre, qu'ils fécondaient; des productions ailées de l'air, que leurs frondes sillonnaient, et de celles des eaux, qu'ils sondaient, goûtant les voluptés d'une belle et riche nature.

Les présents de la terre étaient tous à celui qui la fertilisait : point d'impôts, de traitants, de dîmes, de percepteurs, de sbires. Le vin, qu'ils récoltaient à l'exemple de leur bon père Noë, était exempt de droits, comme celui des seigneurs du dix-huitième siècle.

Point d'armée pour garder les domaines des trois maîtres de la terre. Tous les jours se ressemblaient. Ils priaient dès le matin en travaillant, et rendaient grâces à Dieu avant de se livrer à un paisible sommeil. La voûte étoilée, les prairies verdoyantes, les forêts, les collines, les monts, la mer, les fleuves, les ruisseaux de lumière sous un soleil radieux, étaient leurs temples, leurs églises.

Trouvez une époque où les hommes aient été plus

fortunés ! Je ne sache pas qu'un auteur ait célébré les premiers siècles de Noë et de ses enfants, après que le Créateur les eut sauvés de sa réprobation. Age prospère comme celui que Gessner a chanté, celui des enfants d'Adam avant le crime de Caïn !... Nous ne le reverrons pas, à moins que la Providence n'en réserve un pareil à nos descendants, car les hommes actuels sont bien pervers ! Les contemporains de Noë l'étaient-ils davantage ?

Japhet, l'aîné des trois fils de Noë, fut la souche qui étendit ses vastes rameaux de population dans notre Europe, car du mont Taurus en Arménie, sur lequel l'arche s'était arrêtée lors de la réduction des eaux, il vint dans la belle Ionie, que posséda ensuite son fils Javan, tandis que Gomer, l'un des six autres enfants de Japhet, pénétra jusque dans les Gaules, dont les peuples, quatre mille ans après, devaient avoir tant d'illustration ; dont les sciences, les arts et les armées, devaient s'étendre sur le globe entier.

Les cinq fils de Japhet se répandirent dans les contrées de cette quatrième partie encore sauvage de notre sphère ; ils amenèrent leurs cousines, qu'ils avaient épousées, c'est-à-dire les filles de Sem et de Cham, avec des couples d'animaux de toute espèce.

Trois siècles s'étaient écoulés, quand une fille de Sémé, fils de Chanaan, petit-fils de Cham, née en Éthiopie, vint, du consentement de son père, visiter son oncle et sa tante Gomer. Elle n'avait encore que deux cents ans.

Jeune, vive, enjouée, sa chevelure frisée, épaisse, ombrageait son beau front d'ébène. Sa taille élancée, mais potelée, lui donnait une tournure libre et gracieuse. Elle souriait en fermant à demi de grands yeux noirs aux prunelles azurées. Deux rangées de petites dents blanches entr'ouvraient sa bouche aux grosses lèvres roses. Son sein arrondi était alternativement soulevé par des élans de joie et d'un bon naturel. Son corps onctueux, tourné en de justes proportions; ses cuisses grasses, effilées; ses jambes déliées, donnaient à son maintien, à sa marche, à ses tressaillements, à sa danse, à sa course, un charme inexprimable, que des demi-vêtements légers voilaient à peine : c'était la plus gentille négresse dont un Européen puisse avoir l'idée.

Selon les Cafres, elle eût été laide, car sa tête, de face et de profil, n'offrait aucune de ces grosses saillies difformes, carrées, qui font bondir d'amour les hommes des rives du Sénégal.

Grande est la surprise des patriarches, propriétaires de notre Europe, car ils n'avaient pas trouvé d'indigènes pour la leur disputer, en voyant une jeune et intéressante nièce paraître inopinément sur son chameau, dans des contrées d'une température différente de l'Afrique; montrer tout à coup sa tête noire, l'ivoire de ses beaux yeux, à ses cousins aussi jeunes qu'elle.

La résidence du roi des Gaules était alors dans la campagne qui, plusieurs siècles après, devait ouvrir ses carrières à *Lutèce*, depuis nommée Pa-

ris, la capitale par excellence, selon les Français.

L'histoire de ces temps perdus dans des siècles si reculés n'a pu venir entière jusqu'à nous : les traits principaux nous sont restés ; les détails sont effacés dans les nuits séculaires. Nous ne connaissons point la langue de nos antiques parents ; nous ignorons les noms qui exprimaient la connexité du père et de ses enfants, celle des enfants des deux sexes entre eux, moins encore celle des enfants des frères et sœurs.

Il n'y avait plus de villes : le déluge les avait ruinées, englouties. Nous emploierons donc, pour nous faire comprendre, les termes qui depuis ont expliqué ces rapports de parenté, et désigné les lieux qu'habitaient nos grands parents.

La noire fille de Cham, après avoir franchi la mer sur un large et long esquif ; avoir pris terre non loin du port futur de *Fréjus ;* parcouru la longueur de plus de deux cents lieues, tant sur le dos de son chameau que sur des jambes agiles, dans le silence de la solitude, vivant des productions d'une bonne nature, et dormant sur la pelouse de la lisière des bois, entre inopinément dans l'habitation de Gomer.

— Bonsoir, mon oncle, crie-t-elle du seuil de la porte, où elle s'arrête ; bonsoir, ma tante, car il se faisait tard ; bonsoir, cousins, cousines..... C'est moi.... Je vous apporte des nouvelles de mon père *Sémé*, fils de *Chanaan*, lequel était fils de *Cham*, roi d'Afrique, au delà des eaux salées.... Eh ! bien,

vous ne dites mot...; vous me regardez... C'est moi, votre nièce *Sizalha*, arrière-petite-fille de Cham, frère de votre père Japhet... Faites-moi donc une place à la table où vous prenez le repas du soir; il y a long-temps que je n'ai mangé à une table... Hem!... Vous me regardez tout surpris...

En effet, Gomer soupait en famille, la porte ouverte : car, en ce bon temps, il n'y avait encore ni voisins curieux, ni brigands effrontés. Enfin il lui répond : — D'où viens-tu, fille? Te voilà toute noire! Frottes donc ta face, que je te reconnaisse, et entres.

— Mon oncle, vous ne m'avez jamais vue, répliqua Sizalha en courant embrasser Gomer et sa tante, qui essuient promptement leurs joues; tenez, me voilà bien actuellement, ajoute-t-elle en se jetant sur le siége de l'un de ses cousins, qui s'était levé pour lui donner une escabelle. Servez-moi donc de ce chevreau! Versez-moi de cette liqueur vermeille, car je n'ai bu ni mangé depuis ce matin.

— Manges et bois, lui dit sa tante *Émelha*, qui que tu sois; puis tu nous conteras ta naissance, ton pays, et ton voyage. — Sizalha, servie par le cousin qui l'a fait asseoir, ne dit mot; elle soulage avec vivacité sa faim et sa soif.

— Mais, dit Gomer, j'ai connu Cham, mon oncle; il était blanc, autant qu'il m'en souvienne.

— Le soleil d'Afrique, repart Sizalha, où Cham, mon bisaïeul, a transporté sa famille, a bruni son teint, et encore plus celui de Chanaan, son fils, ma

rié à *Malha*, sa cousine, en Éthiopie, en sorte que la couleur de leurs enfants est d'ébène, tellement que celle de la génération de mon père Sémé est encore plus noire, et... vous en voyez la preuve.

— Fort bien, observe le cousin, qui soigne l'appétit de la gentille Africaine... L'Éthiopie...! ça doit être une jolie contrée, si j'en juge par ses charmantes productions.

— Mon cousin, ne plaisantez pas; elles valent bien les blondes des Gaules. — Et la famille blanche part d'un grand éclat de rire.

— Vraiment, la petite a de l'esprit, réplique la tante. — Elle est piquante, dit une cousine blanche.

— C'est que j'ai l'âme blanche comme vous; nous n'avons que l'enveloppe qui nous distingue, effet du soleil qui frappe directement, nous brûle le sang et le corps, tandis que sa direction oblique conserve la couleur des vôtres.

Tous les cousins applaudissent. — Oui, le soleil varie les couleurs, dit l'un. — Le soleil d'Afrique rend bien savant, dit l'autre. — Il échauffe l'esprit, dit le cousin qui a fait le premier accueil à Sizalha. Et tous adressent un mot flatteur à la jeune cousine.

Après une conversation toute d'intérêt, inspirée par les saillies de la sémillante négresse, et qui dure le temps que la jeune nièce donne à son appétit, celle-ci s'écrie en se levant tout à coup : — Me voilà bien restaurée, grâce à vous, mes bons parents; actuellement, je dois songer à ma pauvre compagne

de voyage, qui chemine depuis l'aube du jour, chargée comme vous le verrez, sans boire ni manger. Venez, cousin, donner à ma monture l'herbe fraîche et l'eau limpide; venez lui préparer une bonne litière, car elle aura besoin de repos.

A ces mots, Sizalha sort en courant, suivie par tous ses cousins, qui volent à sa suite comme une compagnie de ramiers à celle d'une tourterelle. Les cousines, par curiosité, marchent ensuite, et les voilà tous hors de la salle du festin.

Le père Gomer sourit en disant : — Voilà un lutin qui dégourdira nos grands Gaulois. — La mère Émelha ajoute : Et fera trémousser ses bonnes cousines. — Cousines! reprend le patriarche, c'est ce qu'il faut voir. Il n'y a pas, à la vérité, grand monde sur terre; mais qui sait? Il ne faut qu'une seule créature pour faire une aventurière.

En ce moment, des exclamations redoublées du dehors fixent l'attention du roi des Gaules et de sa digne moitié. Le bruit continue, et ils se décident à vérifier la cause si extraordinaire de ces cris d'étonnement. Quelle est leur surprise lorsqu'ils voient pour la première fois un grand animal bossu, à poil ras et jaunâtre, au corps menu et court, sans oreilles; au museau plat, large; à petite tête sur un cou demesuré; aux longues jambes, et qui s'agenouille sur celles de devant, afin de donner à enlever plus facilement sa charge. C'était le chameau de Sizalha, plus un singe grimaçant, et le perroquet criaillant. Eux-mêmes éprouvent un mouvement de gaîté.

— Voyez comme elle est douce, ma bonne nourrice, car je puis l'appeler ainsi : c'est elle qui m'a nourri le plus souvent de son lait durant les deux mois de mon voyage.

En parlant ainsi, Sizalha baisait sa monture sur l'œil gauche, et la monture la léchait. Les cousines, à l'entour, caressaient la bête, qui haussait et baissait tour à tour son cou allongé. Des cousins couraient après le singe, qui s'échappait en culbutes; d'autres parlaient au perroquet, qui leur pinçait les doigts.

Le cousin, servant de Sizalha, court chercher un grand pot d'eau, et le met au devant du chameau, qui boit aussitôt à longs traits. Les cousins se dispersent dans le pré voisin, y coupent de l'herbe tendre, et la pâture passe bientôt par le long tube de l'animal, aux cris de joie de toute la famille.

Sizalha prend alors le licou de sa monture, la mène dans la prairie, qu'arrose un ruisseau, et l'y laisse en liberté. La jeune négresse revient à Gomer, à Émelha, leur présente une large pierre blanche et polie, qu'elle a extraite de la charge du chameau, et la donne à son oncle.

— Lisez, mes chers parents, lisez; voilà le signe de reconnaissance que mon père m'a chargée de vous remettre.

— Rentrons, dit Gomer. Enfants, portez ces paquets dans la chambre du sud, où logera notre Éthiopienne, car il faut l'approcher du soleil; pour moi, je vais m'occuper à traduire les figures que je vois

tracées sur cette pierre. — Et il reprend son siége, tandis que le bagage de la cousine noire est placé suivant les ordres de son oncle. Bientôt toute la famille retourne à la salle à manger.

— Oui, dit bientôt Gomer, dont les yeux sont fixés sur la pierre blanche, voilà bien les figures que traçait mon cher cousin Chanaan, et qu'il aura enseignées à son fils, votre père... Je reconnais la pensée qu'il attachait à chaque figure... C'est bien ça, ma petite cousine....; en voici le sens :

« Mon ancien, je t'envoie ma fille; je suis Sémé, roi d'Éthiopie, fils de Chanaan, ton cousin germain, qui a partagé l'Afrique entre ses enfants, et qui est dans la force de l'âge, car il n'a pas encore cinq cents ans. Lui, sa femme et sa nombreuse famille, jouissent d'une bonne santé. Mon père a gardé pour lui la souveraineté de l'Égypte.

» Je donne de l'éducation à mes enfants, élus de Dieu pour peupler et gouverner nos vastes contrées. Je sais que le climat de tes états est au nord et froid; je me suis déterminé à te dépêcher la plus vive et la plus courageuse de mes filles, destinée à être reine, afin qu'elle apprenne beaucoup à ta cour, qu'elle y étudie vos arts, votre industrie, et qu'elle revienne nous enseigner vos connaissances. Elle pourra vous faire part des nôtres; elle vous donnera les graines des plantes les plus utiles de nos pays. A son retour, vous la chargerez des vôtres pour moi. Recevez tous, notre respectable cousine Émelha et votre intéressante famille, le baiser d'amitié. »

A ces derniers mots, Sizalha court embrasser sa tante et son oncle, ainsi qu'elle croit devoir les appeler, car ils ont le germain sur elle, et leur dit : — Voilà pour mon bon père et ma tendre mère.

— Eh ! bien, va pour ma niéce ; la couleur n'y fait rien... Tu vas nous aider à cultiver nos terres ; ta haute monture tirera nos charrues... ; tu tailleras nos vignes.

La mère Émelha ajoute : — Tu arroseras nos jardins ; je t'apprendrai la culture de nos fleurs... Tu as sans doute un bon cœur ; tu soigneras notre bergerie avec tes cousines ; mes filles t'enseigneront l'art d'assaisonner nos pommes de terre, nos viandes ; tu feras la vendange avec nous.

Un jeune cousin, nommé *Gariner*, dit à son tour : — Nous irons danser sous nos berceaux, à la lisière de nos bois ; nous t'enseignerons nos balancements, et l'expression de notre mesure, tour à tour vive et modérée.

— Et notre musique, ajoute un autre cousin ; je te montrerai à souffler dans des écorces roulées, dont le son retentit au fond de nos montagnes.

— Et moi, reprend une cousine, je te ferai pincer la corde d'agneau attachée au luth que j'ai construit il n'y a pas cent ans. — Et moi, ajoute une autre, je te ferai frapper en cadence un tambourin entouré de coquillages sonores, ou rouler la pointe de deux doigts sur la peau unie, et fortement tendue tout autour.

— Nous courrons ensemble nos lièvres, nos che-

vreuils et nos biches, reprend un troisième cousin; nous lancerons la fronde à nos perdrix, à nos merles, à nos pigeons sauvages.

Tant de beaux projets animent Sizalha d'une nouvelle ardeur; elle se lève, et dit : — Allons danser sur le gazon avant que le sommeil nous saisisse. La lune brille; sa douce clarté charmera nos sens. Allons, répète-t-elle, nos chants guideront nos pas; vous m'apprendrez les airs qui vous réjouissent le plus.

Et Sizalha prend les mains à deux de ses cousines; elle les enlève, et court avec elles sur la prairie voisine. Les voilà qui forment un cercle des jolies filles de Gomer et de celle de Sémé, dont la figure et les bras luisent comme l'ébène au milieu des lis. Les cousins, aux tailles élancées, séparent ces tendres fleurs animées du plaisir de fêter l'agile Africaine, et tous s'agitent et tournent en rond.

Sizalha quitte les mains blanches des cousins, se jette au milieu de la danse, et, tout à coup, figure des gestes, des pas à l'Éthiopienne. Elle se baisse, se relève, se balance tour à tour, s'accroupit, frappe des mains, pose les coudes sur ses genoux; roule sur elle-même, à droite, à gauche; agite ses prunelles noires, au cristallin blanc; montre ses belles dents; jette des cris doux, aigus; bondit au devant de l'un ou de l'autre de ses cousins, qu'elle défie, qu'elle appelle à imiter sa cadence, à figurer avec et comme elle.

Le singe, qui n'a quitté la bosse du chameau que

pour boire et casser des noix, aperçoit la trépidation, les grimaces de sa maîtresse, et il accourt par bonds figurer avec elle; il fait plus qu'elle, car il tourne et se tord en culbutes. L'assemblée rit aux éclats lorsqu'il retrousse ses lèvres, quand il claque des dents, fixe ses yeux caves et papillotants sur la bande joyeuse. Le perroquet perché sur un palis voisin lui crie d'une voix aigre : — Oh! le beau coco!

Sizalha retourne à son rang, fait plusieurs tours, puis ramène ses danseurs et ses cousines à la salle à manger. Gomer et sa femme, sortis pour voir les ébats de leur facétieuse lignée, rentrent avec elle. C'est alors que Sizalha vide sur la table un sac de dattes, et invite ses parents à s'en régaler. Les Gaulois hésitent; pour les rassurer, elle leur donne l'exemple, et en mange à pleines mains. Le fruit est trouvé savoureux; bientôt la famille européenne montre un goût décidé pour le végétal sucré d'Afrique.

—As-tu encore d'autres friandises à nous donner? dit le père Gomer. — Sans doute : j'ai des ananas, du riz, dont on fait un délicieux *couscou;* des bananes d'Abyssinie. Je vous ferai voir tout ça demain; en échange, vous me régalerez des fruits d'Europe. Il est temps que je me repose, à la suite d'un voyage de plus de dix-huit cents lieues.

La maman Gomer applaudit, et indique un cabinet voisin de la chambre des cousines, où Sizalha passera la nuit.

La négresse fait entrer son chameau sous un halage fermé; son singe reste sur la bosse de l'animal; son perroquet, porté sur les doigts, comme le faucon par les châtelaines du douzième siècle, reste perché sur le dossier d'une chaise, au pied de son lit. L'oiseau, au grand plaisir des cousines et des cousins, lui crie : — Bonsoir ! dors bien!

Ce lit est sa natte d'Afrique, qu'elle étend sur l'aire du cabinet; elle la couvre d'une peau de panthère; et, comme les nuits sont fraîches au sein des marais de Lutèce, elle accepte une grande peau de mouton bien laineuse, qui la couvre, se couche et s'endort.

Le lendemain, à la pointe du jour, elle court au grand clos tenant à l'habitation, afin d'y voir le lever du soleil d'Europe; elle a pris son tuorbe, que ses doigts font retentir en saluant l'aube du jour. Déjà Gomer, Émelha et leur famille, s'y rassemblent pour la prière du matin.

Au signal du patriarche, tous s'agenouillent, les yeux tournés à l'est, où l'orbe éclatant, aux rayons dorés, se lève majestueusement sur la terre gauloise, que bientôt il inonde de lumière et saisit de chaleur.

Gomer et son épouse chantent un hymne sacré, dont les voix claires, harmonieuses, des jeunes filles, répètent les chœurs, et que les fils accompagnent de leurs trompes d'écorce de cerisier. Sizalha se hâte de mêler à leurs accords ceux de son tuorbe.

La prière finie, Gomer fait attacher le chameau aux timons, dont la secousse met en mouvement une ro-

che allongée, aiguë, qui pénètre et laboure la terre. Les travaux rustiques intérieurs, extérieurs, sont en même temps accomplis par les enfants auxquels ils ont été distribués.

Tout s'exécute aux chants de la famille blanche, que la fille noire accompagne de ses modulations africaines. Le singe, qui n'a pas quitté le dos du chameau, et le perroquet, fixé sur la tête du haut quadrupède, égaient diversement la société laborieuse.

Gomer admire la force du chameau, qui enlève gravement la terre dure que coupe le soc enfoncé par des bras nerveux. Le champ que la charrue retourne borde la lisière des bois voisins. Sizalha goûte le charme de leur abri et de leur fraîcheur, car le soleil entre dans le Cancer. Elle chante les douceurs de l'ombre des forêts, des berceaux qui abritent à midi le laboureur hors d'haleine, ses chevaux haletant, et son troupeau bêlant. Elle contemple avec admiration ces vieux chênes aux corps, aux bras énormes, au feuillage épais, impénétrable aux rayons ardents; elle n'a pas vu dans son pays des bois qui couvrent un sol de cinquante lieues, qui renferment, suivant le récit que lui font ses compagnes, des étangs, des lacs et des monts gigantesques : car ils s'étendent au loin, et touchent à la vaste forêt qui, depuis, porta le nom de *Fontainebleau*. Elle veut vivre sous leurs dômes de verdure. Mais on lui dit que durant huit mois de l'année ils sont glacés; que les ours, les loups, les sangliers, les chats sauvages, les renards, les insectes, dévoreraient son chameau, son singe et

son perroquet ; qu'ils sont inhabités ; que leurs eaux croupissantes exhalent des miasmes pestilentiels ; que la vigne sauvage, le mûrier sarmenteux, l'épine, le cactier, le lierre, les arbrisseaux rampants, les ronces, le houx, se lient les uns aux autres, et rendent impénétrables ces lieux qui lui semblent si doux, si frais, si attrayants.

On ne peut encore lui dire que des hommes plus barbares, plus féroces que ces animaux, que des espèces humaines, du nom de *Druides*, y égorgeront dans quelques siècles leurs semblables en holocaustes à des matières brutes qu'ils appelleront leurs dieux, et qu'ils couvriront de sang.

Malgré l'avis, Sizalha pénètre sous les premiers chênes de la forêt, afin de rappeler son perroquet et son singe, qui voltigent ou gambadent sur les hautes branches. Tout à coup elle aperçoit une bête grise, grosse comme un chien de ferme, au museau effilé, aux oreilles droites, qui, les deux pattes appuyées sur le corps d'un érable, guette le singe. A son aspect effrayant, le grimacier saute et grimpe à la cime de l'arbre.

Sizalha portait sa fronde. Elle s'écrie à la vue de la bête aux yeux fauves, et bientôt lui lance une pierre aiguë qui lui pénètre le flanc et la roule à terre. La négresse appelle ses compagnes et court sur l'animal, armée d'un bâton aigu, espèce de javelot, qu'elle lui plonge dans la gueule.

Au même instant son perroquet vole précipitamment sur son épaule, poursuivi par un gros chat

sauvage qui s'arrête à peine devant Sizalha, lorsque deux des fils de Gomer arrivent, et leurs flèches, lancées rapidement, abattent l'animal aux dents et aux griffes acérées.

Les cousines surviennent. Le singe descend de sa haute branche, se range contre sa maîtresse en roulant des regards effarés. Les jeunes parents traînent en triomphe leurs proies expirées sur le champ que le chameau sillonne, et le singe remonte sur la bosse, dont il se fait un poste de sûreté. Le perroquet reste sur l'épaule de Sizalha.

Grande est la joie de la famille. La destruction de deux quadrupèdes voraces lui donne l'espoir que leurs semblables n'oseront plus franchir la forêt, et que leur bétail sera moins exposé à leurs attaques. Pour leur donner l'exemple d'une mort effrayante, les fils de Gomer attachent par les oreilles et par les pattes les deux victimes aux branches d'un orme isolé, voisin de la lisière des bois.

Ils proposent en même temps à leur noire parente d'exposer sur les premiers hêtres de la forêt son singe et son perroquet quand ils voudront faire une nouvelle chasse aux loups et aux chats sauvages. Mais Sizalha ne promet rien, et à la fin du jour ils retournent au logis.

— Quel dommage! dit Sizalha en rentrant chez son oncle : les bois, les forêts, qui devraient être la retraite du sage, la voûte du bonheur, la sûreté de la vie douce et paisible, dont la majesté profonde pénétrerait l'homme religieux des joies célestes du

Créateur ; ces cintres de verdure, ces dômes du silence, ces berceaux de tiges et de plantes enlacées sous le soleil, sont envahis par des animaux malfaisants, nos ennemis à la mort !

— Vos brillants climats, répond le patriarche Gomer, ne sont-ils pas le repaire des hyènes, des léopards, des tigres ? Ces animaux sont plus féroces, plus cruels que les nôtres ! Dieu, en nous plaçant sur cette terre, nous a imposé l'obligation de chercher notre nourriture et de défendre notre vie. Cette loi est commune à tous les êtres vivants : ils s'entre-dévorent pour exister. C'est ici bas un temps d'épreuves pour tous ; il est plus long pour nous, condamnés à une carrière de plusieurs siècles, qu'elle ne le sera pour nos descendants, que desséchera et vouera à une vieillesse anticipée, à une fin prématurée, la civilisation, c'est-à-dire l'avarice, l'ambition, la convoitise, les veilles, les spéculations, le travail du cerveau, l'égarement des sens, et mille autres erreurs et besoins d'une société corrompue : générations futures misérables, si elles savent connaître leur malheureuse condition. Au reste, leurs philosophes diront que la vie est un fardeau, un supplice, et ces prétendus sages adopteront celui qui saura l'abréger.

Le père Gomer philosophait lui-même ; cela pouvait aussi lui fêler le cerveau, détruire sa santé vigoureuse. Sa femme lui observe qu'il faut tout remettre à la Providence et prendre la vie du beau côté ; travailler, goûter les plaisirs que nous offre

une terre fleurie et féconde; imiter les oiseaux, qui chantent aux doux rayons du soleil; les agneaux, qui bondissent de joie; tous les animaux, qui jouent ensemble.

Sizalha applaudit à la philosophie de sa tante. Elle exprime toujours plus son admiration pour nos bois, nos forêts. —Eh bien! dit la bonne mère Emelha, demain, au point du jour, conduisons-la, en famille, à cette forêt antique, immense, distante d'une journée de notre demeure. D'une part, gaîté, majesté; d'une autre, obscurité, effroi. Nous emporterons des vivres sur le chameau; et nous emmènerons nos chevaux, avec nos arcs, nos frondes et nos massues. Nous nous divertirons, nous courrons au loin, car son étennue est immense.

Gomer ajoute: — Oui, elle est admirable; c'est le plus beau des temples de la nature. Elle est parsemée de montagnes, de roches aussi anciennes que la création. Cette forêt fera les délices des descendants de nos arrière-neveux. Dieu a daigné me donner la prescience de l'avenir. Je la vois ombrager un superbe château, un palais historique, où mes successeurs signaleront leur puissance, leur gloire, leur luxe, leurs amours, leur noble infortune, enfin les époques de la grandeur, des hautes destinées du génie sur le trône, où l'élu de sa nation en assurera le bonheur, en signant celui de son auguste fils, auquel il aura transmis l'amour éclairé de sa patrie, le respect des lois fondamentales, et l'espoir de sa généreuse postérité.

— Oui, reprend Emelha, déjà tu me les as nommés, en me parlant des monarques futurs des Français, après m'avoir entretenu de ceux de la Grèce et de Rome. Ce sera le jeune Alcibiade français, l'élève de la Sagesse et des hautes inspirations. Heureux peuple ! courbé long-temps sous le despotisme monarchique ou populaire, que le royal père et son fils relèveront, dont ils cicatriseront les plaies encore saignantes, et qu'une pensée profonde, énergique, rendra au commerce, à l'agriculture, aux sciences et aux belles-lettres, en le reportant sous le niveau de lois délibérées par ses représentants. Honneur à jamais à l'illustre fondateur de cette dynastie constitutionnelle !

— Eh ! bien, interrompt le jeune cousin, le protecteur de la gentille noire, devançons l'illustre famille qui doit être si chère à notre postérité ; devançons-la dans cette forêt par notre joie et notre félicité présente.

Sizalha et la belle famille applaudissent. — Les plaisirs à demain, s'écrient-ils. — Et tous vont attendre gaîment dans les bras du sommeil le retour d'une aurore qu'ils se promettent si douce et si bonne.

L'aube du jour les met sur pied. Le chameau, le singe et le perroquet, sont d'abord soignés, et doivent un déjeuner abondant à la sollicitude de leur maîtresse. Bientôt, les chevaux, détachés des râteliers et bien repus, sont, ainsi que le chameau, chargés d'armes et de bagages, ou attelés aux chariots qui portent la famille.

Elle part pour la bourgade construite au sein de la forêt de Fontainebleau. C'est dans ces demeures encore brutes, rustiques, qu'ils descendent chez *Carimor,* seigneur de ces contrées, et vassal de son trisaïeul Gomer. Cet hôte sera charmé de recevoir son suzerain et toute sa suite.

Le bruit des trompes, que la caravane fait sonner à son approche, avertit Carimor, qui s'empresse à sa rencontre, suivi de sa nombreuse famille, car il est âgé de deux cent cinquante ans.

Bientôt les parents réunis s'embrassent. Sizalha se présente à ses nouveaux hôtes, qui, à l'aspect d'un visage, d'un cou, de mains noirs, restent incertains; la femme de Carimor et ses filles reculent devant elle. Sizalha rit de leur embarras. — Qu'est-ce donc, dit Carimor au vénérable Gomer, que cette figure si noire et si mobile, cette jeune fille si leste, si joyeuse, qui veut nous embrasser, et paraît se moquer de notre réserve?

— Embrassez-la donc bien vite, répond la mère Émelha; embrassez votre jeune cousine, l'arrière-fille de mon oncle Cham, négresse d'Afrique, états de son père; la fille de Sémé, cousin de Gomer.

Il n'en faut pas davantage entre les bonnes gens des premiers âges du monde pour se fêter, se presser comme amis, comme parents. Les filles de Carimor s'emparent de Sizalha, et, bras dessus, bras dessous, on entre dans les cabanes voisines de la forêt.

Le chameau, le singe, le perroquet, excitent l'étonnement et la curiosité des nouveaux parents de

l'Ethiopienne. Les jeunes épouses les montrent à leurs petits Gaulois, dont le plus âgé n'a pas soixante ans, et ces petits garçons ouvrent de grands yeux. L'un veut prendre l'oiseau, l'autre s'effraie des grimaces du singe; un autre lui jette des noix, que l'animal saisit au vol, casse, et mange à la grande surprise et aux cris de joie de la bande émerveillée.

Le perroquet prend une cerise dans sa patte, et, à son arrivée dans la vaste cour de l'habitation, le chameau s'agenouille pour mettre sa charge à la portée de ses maîtres.

Mais on ne veut rien déranger. Gomer annonce qu'ils viennent faire une partie de forêt; qu'ils ont satisfait d'abord aux devoirs des parents qui en visitent d'autres en descendant à leur habitation; qu'ils ont présenté la nouvelle parente, et qu'après la leur avoir fait reconnaître, il ne doit plus être question que de se rendre sous les dômes de verdure que forment les hauts arbres séculaires dont ils voient les tiges se balancer autour d'eux.

Carimor applaudit, et, tandis que ses fils chargent aussi des paniers de provisions sur des bêtes de somme, il verse à Gomer, à la jeune négresse, les vins de reconnaissance. L'herbe fraîche, l'eau limpide, restaurent les quadrupèdes; le chènevis alimente le perroquet. Enfin, à un prompt signal, le cortége, doublé, prend le chemin raboteux de la vaste forêt.

Carimor, depuis long-temps, en faisait essarter les avenues, de sorte que des voies praticables en

facilitent les abords. Bientôt cette immense voûte de verdure, ces masses d'arbres aussi vieux que le globe, retentissent de cris d'allégresse. La société qui les fait entendre est nombreuse : tous les âges, depuis les premières années d'un lustre jusqu'à sept siècles, y sont représentés. Que le lecteur juge de l'élan, du ravissement des enfants qui n'ont pas plus de cinquante à quatre-vingts ans, alors bambins aussi enjoués que les nôtres d'un à douze ans !

Carimor guide le patriarche Gomer, sa femme Émelha, et les deux familles réunies. Les sentiers tortueux sont connus à lui et à ses enfants, qui les indiquent à leurs cousins, petits et grands. Ils parcourent un long espace de tranches étroites.

Ils s'arrêtent d'abord dans une large et longue enceinte, bordée de toutes parts de vieux arbres élevés, touffus, et couverts de serpolet, de thym, de bruyère, qui forment un gazon épais. Les animaux domestiques qu'ils ont dirigés y sont débarrassés de leurs charges, puis attachés par des liens allongés à de grosses tiges, qui les retiennent à la portée de leurs maîtres. Le singe est maintenu au dos du chameau, et l'inséparable perroquet reste sur l'épaule de Sizalha, retenu par un lien dont celle-ci a noué l'extrémité autour de sa ceinture.

Plus de deux cents convives se rafraîchissent, et font le premier repas du jour. L'eau claire d'un étang voisin tempère le feu de la boisson fermentée extraite du chasselas, et qu'ils ont apportée dans des outres ; puis la troupe franchit les taillis, se ré-

pand de toutes parts, et se met en chasse, ou se livre à la pêche dans les grande lacs de la forêt.

Les coups de fusil ne frappent pas encore les airs; mais les flèches, la fronde, les dards, les épieux de pierre dure aiguisés, les armes des premières époques de notre globe, atteignent presque sans bruit les animaux, qui ne sont pas encore accoutumés à fuir les chasseurs. Les cerfs, les chevreuils, les lièvres, les lapins, les renards, les sangliers, les ours même, l'aigle, les faisans, les perdrix, une foule de volatiles, sont tour à tour atteints, et la proie de notre adroite jeunesse.

Des poissons délicats, des brochets monstrueux, des carpes nées avant le déluge, des anguilles, dignes rivales de celles que la Seine doit un jour offrir aux habitants de Melun, sont pris dans les filets des enfants de Gomer et de Carimor.

Bientôt notre jeune négresse confie son perroquet à sa tante Émelha; se distingue à la nage au sein des flots, et à la course dans les plus épais taillis. Elle franchit les rochers, écarte les buissons, monte sur les arbres, lutte contre les courants d'eau, plonge, saisit, étreint le poisson le plus élastique; intrépide, infatigable, elle étonne sa famille par son agilité, par son adresse.

Un renard fuit devant elle; il fait un écart, et la fronde l'a manqué. Elle le suit dans un fourré, d'où il se glisse et s'échappe; mais Sizalha y reste prise. Il semble que les rameaux des ronces, des épines, se soient resserrés sur elle; que les tiges se soient

croisées autour d'elle. Plus d'issue : les arbres élevés sont trop éloignés ; elle ne peut les atteindre, ni gravir jusqu'à la cime, pour appeler à son aide.

La jeune négresse casse, brise des liens ; mais elle en retrouve tant d'autres, que ses forces s'épuisent. Elle voit tout à coup deux yeux de feu fixés sur elle. Une tête à museau gris-jaune allongé se glisse furtivement à travers l'enceinte ligneuse qu'elle ne peut ouvrir : c'est une louve menaçante, qui cherche une proie pour ses louveteaux, et allonge déjà ses ongles aigus sur elle.

La courageuse Africaine, aguerrie par la première rencontre du loup qu'elle a tué dans les bois voisins de la demeure de Gomer, l'attaque aussitôt, et lui tend la pointe d'un bâton court de l'essence dite de fer ; elle jette de grands cris pour effrayer l'animal, et appeler à son secours.

Une rencontre inopinée vient tout à coup compliquer l'aventure. Un ours, couvert d'une peau hérissée de poils longs, épais, brun-foncé, paraît sourdement derrière la louve, dont il accroche la cuisse, la tire à lui, et la lutte s'engage aussitôt entre ces deux carnassiers. C'est alors qu'un fils de Carimor accourt à la voix de Sizalha, au bruit de la louve qui hurle, et de l'ours qui mugit.

La louve, que l'Africaine a déjà blessée de son pieu à la gorge, que le sang étouffe, ne fait pas une longue résistance. L'ours, qui s'est dressé, l'étrangle de ses deux pattes énormes, au moment que Dorimer jette un large capuchon dont il enveloppe la

tête de l'animal vainqueur, serre rapidement le cordeau qui garnit la coulisse de cette espèce de bonnet abattu jusque sur le cou de l'ours, et le renverse en tirant à lui de ses bras nerveux la pauvre bête, qui étouffe à son tour sous ce masque épais.

L'ours a lâché sa proie, qu'il laisse sans vie, et lui-même roule expirant sur son dos. Dorimer lie sa corde à un gros arbre, et court au buisson où Sizalha est enlacée. Sa hache, au tranchant acéré, coupe les tiges liées ensemble, brise, écarte les liens qui retiennent la négresse, et la dégage à ce moyen du fort qui l'entravait de toutes parts.

L'Éthiopienne s'élance lestement hors du fourré, et, pour le remercier, saute au cou de son libérateur, au moment où Sédec accourt aussi aux cris de Sizalha, et aux hurlements du loup.

Sédec s'arrête, étonné de la démonstration sentimentale de sa jeune cousine à Dorimer. Il éprouve soudain un mouvement de jalousie qu'il veut réprimer, quand son heureux rival, selon lui, et sa jeune cousine, l'appellent pour traîner les animaux au salon de verdure.

L'ours n'était pas mort. Dorimer, accoutumé à cette chasse, avait des anneaux tout préparés. Il court au monstre, enlève le capuchon, lui perce la lèvre supérieure, y passe un large anneau qu'il ferme solidement, et qu'il maîtrise par un long cordeau; enfin il fouette l'animal, afin de le mettre sur pieds.

Sa proie aspire insensiblement l'air, reprend la vie, et commence à s'agiter.

Le chenil des louveteaux ne devait pas être éloigné. Dorimer cherche, furette dans les environs, imite par moments le cri d'appel de leur mère; enfin il entend celui des nourrissons, qu'il enlève et porte sous le museau de l'ours. Ce fumet parvient à rendre complétement la vie à la bête fauve, qui, dominée par la douleur que lui cause l'anneau attaché à sa lèvre, cesse de se débattre, et prend le parti de dévorer l'un des louveteaux.

La fille de Sémé va chercher son singe, tandis que Sédec comprime pour l'instant son humeur sombre, et se charge des deux autres louveteaux, dont il a lié les pattes, comme celles des moutons que de nos jours on porte à la ville, sur le cou, et traîne à sa suite la louve morte. De son côté, Dorimer fait marcher l'ours, et tous rejoignent bientôt Sizalha, avec une douzaine de cousins, de cousines, et son singe à ses côtés.

Ce singe, à la vue de l'ours, soit par sympathie, soit par espiéglerie, saute sur son dos. L'ours donne un coup d'œil en tournant la tête; mais l'anneau douloureux le blesse davantage, et il reprend sa marche pesante, le mufle tendu vers son conducteur, sans paraître se soucier des mouvements et des culbutes qu'il sent sur sa croupe.

Toutefois, l'amour faisait sa partie dans la nombreuse société de Gomer et de Carimor. L'amour, sorti de l'arche avec Noé, a, de son flambeau, ré-

chauffé notre globe, comme il fait sans doute de l'univers.

Echappé au chaos avec le monde, avant la création du premier homme et des premiers êtres vivants, déjà il brûlait la terre, enflammait l'air, faisait bouillonner l'onde, quand Adam, Eve, et tout leur cortége animé, reçurent la vie, jusqu'à ce que le déluge les eût submergés. Mais, comme le feu grégeois, ou les fusées à la congrève des âges postérieurs grecs et anglais, il a brûlé au milieu des flots, et ce dieu inévitable se trouvait alors sur le rocher *Casse-Pot* de la vaste forêt.

C'est de cette fière redoute, échelonnée au dessus des plus hautes tiges, qu'il avait aperçu notre Ethiopienne et ses cousins ; c'est de là que son souffle avait jeté la vive Sizalha au cou de Dorimer.

Certes, ce baiser n'était donné par Sizalha que par reconnaissance ; mais Sédec, qu'une inclination soudaine a dévoué de cœur à sa noire cousine, ne l'interprète pas en ce sens. Il croit que, comme tous les êtres jeunes qui donnent des baisers, elle est amoureuse..., et... de Dorimer.

La caravane fait halte près de la haute monture de Sizalha. Sédec charge la louve et les deux louveteaux sur le dos du chameau. Le singe saute par dessus les petits loups, et leur grince les dents, tandis que le perroquet, de son bec crochu, leur pince les oreilles.

Dorimer continue à conduire son ours. Toutes les dispositions prises, le cortége fait volte-face, et re-

prend le chemin du carré long où la société, à son arrivée, a déposé ses bagages et ses provisions.

En marchant près de Sizalha, qui, comme Diane armée de son carquois et de ses flèches, est montée sur les épaules de son chameau, au devant des trophées de la chasse, Dorimer lui dit: — Petite cousine, je vous destine la peau de l'ours. Elle est bien fourrée; elle vous servira de vêtement durant l'hiver prochain; vous gèleriez dans vos habits d'Ethiopie. Je me charge de dépouiller l'ours, de nettoyer sa robe, de vous l'offrir bien sèche et prête à vêtir.

Le jaloux Sédec entend les douces paroles de son parent à sa cousine, et il se dit: — Tu ne l'auras pas long-temps, ton ours. Tu promets sa peau avant de la tenir.

A ces mots, tandis que Dorimer est tout occupé de sa conversation avec Sizalha, Sédec se glisse sourdement contre la tête de l'ours, et, du tranchant d'un caillou taillé en deux lames aiguisées qui se croisent, il coupe lestement l'anneau qui tient à la lèvre de l'ours, et, sans être aperçu, revient rapidement à la tête du chameau, où toute la société est réunie.

L'ours, qui sent à ses mouvements que sa tête est dégagée, tourne promptement le dos et s'enfuit à toutes jambes dans l'épaisseur de la forêt avant que la société ait pu remarquer l'accident qui lui a rendu la liberté.

Dorimer, qui bientôt ne sent plus de résistance à l'extrémité du cordon qu'il tient, se retourne, et ne

voit que le dos de l'animal qui disparaît. Grandes exclamations des chasseurs et de leurs compagnes. Quelques uns courent à la suite de leur captif affranchi. Ils s'arment de leurs flèches, ajustent leurs arcs, mais inutilement : l'épaisseur des arbustes, du taillis, le dérobe à leurs yeux et les arrête dans leur course.

Le fils de Carimor examine l'anneau et remarque qu'il n'est pas rompu, mais qu'un instrument affilé l'a ouvert. Il le fait voir à Sizalha, descendue de son chameau, et à ses compagnes de chasse. — L'un de nous l'a coupé, s'écrie-t-il.

Sédec retourne à son tour, et dit tranquillement : — Non, il n'y a ni éclats, ni dentelures. — Tu dois bien le savoir, lui riposte vivement Dorimer. — Pourquoi t'adresser à moi ? Ai-je donc voulu détacher ton ours? — Sans doute, et me mortifier aux yeux de Sizalha. — Tu es si habile, que tu lui trouveras une autre fourrure pour l'hiver. — Pourquoi pas?... Tu m'aideras, s'il le faut ; tu répareras l'affront. — Oui, interrompit Sédec, et tu auras une nouvelle caresse.— Bien entendu : une bonne action mérite sa récompense, et tu la partageras. — Je ne veux pas de partage. — Eh bien ! tu n'auras rien : j'aurai seul le mérite de tenir ma promesse. — Tu ne tiens rien encore. Aurais-tu vingt peaux d'ours que Sizalha n'en prendra pas une. — Qui l'empêchera de l'accepter ? — Moi. — Tu n'es pas de force ; tu n'y parviendras plus par ruse ; encore moins réussiras-tu par la violence. Tu vois ces deux bras musculeux ;

ils ont plus de vigueur que les tiens. —Tu me menaces ! Nous avons d'autres armes. Tiens ! cette massue brisera la tienne. — Ah ! petit cousin, tu fais le brave ! Ne t'y frottes pas... La terre ne serait pas solide sous toi. — Tu crois donc la faire trembler ? — Oui, sous le poids de ton corps. — Téméraire ! s'écrie Sédec en courant sur Dorimer.

Sizalha se jette aussitôt entre les champions, que les autres témoins de cette scène entourent et séparent. Sédec de ses bras vigoureux enlace la négresse, en disant : — Vois, Dorimer ! serais-tu aussi robuste que moi ? Je l'enlève comme une jeune brebis. Elle est à moi : je te défie de venir la reprendre. — En parlant ainsi, Sédec jette à terre la louve morte et les louveteaux, garde le singe et le perroquet, reporte sa cousine sur le dos du chameau, qui s'est agenouillé à son approche, monte derrière, prend la bride, et le chasse hors de la forêt.

Gomer, qui a tout entendu lorsqu'ils ont approché du lieu où il se reposait près de sa femme, de Carimor et des sages de la société, court à la suite de son fils, et lui crie : — Sédec ! Sédec ! où vas-tu ?... Trève à vos démêlés... ; tu brouilles la fête... Obéis à ton père. — Mais Sédec ne répond pas. Gomer double sa course. — Sizalha ! arrête-le, je te l'ordonne... Malheur au fils qui brave l'autorité de son père !

Mais Sédec continue sa marche. Enfin Gomer atteint les fugitifs. Il saute à la bride, et arrête le chameau. Sédec refuse de descendre si Dorimer doit rester à la fête. Sizalha, exhortée par son oncle, ob-

serve que si elle quitte sa monture Sédec la suivra ; que son retour au salon de verdure sera le signal d'une nouvelle rixe entre lui et Dorimer ; qu'il vaut mieux les tenir séparés. Elle fouette elle-même son chameau, qui continue à cheminer vers les campagnes du patriarche. Gomer prend le parti de retourner précipitamment à la société. Là, il fait atteler les chevaux aux voitures, sur lesquelles sont replacés le bagage, les provisions qui restent, et le produit de la chasse ainsi que de la pêche ; lui-même monté sur un cheval léger, court à la suite de son fils et de Sizalha.

Grand est le désappointement des deux familles. Carimor et ses enfants reprennent tristement le chemin de leur demeure. Dorimer, soumis à l'autorité paternelle, renonce à l'idée d'aller donner une leçon de bonne compagnie à son petit-cousin Sédec, et tous se séparent.

Les enfants d'Emelha suivent sa voiture à cheval et dans des chariots. Enfin, cette bonne famille arrive deux heures après Gomer, qui a mis pied à terre dans son habitation presque en même temps que Sédec et Sizalha.

Le fils avait méconnu l'autorité du père : c'était le premier sujet de mécontentement que Gomer éprouvait, la première obligation de punir l'irrévérence filiale ; et c'était ce petit original, connu depuis en Grèce sous le nom d'*Amour*, qui avait bouleversé la tête d'un jeune homme jusqu'alors si doux et si soumis.

Gomer tient conseil avec sa femme. Ils conviennent que l'exemple donné par Sédec peut être contagieux ; dès lors, il faut que ce fils rebelle fasse réparation à son père, en présence de toute la famille ; que la petite nièce d'Ethiopie, qui paraît avoir partagé la mutinerie de son cousin, présente ses excuses à sa tante de n'avoir pas engagé Sédec à l'obéissance ; sinon le fils récalcitrant sera banni du territoire des Gaules, et la petite étourdie, sa cousine, renvoyée à ses parents avec une pierre plate, sur laquelle Gomer tracera à Semé le récit de son aventure.

Les enfants de Gomer paraissent inquiets autour de leurs parents ; ils passent d'un air soucieux devant Sizalha et Sédec, occupés des soins qu'exige le chameau, dont ils ont déposé la charge.

Des sœurs reprochent à Sédec d'avoir rompu la fête, de les avoir sevrées des plaisirs de la danse, de la vue de tant de sites pittoresques qu'offre la belle forêt qu'ils ont quittée si précipitamment ; d'avoir privé sa cousine des délices de cette immense verdure, objet de tous ses désirs.

Soudain la voix du respectable père appelle Sédec. Gomer et sa femme sont assis sous le chaume. Le fils se rend à l'appel. Il paraît gaîment, suivi de Sizalha, des frères et des sœurs, qui, en chemin, l'ont exhorté à convenir de ses torts, et à solliciter l'indulgence de ses parents.

Sédec, dit le père tout ému, te voilà donc plus docile ! Tu me réponds enfin ; tu te rends devant

ton maître. — Oui, bon père ! Ici c'est bien différent. Là bas, j'ai voulu jouer ce Dorimer, qui croyait nous enlever la petite cousine.

A ces mots Sizalha rit de tout cœur. — Eh ! oui, dit-elle. Ce beau garçon voulait me conduire à la chaumière de Carimor, son père. Etait-ce proposable ? Moi vous quitter !... Il n'y avait pas de bon sens.

— Il s'en souviendra, ajoute Sédec ; j'ai soufflé sa belle.

— Au mépris de l'autorité paternelle qui te rappelait, reprend d'un air sérieux le père, tandis que la mère hausse et baisse la tête, en signe d'approbation, et ajoute : — Voilà ta faute..., une faute grave, que ton père doit punir.

— Il n'y a pas la moindre offense dans ma conduite, réplique Sédec. — N'étions-nous pas là pour nous divertir ? interrompt Sizalha.

— Fort bien, ma petite nièce, reprend Gomer ; il est innocent... ; tu le soutiens... Eh bien ! je vous condamme l'un et l'autre, et sans aucune rémission, à reconnaître en ce moment vos torts, devant moi, en présence de ma famille ; et Sédec à partir pour les cabanes du seigneur Carimor, où il fera ses excuses à lui et à ses nombreux enfants. A défaut de vous soumettre tous deux à ma décision, je bannis Sédec de ma présence, je remets Sizalha sur son chameau, et la renvoie à son père.

— C'est bien honnête de votre part, mon cher oncle, répond l'Ethiopienne : voilà un joli accueil chez

le petit-fils du bisaïeul de mon père ; il vous en témoignera toute sa reconnaissance... Eh ! bien, moi, aussi puissante que vous, je pars à l'instant : adieu !

La résolution de Sizalha égare une seconde fois la tête de Sédec, qui crie en tournant le dos au tribunal paternel : — Plutôt mourir que d'avouer et de réparer des torts que je n'ai pas !

— Ils sont d'accord, observe Gomer à Émelha, son épouse. — C'est extraordinaire, répond celle-ci : une sympathie entre noire et blanc. — Bénissons-les avant leur départ, reprend Gomer : ils seront mariés, et je donnerai à notre fils Sédec des terres au delà des monts, à notre sud, cette belle extrémité de la presqu'île, que nos descendants appelleront *Parthénope*. Puis Naples n'est pas encore occupée : j'en doterai mon fils, et Sizalha, ainsi que l'annonce son père Sémé, sera reine ; leurs enfants, issus de noire et blanc, seront basanés. Qu'en dis-tu, Émelha ?

— C'est vraiment le meilleur parti à prendre ; cela ne vous coûte rien : nous possédons plus de royaumes que nous ne pouvons en garder. Et puis, c'est la volonté de Dieu : il nous a destinés à repeupler, à réorganiser ce que nous appelons l'*Europe*. Envoyons l'un de nos fils régner sur cette brillante contrée, où Sizalha se trouvera presque aussi chaudement que dans son pays : nous aurons toujours assez d'états à donner à nos autres enfants.

Un raisonnement aussi juste détermine la résolution de Gomer ; il fait rappeler Sédec, qui déjà dis-

posait son départ, et lui dit avec une espèce de solennité :

— Sédec, Dieu a imprimé sur ton front le signe de la royauté, et m'a chargé de t'établir sur les contrées que je jugerai te convenir. Tu ne peux plus rester à ma cour : tu lui préfères ta petite cousine Sizalha ; tu refuses de reconnaître les torts que je t'ai reprochés : je dois donc exécuter mon jugement. Ainsi, quitte le toit paternel, et va en élever un dans le climat de l'Europe qui rappellera à la petite-fille de mon frère Chanaan celui de l'Afrique.

— Sizalha, réplique vivement Sédec, sera donc ma reine, et celle du pays où vous me reléguez?.... C'est charmant... Oh! bon père, je vous fais mes très respectueuses excuses... Permettez : je cours à Sizalha, car je crains qu'elle ne soit sur le point de partir.

En effet, Sizalha faisait déjà boire sa monture, son singe, son perroquet, et leur donnait la provision de bec et de bouche.

— Sizalha...! Sizalha...! répète-t-il du plus loin qu'il l'aperçoit, écoutez donc...! écoutez : on ne s'en va pas sans s'expliquer.... Vous ne savez pas? ajoute-t-il en l'approchant : vous êtes reine d'un beau pays... Mon père m'exile sous un soleil radieux, dans un état brillant, qu'il me donne en toute royauté... C'est pour nous deux... Venez donc : nous allons recevoir l'onction et la bénédiction paternelle.

— Bah! si tel est son jugement, répart Sizalha ; s'il ne s'agit que d'être reine, je vous suis... Que ne

parlait-il?... Je n'avais pas compris. Et voilà Sizalha revenue avec son cousin, en présence de son oncle et de sa tante.

— Sizalha, dit Gomer, mon fils préfère son éloignement, alternative de ma décision, et il partira au premier jour. Je l'envoie dans de jolies campagnes, sur les bords d'une mer qui plus loin baigne encore vos rivages; sur un sol heureux, riche, où croissent et s'élèvent aussi des voûtes de verdure, des forêts comme celles que tu aimes tant. Mais vous ne pouvez aller ensemble sans que votre union soit bénie au sein de la Divinité... Réponds : ton père et ta mère t'ont-ils permis de te marier?... Tu ne peux déroger à ta naissance royale, dès que le peu d'hommes existants depuis l'époque du déluge sont tous de la même souche. Explique-toi.

La noire fille paraît embarrassée : — Explique-toi, me dites-vous brusquement; cela n'est pas si facile, quand on s'y attend le moins.

— Toi, qui te décides si promptement; qui, en un clin d'œil, résous ton départ..., improvise de même ton mariage; nous ferons la noce : tu nous en donneras bien le temps.

— Je n'ai point annoncé que je partais avec votre fils. — Mais il va te suivre; c'est comme si tu l'emmenais. — Pas du tout : j'ignore ce qu'il vous a déclaré quand je vous ai dit, après vous avoir quitté, que je retournais chez mes parents; et... il vient de m'appeler, de faire sonner le mot de reine; de me parler d'onction, de bénédiction paternelle, sans me

donner le temps de le comprendre ; il m'a entraînée ici... Un mariage improvisé!... Mon père ni ma mère ne m'ont donné leur dispense... Il est vrai que mes frères et sœurs sont tous mariés..., et que j'ai déjà deux cents ans, c'est-à-dire que je suis majeure, et libre de disposer de moi... Mais quand il s'agit d'engager sa liberté durant six à sept siècles..., je vous avoue que je suis irrésolue.

— Tu réfléchis donc, ma petite nièce? reprend Émelha.

— Oui, ma tante : le sujet l'exige ; les circonstances sont graves.

— Allons, belle cousine, ajoute Sédec, décidez-vous... — A quoi donc?... Parlez franchement... En vérité, je ne comprends pas une union aussi leste. — Faut-il donc, reprend Gomer, tant de cérémonies pour se marier en Ethiopie? — Sédec ajoute : Sizalha, sentez-vous quelque répugnance? — La négresse répond : J'ai vu dans la forêt des blanches, les filles de Carimor, qui vous conviendraient mieux... La couleur noire peut déplaire... Qui sait?... Bientôt..., dans cinquante, cent, deux cents ans, plus ou moins... Un caprice passe si vite!

— Avouez plutôt, interrompt le cousin, que la couleur blanche ne vous plaît pas... — Je ne dis pas ça, répond Sizalha. — En ce cas, reprend Gomer, dis donc Oui sans hésiter! Quelle étrange fille es-tu? On dirait qu'il faut te prier d'être reine, ou que tu ne sais ce qui te convient. — Si mes parents étaient ici, observe Sizalha, ils me conseilleraient.

— Mon père et ma mère, réplique Sédec, vous aiment déjà autant que les vôtres vous chérissent, et moi j'ai cru, à votre première entrée dans notre cabane, vous avoir toujours vue..., toujours aimée... C'est une sympathie!... — Oh ! si c'est une destinée, observe la jeune cousine, rassurez-moi sur celle qui oppose le blanc au noir. — Je jure, reprend le cousin. — Le moment n'est pas venu de jurer, interrompt Gomer ; il ne faut pas multiplier les serments : un seul suffit pour consacrer l'engagement le plus solennel. Quand Sizalha se sera prononcée, si c'est en ta faveur, seulement alors Dieu, par mon ministère, recevra vos serments.

— Pour moi, continue Sizalha, un pareil serment me fait trembler. Mon oncle, laissez-moi partir ; demandez à mes parents ma main pour Sédec, votre fils : je leur remettrai votre proposition. S'ils l'accueillent, vous en serez aussitôt instruit ; mon jeune cousin viendra m'épouser, et nous ne tarderons pas à revenir en Europe, prendre possession des belles contrées dont vous nous donnez la souveraineté.

En parlant ainsi, Sizalha, émue, se laisse tomber sur un siége, et verse des larmes.

— Rassure-toi, ma chère amie, lui dit Emelha : nous ne voulons pas faire violence à tes sentiments. L'amour filial, le respect pour tes parents, t'honorent trop pour que nous le combattions. Tiens, suis-moi ; je veux te parler sans témoins : ta vertu

sera plus à l'aise avec moi, et nous nous expliquerons à cœur ouvert... Viens.

A ces mots, Émelha prend la main de sa nièce, et s'enferme avec elle dans une pièce voisine. Le sujet de leur entretien est facile à deviner; mais la forme, les termes et les nuances du débat, n'ont pas transpiré. Le lendemain, les jeunes amants sont fiancés en présence de toute la famille; le contrat religieux et solennel est remis au jour de l'installation des époux sur le trône de la riante contrée qui doit porter plus tard le nom de Parthénope : c'est alors que les cérémonies auront lieu en présence des descendants de Cham et de Japhet. Il est convenu qu'ils seront convoqués à jour fixe, afin de réunir encore une fois des parents séparés depuis plusieurs siècles.

Ainsi décidé, la joie reparaît dans les cabanes de Gomer. Bientôt une nouvelle fête est célébrée dans les domaines de Carimor. Ce haut seigneur et ses enfants participent aux réjouissances, dont les plus intéressantes eurent lieu dans cette grande forêt que les deux familles avaient, quelques jours avant, abandonnée avec tant de précipitation. D'autres vassaux de petits états voisins du royaume de Gomer; ses hommes-liges, issus de lui et de ses aînés, sont appelés : ils paraissent aux fêtes, dans tout l'éclat et la joie des premiers hommes de ces âges de candeur et de gaîté.

Quinze soleils et quinze lunes éclairèrent des divertissements qui n'auraient pas eu de terme, si le

patriarche Gomer eût voulu se rendre aux réjouissances offertes par tous les princes de sa famille ; mais Sizalha en abrégea le cours en obtenant enfin son congé.

Après avoir parcouru la forêt immense, chassé ses hôtes ailés et quadrupèdes ; après avoir visité les sites les plus romantiques, qui dans une longue suite de siècles devaient être si célèbres sous les noms de rocher *Canon*, rocher *Saint-Germain*, rocher *Casse-Pot*, de la *Mare-aux-Eves*, de la *Gorge du Loup*, de *la Table du Roi*, de *la vallée de la Selle*, du *carrefour de Belle-Vue ;* après avoir été les témoins de la chute de cette goutte d'eau sonore de *la Roche qui pleure*, et qui, déjà solitaire de leur temps, tombait sur les caillous d'alentour dans le profond silence de la forêt ; après avoir épuisé les joies bruyantes, sentimentales, gracieuses, l'allégresse franche, cordiale, ingénue, des premiers âges, le patriarche Gomer, à la fin d'un repas de famille, parle ainsi à Sédec et à Sizalha :

« Mes chers enfants, votre vivacité irrespectueuse et mon jugement présageaient un résultat fâcheux ; toutefois, Dieu a touché vos cœurs, et ma bonté les a rassurés. Une nouvelle alliance doublera les liens qui unissent déjà les familles de Cham et de Japhet. J'ai promis mon fils à Sizalha, et Sémé donnera sa fille à Sédec ; du moins j'en ai la confiance. Mais si Sémé refuse mon fils pour gendre, Sédec reviendra épouser une blanche dans nos contrées, et il aura en dot la royauté que je lui conserve.

» Vos mœurs pures, mes bons enfants, assurent à Sizalha un honnête compagnon pendant la longue distance qui sépare ma capitale des Gaules de l'Ethiopie, et un protecteur aussi zélé que délicat.

» N'oubliez pas que vous êtes sous les yeux d'un Dieu qui a puni récemment par un déluge universl le vice, la dépravation. Je ne vous ai donné ma bénédiction nuptiale que sous la condition que Sémé vous accordera la sienne. Dès lors vous vivrez comme frère et sœur, sous les yeux du grand Etre qui voit tout, et qui récompense la vertu.

» Adressez-lui vos prières, et demandez-lui de soutenir, de fortifier vos cœurs dans sa grâce; faites-lui dès ce moment, en notre présence, vœu de fraternité entre vous, et de lui offrir, s'il vous conduit, sains de corps et d'esprit, des libations au lever du soleil, durant trois heures consécutives, du jus de vos treilles, mêlé à l'eau qui tombe pure, limpide, du rocher le plus élevé de vos montagnes; et si votre raison s'égare, si le serpent d'Eve parvient à vous séduire, évoquez dès à présent la vengeance divine; conjurez-la d'ouvrir à l'instant les gouffres de la terre sous les pieds et sous les pas de votre chameau, de vous jeter dans les abymes de la mer ou dans les flancs d'une baleine durant sept années; appelez l'ange exterminateur, qui vous chassera des portes de l'Ethiopie; les tigres, les hyènes de vos forêts, qui vous dévoreront; les trompes d'éléphants, qui vous lanceront dans les airs; les boas, qui vous tien-

dront enlacés jusqu'à ce que l'archange Raphaël vous délivre ; enfin, soumettez-vous à être mis en pièces l'un et l'autre par le monstre qui naîtra de votre union criminelle, ou, si ce fruit a une forme humaine, à briser sa tête et à le brûler, en expiation de votre péché. »

Gomer s'arrête là, suffoqué par l'exubérance de ses exorcismes. Emelha, sa femme, assise contre lui, marche sur son pied, tire une manche de son vêtement, afin de mettre un terme à ses conjurations. Sizalha se trouve mal ; Sédec ouvre de grands yeux, comme un insensé, et toute la famille présente semble trembler pour ces pauvres fiancés.

Emelha rassure ses enfants. — De tels malheurs n'arriveront jamais, dit-elle ; j'en ai la persuasion. Nous ne sommes pas corrompus comme les contemporains de Noé ; le déluge nous a purifiés ; aucun de vous ne peut rappeler ces désastres. Sédec, mon cher fils ; vous, ma bonne Sizalha, reprenez vos sens, et, pour en finir, hâtez-vous de prononcer, en notre présence, les vœux et le serment que notre patriarche, mon époux, vous demande.

— Je ne sais ce que mon respectable oncle a voulu nous faire entendre, reprend Sizalha en sanglotant ; pour moi, je suis prête à jurer par les grands mots qu'il a prononcés. — Moi de même, interrompt vivement Sédec. Puisse la main de Dieu me foudroyer à l'instant d'une prévarication ! ajoute-t-il en élevant le bras ; geste qu'imite aussitôt Sizalha, en disant : — Bien entendu que tant de résignation hâ-

tera notre retour chez mon père, et de là à Parthénope, comme dit mon cher oncle.

Le patriarche et sa femme sourient au dévoûment passionné de Sédec et à la naïveté de Sizalha. La famille, présente, frappe des mains, en signe d'approbation, et l'assemblée se sépare. Les filles de Gomer emmènent leur cousine dans la longue chambre du repos, où, malgré les émotions du jour, elle passe une nuit calme, dans les bras d'un doux sommeil.

Le lendemain, dès l'aube du jour, Sizalha court embrasser son oncle et sa tante. Déjà Sédec était en leur présence. Gomer avait tracé pendant la nuit, sur de larges pierres blanches, les signes propres à instruire Sémé des aventures de sa fille dans les Gaules, des fiançailles de Sédec avec Sizalha, de la promesse faite par celle-ci de revenir d'Ethiopie avec son fiancé, son père Sémé, et toute sa famille, dans la contrée que Gomer indique sous le nom de Parthénope, où sera célébré, si Sémé et son épouse y consentent, le mariage de Sizalha et de Sédec, auquel son père donne en toute souveraineté les états de cette belle contrée.

Gomer charge d'autres pierres des instructions sur la culture du vaste territoire gaulois, sur le mode de le partager entre ses descendants afin de le repeupler, et sur bien d'autres détails économiques que Sémé lui a demandés. Il joint des graines et des plants produits par les terres qu'il gouverne. Sédec ajoute du bois sec, un sac de feuilles sèches, et des

caillous dont le frottement jette des étincelles. Le tout est chargé solidement sur le chameau.

Déjà le singe et le perroquet occupent l'extrémité supérieure de sa bosse. Les adieux de Sizalha et de Sédec à la famille du patriarche sont touchants, mêlés de larmes et d'une gaîté sentimentale, produite en même temps par l'assurance d'une nouvelle et prochaine réunion.

Enfin, Sizalha monte lestement sur l'animal qu'elle a nommé sa mère nourrice, dont elle a entretenu le lait, et qui s'agenouille pour recevoir si douce charge. Sédec se jette en croupe. Soudain le patriarche Gomer prend la bride; sa femme marche à côté de son fils, les enfants entourent la monture, les cousines aux deux côtés de Sizalha, et les cousins courant de l'un à l'autre, en égayant la marche par des vœux de bonne santé, d'heureux voyage, et d'un prompt retour, qui comblera les familles d'une précieuse et sainte allégresse.

Le cortége avance, sous la conduite de Gomer et de sa femme, jusqu'au bas d'une montagne, au passage d'un ruisseau dont l'eau murmure, effleure un sable uni. Son lit est large, assez profond pour arrêter les gens de pied sur ses rives. Là, Gomer et sa famille font halte.

Le patriarche, qui portait à sa ceinture une ample gourde d'osier, remplie d'un vin de choix, en verse dans une grosse racine de chêne, taillée en forme de coupe, qu'il présente à Sizalha, puis à son fils. Ceux-ci s'empressent de répondre à la faveur paternelle,

et boivent le vin de l'étrier, après avoir heurté cette coupe contre une seconde, que le père et la mère ont remplie, dont ils humectent leurs lèvres, et qu'ils passent à leurs enfants. Ceux-ci viennent à leur tour à Sizalha et à Sédec, frappent leur coupe contre la leur, et boivent à la félicité des jeunes voyageurs. Leurs cris de joie, l'expression de leurs souhaits, retentissent dans les grottes de la montagne voisine, tant est vieille cette loyale coutume de ne quitter ses parents, ses amis, qu'aux traits d'une liqueur spiritueuse et propice, qui échauffe long-temps la mémoire du bon cœur qui les unit.

Sizalha, tout à coup inspirée, saute à bas de sa monture, emplit sa coupe du lait de sa nourrice, en humecte ses lèvres, puis la présente à ses grands parents et à leur famille. La coupe est tour à tour épuisée d'un air si gracieux, que la jeune cousine en est ravie.

Enfin Sizalha est remontée sur le chameau, à l'aide des cousines, qui l'élèvent facilement sans donner le temps à l'animal de s'agenouiller. La gentille négresse s'empare vivement de la bride, et, tandis qu'elle envoie des baisers affectueux et des saluts à ses conducteurs, le chameau traverse le ruisseau, qu'il a bientôt franchi.

Sédec et Sizalha, de l'autre rive, font les derniers signes d'adieu. Gomer, avec toute sa famille, s'agenouille à l'instant : tous portent leurs regards au Ciel et sur les deux jeunes voyageurs, qui, de leur côté, se baissent devant la Divinité ; et déjà les circuits de la

montagne ont dérobé le couple innocent à la vue de sa famille.

La pureté des premiers âges après le déluge est leur sauvegarde. Nulle inquiétude de part et d'autre sur les suites de leur voyage, qui finira comme il a commencé, avec la pieuse résignation de deux jeunes cœurs que rassure l'espoir d'une union prochaine.

La négresse Sizalha avait paru en souveraine dans les Gaules, contrées où, plusieurs siècles après, ses compatriotes ne devaient plus être amenés que comme esclaves.

La famille Gomer retourne aux cabanes de sa capitale, résignée à la patience que lui impose l'attente de six mois avant de recevoir des nouvelles des deux êtres chéris qu'elle vient de quitter avec tant d'émotion. Et puis, qu'est-ce que six mois pour gens qui vivent huit ou neuf cents ans?

Le chemin de terre est long, mais franchi sans accident, et dans l'intimité de frère et de sœur. Ils cheminent, reposent, mangent ensemble et dorment sous le chêne, dans les souterrains, sur le gazon ou les caillous, qu'ils couvrent des peaux de mouton que le chameau leur porte; enfin ils ont parcouru, avec toute l'innocence qu'ils ont jurée, la distance qui les séparait de la mer.

Ils retrouvent au port, que Sizalha reconnait, l'esquif qu'elle y a laissé en débarquant d'Afrique, qui serait resté là jusqu'au siècle suivant, car sur terre et sur mer il n'y avait encore personne pour

s'en emparer. Ils le chargent de leurs provisions, s'y jettent avec leurs animaux, déploient leurs voiles, et cinglent en mer.

Des poissons, des monstres marins les suivent. Ils attachent des morceaux de viande à la pointe de leur bâtiment; et quand le poisson se soulève pour l'arracher, Sédec et Sizalha le frappent avec un harpon de bois dur, le soulèvent dans leur bateau, le rôtissent et en font bonne chère.

La mer n'est pas long-temps calme, azurée; il n'est pas de traversée sans contre-temps. Sizalha, en venant d'Ethiopie dans les Gaules, n'avait éprouvé que peu de contrariétés dans sa navigation; mais au retour nos voyageurs sont en butte aux coups de vent, de tonnerre, aux éclairs, qui semblent porter le feu dans leur frêle embarcation : des torrents de pluie et de grêle y jettent bientôt la désolation.

Un coup de tonnerre frappe tout à coup la vergue, met le feu à la voile, et la brûle entièrement. Le petit bâtiment reste le jouet des autans déchaînés et tourne sur lui-même, ou à de grandes distances, et en tous sens. Nos navigateurs commencent à s'inquiéter. Les avirons sont inutiles, les flots soulèvent l'esquif, qui tour à tour retombe dans les abymes qu'ils entr'ouvrent.

Sizalha se jette à genoux, les mains jointes vers le Ciel; Sédec court d'un bout à l'autre du bateau, et rejette autant qu'il peut l'eau qui le couvre.

Bientôt la violence de l'orage les menace d'une ruine prochaine. Ils montent sur leur chameau,

dont les quatre jambes disparaissent dans l'onde amère, lorsque soudain un énorme poisson, une *lamie*, plus grosse, plus démesurée que les baleines des siècles suivants, une montagne à nageoires, à larges écailles, antédiluvienne, aborde la barque, ouvre une gueule énorme, plus vaste que les cavernes de l'Etna, et engloutit l'esquif, corps et biens.

Permission de Dieu !!! trois jours après, le cétacée rend au port d'Ethiopie, en face de la demeure de Sémé, la chaloupe, avec sa charge intacte, Sizalha, Sédec, le chameau, le singe et le perroquet, tous vivants et avec un appétit à dévorer, car ils n'avaient pris aucune nourriture depuis soixante-douze heures.

Quelles actions de grâces au Ciel ! Ils se rappellent parfaitement la tempête, le danger de mort qui les a épouvantés, même la gueule monstrueuse qui les a dévorés; mais ils n'ont pas mémoire de ce qu'ils ont éprouvé dans le corps du monstre qui les a sauvés.

Grande est la joie de la noire famille. Tous rendent à leur fille et sœur Sizalha les tendres baisers qu'elle leur prodigue. Tous restent dans une admiration mêlée de surprise, à la vue de la face blanche du neveu et cousin Sédec. — Embrassez donc vos bons parents d'Afrique, dit Sizalha au timide Sédec, qui se jette enfin dans les bras de l'étrange famille qu'il voit pour la première fois.

Le chameau reconnaît son écurie, et s'y range

aussitôt ; le perroquet son grand panier d'osier, et le singe sa niche ombragée par un palmier sur lequel il saute à son gré.

La charge du chameau est déposée dans une pièce de la grande cabane de Sémé, qui, instruit par les hiéroglyphes tracés sur les pierres plates de Gomer, prononce en riant quelques mots de gaîté, correspondant au sens de ceux-ci de nos jours :

L'ivoire avec l'ébène
Font de jolis joujoux.

La longue route, la traversée orageuse, la délivrance miraculeuse des deux voyageurs, et leur abstinence encore plus merveilleuse, dites, répétées et bien constatées, obtinrent une approbation générale, et surtout des compliments unanimes ; bref, l'union de Sizalha et de Sédec est consentie par le roi, la reine, de l'avis des princes d'Ethiopie.

L'un des fils noirs est dépêché au roi des Gaules. Il est chargé de lui présenter les figures hiéroglyphiques qui attestent la ratification de son père aux conditions du mariage de Sédec et de Sizalha, qui annoncent l'engagement pris par Sémé de donner en dot à sa fille tout le littoral appelé de nos jours l'*Algérie*, peu éloigné du territoire où doit régner Sédec. Le noir messager se réjouit de voir des cousines gauloises et blondes ; il doit ajourner Gomer et sa royale lignée dans six mois, aux noces qui seront effectuées

sur l'emplacement du beau littoral situé en Europe, au bas des monts dits depuis le *Fort Saint-Elme* et le *Fort de l'OEuf*. Là se rendra directement de l'Ethiopie, au jour indiqué, Annéhala, mère de la future, avec une centaine de princesses et de princes noirs, ses enfants. Sémé, avec le reste de sa nombreuse génération, continuera à se dévouer aux soins de son gouvernement. Le messager porteur de ces instructions part, et, après un trajet de deux mois, il arrive heureusement à la cour de Gomer.

Le roi des Gaules est enchanté de ce doux accord et de ce brillant avenir. Tous les enfants veulent être de la noce et parcourir les contrées ravissantes qui s'étendent au bas du Vésuve jusqu'à la mer. Gomer fait un choix. Il ne peut contenter tout le monde. C'est lui qui conduira ses enfants en nombre égal à ceux qu'Annéhala doit y mener.

La tradition de ces noces pastorales, la présence de cinquante cousins et de cinquante cousines, aura pu donner aux Grecs l'idée de l'histoire des cinquante filles de Danaüs et de leurs cousins, qu'ils ont brodée sur le patron de leurs rêveries.

Toutefois, le mariage fut célébré sans coups de poignard. Les deux familles se trouvèrent à point nommé réunies, et la conclusion eut lieu avec le cérémonial simple, touchant, avec la joie franche, aimable, des premiers âges. Elle fut suivie d'une nuit de cet amour qui n'a rien perdu à attendre.

Les époux sont installés par Sémé dans leurs nou-

veaux états, et les premières cabanes construites en amphithéâtre au dessus des rivages sonores de la Méditerranée. Tels furent les fondements de la belle ville que les Italiens ont depuis appelée *Napoli*, origine qui n'avait encore été reconnue par aucun chroniqueur, mais qu'indique l'histoire de tous les premiers peuples.

Tant il est vrai que simplesse joyeuse des premiers siècles vaut mieux que civilisation hypocrite des modernes !

—

# Un drame avant le Jugement dernier.

Ils sont jeunes, ils sont mûrs, ils sont vieux, ces gens de lettres qui se réunissent en pique-nique à une table de treize couverts. Il y en avait un de trop, selon la vieille prévention venue des treize apôtres, et suivant l'ancien dicton : Le nombre treize porte malheur.

L'un est philosophe, l'autre métaphysicien, un géomètre, un chimiste, un docteur médecin, un docteur ès-lois, un orateur, un professeur de rhétorique, un auteur dramatique, un nouvelliste en prose, et trois autres poëtes romantiques ou lettrés, comme on voudra.

Ils n'ont admis aucun politique, par une bonne raison; ils le sont tous, chacun avec son système de gouvernement : car, depuis juillet 1830, quel être à figure humaine n'a pas le sien? Et il y a tant de

nuances, qu'en vérité la tribune et ses accessoires, depuis l'hôtel jusqu'à l'échoppe, forment une tour de Babel inextricable. Ce n'est pas la faute de ceux qui ont donné un plan régulier ; c'est à côté d'eux, et malgré leur dialectique, que la tour des ambitieux divergents s'élève et va crouler.

Si la soif de l'or, si l'ambition, ne hachaient pas la France, nous serions tous d'accord, et nous appuierions tout d'une voix notre roi suivant la charte ; état et régnicoles seraient unanimes et heureux.

Mais un peuple de quinze siècles, régénéré, dit-on, depuis un demi-siècle, corrompu par les fortunes improvisées au temps des conquêtes du directoire et de l'empire, électrisé par l'élévation des familles obscures, desséché par l'égoïsme, ne peut reprendre l'équilibre, et tous s'agitent comme les atomes d'Épicure, jusqu'à ce qu'une combinaison du sort en fasse un nouveau monde politique.

Nos docteurs gastronomes se mettent donc à table, et l'un d'eux, orateur joyeux, dit en dépliant sa serviette, à la vue des vingt-un mets au parfum enivrant et subtil : — Oh ! l'heureuse vie !... Bonne table ! air chaud ! belle campagne au milieu des jardins, sous leurs berceaux fleuris, au bord des eaux limpides qui les arrosent ! Comme ce vin d'Aï va rafraîchir nos gosiers dilatés à la vue de ses flacons ! Chère succulente ! Entouré d'amis, d'excellents convives, gens de doctrine, d'éloquence et de poésie !... Je crois entendre ici, comme Pythagore jadis en Grèce, les sept notes des sphères célestes, dont nos Orphées mo-

dernes font encore vibrer la gamme harmonieuse... Ma foi ! je suis avec vous plus heureux qu'un roi !....

— Dites donc, reprend un romantique, plus heureux que nos bourgeois modernes, qui le sont plus qu'un monarque; qui disputent les fleurons de la couronne aux anciennes familles; que ces légistes qui envahissent les dignités, qui s'anoblissent, qui soutiennent qu'il n'y a plus qu'un ordre en France depuis 1830, celui des bourgeois, seuls habiles à gouverner, à maintenir l'égalité en s'élevant au niveau de celle qui fonde le trône.

— Comme ces bourgeois, reprend l'historien, qui, en 1461, soutinrent un dais de drap d'or au-dessus de la tête de Louis XI, lorsque ce roi, à son entrée à Paris, fut couronné à la porte Saint-Denis par deux anges, auxquels il ne ressemblait pas.

— Comme les bourgeois du temps de Charles VIII, qui reçurent Anne de Bretagne, sa femme, à son entrée à Paris en 1489.

— Comme ceux de François Ier, qui, en 1515, escortèrent ce roi à son entrée dans la capitale.

— Comme ceux... Assez ! assez ! crient les poëtes; ne politiquons pas... Livrons-nous à la joie; chantons comme Horace qui demande à boire : *Nunc est bibendum*... Couronnons-nous de roses comme Anacréon...

— Oui, oui, interrompt l'orateur; joyeux amis, tranchons, découpons ces viandes au fumet délectable.

Et tous se servent et mangent... L'orateur continue :

— Emplissons nos verres de ces vins frais, pétillants, qui échauffent le cœur, épanouissent le cerveau !

Et tous boivent. — Vivons ensemble comme des pairs de France... Oui, nous sommes tous pairs aux termes de la Charte des Français !

— Eh ! nous y revenons à la politique, interrompt le docteur médecin. — Pourquoi pas ? répond le docteur légiste. C'est une réflexion si juste ! les pairs du royaume ne sont vraiment que les premiers entre nous.

— Dites donc entre tous, observe le métaphysicien.—Entre nous, réplique le professeur, car nous sommes ici les plus instruits de la France.

— J'en conviens, réplique le chimiste ; les plus érudits de ces premiers pairs n'en savent pas plus que l'un de nous.

— Et n'ont pas plus de droits, reprend le géomètre, s'ils savent calculer les lignes d'un triangle dont la pointe est le chef de l'État.

— Soit, reprend le philosophe ; soyons pairs en France en attendant les attributions de pairs de France ; c'est une consolation pour ceux qui ne sont pas encore appelés à la salle du Luxembourg.

— Vive le progrès ! s'écrient à la fois les poëtes et les romantiques ; nous sommes les égaux des dignitaires !

— Il y a long-temps, reprend l'orateur joyeux :

depuis François Ier, depuis la renaissance, savants et lettrés de notre belle patrie en sont les lumières; ce sont les grands hommes que les peuples anciens ont portés en triomphe, et que les modernes couronnent.

— C'est le beau spectacle que j'ai mis en scène, rappelle l'auteur dramatique. — Et qui m'a inspiré, ajoute le nouvelliste, un in-octavo trois fois réimprimé.

— Oh ! fortunés confrères ! reprend l'orateur joyeux; tous les jours je m'applaudis de partager votre félicité... Jamais je ne l'ai mieux sentie qu'en ce moment; la carrière des savants, des poëtes, des orateurs, devrait avoir la durée de celle de notre premier père... neuf cent trente ans !... Quel ravissement que celui d'être inspiré, de discourir, d'enseigner, d'émouvoir, d'écrire et d'enchanter durant neuf siècles !... d'être à table avec ses pairs, tous célèbres, tous contents... La science, le talent nous comblent de tant de jouissances, que nous éprouvons chaque jour ces vives émotions qui abrégent la vie; et depuis les premières lueurs de génie que l'Orient a transmises au monde, nous concentrons dans soixante années les neuf siècles d'existence de son premier âge.

— Je crains bien, interrompt le philosophe, que la longue existence des patriarches ne prouve qu'ils ont été sobres, laborieux, plus occupés à donner à leurs semblables l'exemple de l'exercice du corps que de leur laisser des traités profonds de morale et d'instructions scientifiques, qui fatiguent et usent la

tête; ne démontre enfin que plus la société se civilise, plus elle devient épicurienne comme à la table où nous sommes, puis toute mondaine, finalement corrompue, enfin mortelle à chacun de nous avant quatre-vingts ans.

— Misanthropie! mon cher confrère, pessimisme! réplique un romantique. Je suis le trois-centième fils d'Adam, et mes conceptions ne m'affaiblissent point le cerveau. La morale d'Épicure élève mes pensées; mes conceptions, loin d'être terrestres, me transportent dans les sphères spiritualisées, et je ne suis ni mondain ni dépravé.

— Toutefois, vous voilà, mon cher confrère, réplique le chimiste, à table servie de mets bien terrestres, offerts aux sens matériels.

— Vous êtes comme moi, répart le géomètre, le trois centième fils d'Adam, créé il y a plus de six mille ans. A cinq générations par siècle, cinquante par mille ans donnent bien trois cents pour six mille; et certes, les vivants actuels sont frères terrestres tous de bon appétit.

— Quelle série de pathos! observe le métaphysicien, qui n'avait pas encore parlé... Où sont donc les pères? N'y a-t-il plus d'autres degrés de parenté parmi les êtres vivants? N'avons-nous que des frères et des sœurs?

— Eh! sans doute, répond le docteur en loi: car les pères, les mères, les sœurs, les oncles, les tantes. les cousins, les cousines, sont en même temps contemporains de leurs frères et sœurs, ce qui confirme

le système de notre frère le géomètre... A sa santé!

— A notre santé à tous! dit le romantique, car la parole est à nous tous; entre pairs, comme l'a dit notre brave orateur, il n'y a de primauté que pour le plus habile à la saisir. Nous sommes tous ici à même de la faire entendre avec avantage; le plus empressé n'acquiert pas le droit de prévaloir sur ses confrères.

— Fort bien! reprend le géomètre, car celui qui articule facilement l'une des langues de l'Europe n'a pas, à mon avis, moins de mérite que celui qui se sert des cinq cent quatre-vingt-six autres.

— Oh! s'écrient à la fois les douze autres convives, cela ferait dans notre petite Europe cinq cent quatre-vingt-sept langues!

— Sans doute, réplique le géomètre; l'Asie, plus étendue, plus populeuse, en a, d'après les calculs du savant Dulong, six cent vingt-sept; l'Afrique, deux cent soixante-seize, et l'immense Amérique douze cent soixante-quatre; total : deux mille sept cent cinquante-quatre idiomes. Ce nombre s'augmentera de celui des peuples inconnus, à mesure que nos Argonautes modernes en découvriront.

— Eh!... la confusion des langues couvrira la terre, ajoute le métaphysicien. C'est ce qu'a prédit l'antique apologue de la tour de Babel.

— En attendant, parlons la langue des dieux, s'écrie le romantique, celle qui domine toutes les autres, et que nos œuvres apprendront à toutes les nations.

— Les convives, à ces mots, font entendre des bravos, qui comblent de joie et d'orgueil le romantique, et tous les verres sont choqués à sa célébrité.

— Honneur! honneur au romantique! dit le professeur; je compare les classiques aux étoiles fixes, et les romantiques aux météores, aux comètes.

— Fort bien! dit la société gastronomique.

— En attendant la crue des deux mille sept cent cinquante-quatre dialectes, ne parlons pas tous à la fois, recommande le docteur médecin; autrement on dirait que nous jetons ici les nouvelles fondations de la tour que le métaphysicien nous a rappelée. Toutefois, buvons au professeur pour sa brillante comparaison.

Et le nouveau toast est adressé au rhéteur.

— Et notre orateur, observe un poëte classique, celui auquel vous destiniez la première santé, celui que Mercure semblait tout à l'heure inspirer, votre tour de Babel l'a réduit au silence... Voyez, il ne dit mot... Il concentre en lui son illusion, son extase... Son prestige, qu'il exprimait avec tant d'amour, il le retient, il le comprime..., il en jouit seul..., il nous en prive. Voyez ses yeux élevés au plafond, dont il fait son firmament; il ne les descend plus sur nous; il porte machinalement un toast; son verre est sur la table; sa main le porte vers les nôtres; mais sa pensée est olympique.

— Divertissez-vous, poëte, mon frère ou mon confrère! reprend l'orateur joyeux; développez votre verve, je ris avec vous. Oui, je sens aussi des inspi-

rations. Nous sommes les amis d'Apollon, de Mercure, des neuf sœurs, des trois Grâces, de Minerve... que sais-je ? des monts et des fleuves sonores qui leur sont consacrés.

Nouveau toast ; celui-ci est adressé au disciple de Phébus, qui répond : — Je reporte ma santé à la fleur et à l'embonpoint des vôtres ; puissé-je y boire encore dans l'Olympe, quand je serai assis à la table du bon Bacchus, entre le berger d'Admète et le fils de Maïa.

Après un instant de silence, le joyeux orateur reprend :

— Amis ! nous en serons bientôt au coup du milieu, qui cuit, fond les aliments, et donne de nouvelles forces à l'appétit.

— Après le xérès, j'ai en réserve l'*opiat des Arabes*, qui vivifie le corps et développe les facultés intellectuelles ; c'est une pâte molle, un extrait d'ellébore, de feuilles de chanvre, d'opium et d'autres substances aromatiques.

L'opiat le plus recherché est le *kachiche*. Il échauffe l'imagination, il l'exalte, et crée des hallucinations singulières, gaies ou tristes, selon l'impressionnabilité des consommateurs ; il cause aussi une somnolence contemplative qui transporte dans les espaces célestes, dans des sphères mélodieuses.... qui détache de la terre.

Je veux vous en régaler... Il vous donnera l'avant-goût de ces félicités indéfinies réservées aux substan-

ces impalpables.... C'est l'Hypocrène des romantiques.

— Il n'y a pas de mal de l'importer en France, dit un poëte de cette école ; nos œuvres n'en seront que mieux appréciées.

— Oui, dit le métaphysicien, au moyen du grain d'ellébore.

— Parbleu ! repart le chimiste, j'en ai composé une recette qu'un membre de l'ancien Institut d'Egypte m'a rapportée d'Alexandrie. Je suis curieux de comparer mon kachiche composé à Paris à celui que vous avez reçu d'Afrique.

— Du Caire même il y a peu de mois : c'est un saint-simonien qui m'en a cédé plusieurs vases.

Et ils continuent le repas.

— Eh bien ! reprend le docteur médecin, nous y voilà après le coup du milieu. Voyons donc votre merveille.... Des cuillères propres, vermeilles !... Garçons ! lestes! Changez-nous ces métaux terrestres, matériels !

— Servez-nous, dit le professeur de belles-lettres, comme des prêtres du bœuf Apis.

Les gens de service obéissent. Le joyeux orateur se lève, et va tirer d'un placard un gros pot syriaque, au large cou. Il le caresse, le baise à plusieurs reprises, en s'écriant :

*Festo quid potius die ?*

. . . . . .

*Divis orte bonis !*

Pâte liquéfiée, incomparable !... viens : répands dans nos bouches ton baume magique... Donne-nous des rêves enchanteurs et l'inaltérable joie des douze Olympiens... Endors-nous dans l'oubli extatique de la matière !

A ces mots, il emplit tour à tour le cristal de ses commensaux. Chacun élève le sien, en examine le contenu, sa qualité, sa couleur, aspire son arome.

— A nos amours célestes ! s'écrie tout à coup un poëte : à Vénus, Apollon !... — A Momus ! crie le philosophe ! — A Asmodée ! crie le docteur légiste. — A Morphée ! dit en bâillant l'auteur dramatique. Et sans laisser achever les autres votants, tous portent à leurs lèvres, les uns à petites doses, les autres avidement, le sorbet aromatique ; tous donnent un sourire d'approbation.

Enfin les cristaux sont vidés, déposés sur la table. Les convives, muets, se regardent. Les uns baissent les yeux ; d'autres agitent la langue sur leurs lèvres ; d'autres changent de couleur, pâlissent ou deviennent vermeils, selon leur complexion ; les traits de quelques autres restent invariables ; l'émotion de leurs confrères paraît exciter leur gaîté, et presque leurs railleries.

Le géomètre, qui calcule tout ; le métaphysicien, qui analyse tout ; le médecin, qui juge les situations hygiéniques, semblent se divertir des positions diverses que donne la solution arabique aux amateurs. Les poëtes romantiques, le professeur de belles-lettres, semblent en extase et abandonner la terre. Le

philosophe, le docteur en lois, se dérident ; leurs regards s'animent. L'auteur dramatique frappe de la main son front, qui semble imaginer un sujet. Le nouvelliste a les bras croisés sur sa poitrine, les yeux immobiles ; puis tire ses tablettes, et crayonne rapidement, en les examinant tour à tour, l'état des convives : tous ont cessé de manger et de boire.

Mais l'orateur qui a servi l'opiat égyptien semble dominé par un transport intermittent, et bientôt cède à une vision somnolente.

— Amis, dit le docteur en médecine, le kachiche serait-il plus puissant que des esprits forts ?

— Après tout, dit le chimiste, ce n'est qu'un extrait de plantes inanimées qui ne peuvent avoir ensemble plus de vertu que nous.

— Calculez donc, chers confrères, ajoute le géomètre, que des substances qui végètent ne peuvent assujettir l'homme qui raisonne.

— Précisément, répond le philosophe ; je pense, je raisonne ; donc c'est moi qui les domine, et qui, intérieurement, les définis.

Le métaphysicien ajoute : — Nous nous communiquerons nos conjectures.

— C'est moi qui vous donnerai le mot, observe le chimiste. Je m'empare du vase de kachiche ; je l'analyserai, car j'ai des doutes sur la recette que nous en a donnée notre orateur ; l'effet qu'il produit est trop prompt, trop puissant sur nos facultés, pour que l'assemblage des drogues connues qui le composent ait pu être aussi actif. — Et le chimiste prend le pot

prétendu syriaque, que l'orateur ne songe nullement à retenir.

En ce moment, l'un des garçons servants entre ; il annonce une compagnie d'Italiens qui demandent la permission de chanter et de jouer en présence de l'honorable société.

Plusieurs voix répondent : — Oui, oui! qu'ils viennent. — Les poëtes demandent s'ils ont des muses avec eux. Le messager, qui ne sait trop ce que signifie ce nom de muses, paraît incertain, puis à tout hasard il répond : — Ils ont deux femmes, jeunes, brunes et jolies. — Appelle-les donc bien vite, s'écrie l'auteur dramatique, il en faut partout.

Les Italiens ne tardent pas à entrer ; leurs instruments ont été mis d'accord dans l'antichambre ; ils se rangent, et tout aussitôt exécutent un morceau de musique tour à tour douce, harmonieuse, vive ou mélancolique.

Les impressions produites par ce petit orchestre de violons, d'une basse, d'un alto, de guitares et de harpes, sont diverses sur chacun des convives. Il agite les nerfs de ceux qui, muets jusqu'alors, n'articulaient aucune parole. L'orateur surtout paraissait plus que tout autre plongé dans une extase insurmontable.

Les musiciens font place aux chanteuses, qui s'avancent, et s'accordent aussitôt en un duo qu'elles accompagnent de la harpe et de la guitare, soutenues par le demi-jeu des autres instruments.

Les deux syrènes chantent la vie pastorale, le

bonheur des amants, les folies épicuriennes, enfin les félicités terrestres, sur des tons variés; elles pressent ou ralentissent la mesure, selon le sujet qu'elles modulent, en donnant à chacun le ton qui le caractérise.

Tout à coup notre orateur, qui soufflait comme une sibylle sur le trépied, s'écrie : — Donnez-nous la fin du monde, le bouleversement de la création matérielle, et terminez par nous chanter le retour des âmes dans l'empyrée, et les joies de la vie intellectuelle.

Les musiciens nomades ne doutent de rien. — Si, signor, répond le maestro, *si mousou, sentite! sentite!* — A ces mots, les chanteuses rentrent dans leurs rangs, et les voilà qui tous s'évertuent sur leurs instruments, passent du grave à l'aigu, font siffler leurs cordes, et produisent avec les chanteuses, dont les voix percent par moments sur les vibrations, sur les *tutti* de l'orchestre, une discordance d'harmonie qui annonce la confusion des éléments, le désespoir des êtres animés, et le fracas du globe, qui vole en éclats.

— Assez! assez! crient douze voix, tandis que l'un des confrères succombe au fracas harmonique, et se meurt. C'est notre treizième convive, l'orateur joyeux, dont l'âme vole au séjour épuré que ses yeux signalent au dessus des nuées.

Ses confrères le croient en syncope causée tout à la fois par l'effet de son kachiche, et du désordre criant, convulsif, de la composition du maestro.

— Passez, dit un poëte romantique, passez au ravissement de la vie intellectuelle. — Tout à coup, par une transition prompte et savante, le maestro modifie, adoucit ses voix et ses instruments, au point qu'il semble faire chanter les anges.

A cette mélodie céleste, l'orateur expirant fait un mouvement, hausse les deux mains, et murmure ces mots :

— M'y voilà ! m'y voilà ! au banquet divin... J'entends les harpes des substances ailées qui m'appellent, qui m'entraînent par une attraction extatique... Adieu aux hommes, à la terre, aux amis que j'y laisse à regret... Adieu !... Ah !... je suis dans l'Olympe.

Il prononce ces dernières paroles comme le maestro mettait fin à son *andante* gracieux, enchanteur, quand tout à coup le son de plusieurs trompettes éclate à la fois sous les croisées de la salle du festin. Il semble que ce soient celles des sept anges qui, suivant saint Jean, annoncent aux quatre coins de la terre la fin du monde. C'étaient les trompettes d'une compagnie de voltigeurs en garnison à Nanterre, qui sonnaient la retraite, car il faisait nuit, et les garçons du restaurant avaient placé sur la table des bougies symétrisées, sans que nos convives aient paru s'en apercevoir, parce qu'ils subissaient plus ou moins l'influence du kachiche et de l'harmonie italienne.

Plusieurs d'entre eux se lèvent comme des somnambules ; ils articulent des paroles entrecoupées, mais sans suite... Les romantiques prétendent que la

terre tremble, car debout ils chancellent... Le philosophe, le métaphysicien, le docteur et le chimiste, restent assis, se regardent, et se demandent si c'est un coup de théâtre arrangé, calculé pour le dénoûment de leur réunion.

L'auteur dramatique s'écrie : — Ma pièce est faite en trois actes : douze enivrés de kachiche, un orateur mort, et la fin du monde.

Le nouvelliste reprend ses tablettes, crayonne et dit : — *Les derniers Originaux, nouvelle finale.*

Le géomètre appelle les garçons et demande la carte; il paraît calculer la dépense du repas, et en diviser le montant par tête.

Dans ces entrefaites, le maestro italien s'approche de ceux qui ont quitté leurs places, et demande à l'un d'eux la permission d'occuper un moment les siéges vacants. Les chanteuses n'attendent pas la permission ; elles prennent séance et se partagent une poularde. Leur chef et ses compagnons remercient comme s'ils eussent obtenu la *licenza dei superiori*, et, à l'exemple des cantatrices, chargent leurs assiettes.

Le chimiste, curieux de voir d'où les trompettes sonnaient, était accouru à une croisée, et avait laissé à sa place le kachiche. Les Italiens s'emparent du cruchon, et se servent tour à tour un morceau d'opiat, tandis que le médecin secoue le bras de l'orateur, qu'il veut tirer de ce qu'il appelle sa somnolence ; que le géomètre compte avec l'hôte; que les poëtes marchent à grands pas dans la salle, et que

les autres convives observent en savants, en hommes de lettres, à moitié livrés aux prestiges du sorbet égyptien, toute cette scène burlesque et tragique, car l'orateur ressemblait à un mort.

Le chimiste, revenu à sa place, se récrie à la vue du flacon arabique passé entre les mains des Italiens; il le reprend avec humeur... Le maestro se confond en excuses... Mais quinze minutes ne sont pas écoulées que la vertu du kachiche agit sur les facultés des ultramontains.

Nouvelles scènes ! autres désordres ! Le maestro et les femmes, bien restaurés par les mets qu'ils ont achevés, songent à quitter la salle, et à porter ailleurs leur industrie. Leurs camarades, abattus sur des chaises, font de vains efforts pour les quitter, tandis que le chef et les deux chanteuses s'adressent, d'un pas mal assuré, avant de sortir, aux convives, et stimulent leur générosité. Mais ils parlent, soit à des illuminés, soit à des soporifiés, soit à des rêveurs immobiles : aucun ne répond ; quelques uns repoussent rudement les quêteuses; d'autres les écartent pour avoir le pas libre et accéléré, leur disant : — Allez, allez ! vous êtes assez repus !

Une quêteuse passe contre l'orateur moribond, et, sans pouvoir distinguer s'il vit ou non, elle porte sa tasse sous les yeux du corps insensible ; elle lui frappe une main restée sur la table, mais inutilement. Le docteur, qui donne des secours à son confrère, dit à l'indiscrète : — Retirez-vous ; ne voyez-vous pas ?...

La quêteuse fuit tout à coup, en criant : — Gare le *choléra !*... En voilà un mort du *choléra !*

A ces mots, elle se jette, sans le voir, sur le maestro, qui renverse la seconde quêteuse, qui tombe sur le chimiste, culbuté sur les trois flegmatiques, le métaphysicien, le philosophe et le géomètre, jetés eux-mêmes sous la table en poussant de hauts cris.

Les violons, alto et basse, se hâtent de baisser les bougies pour éclairer ceux qui se débattent entre les tréteaux. L'auteur dramatique et le nouvelliste se précipitent afin d'observer cette scène curieuse et bruyante, lorsqu'une chanteuse, qui veut aider l'*amico* à se relever, saisit les deux premières jambes qu'elle rencontre, et les tire à elle de toutes ses forces.

C'est le professeur de rhétorique, qui, par métaphore, cherche, crie-t-il, à sortir de l'antre de *Trophonius*. La chute de tous ces gens renversés entre les tréteaux, leur agitation, ébranlent ces appuis ; la table bientôt vacille et croule sur elle-même avec tout ce qui la couvre ; les lumières sont éteintes ; les ténèbres augmentent le désordre et le tumulte.

L'hôte n'avait pu s'accorder sur le montant de la dépense avec le géomètre. Au reproche d'avidité et d'avarice, au cri de choléra, il venait de s'échapper et avait couru chercher les agents de police.

Chacun des confrères du banquet et des musiciens se démêle aux cris nombreux qui retentissent de toutes parts. Les premiers dégagés et sur pied

cherchent une issue; mais l'hôte a fermé la porte en dehors, afin que ses débiteurs ne puissent lui échapper.

On peut juger du bouleversement de la salle, dont le mobilier a roulé sur le parquet, aux débris des bouteilles, verres, faïence et porcelaine; de la détresse des personnages, étouffés sous les siéges et la table, aux lumières éteintes, tandis que les portes et les volets sont exactement clos.

Quelques confrères du pique-nique cherchent les embrasures des fenêtres, dont ils soulèvent les espagnolettes. Déjà l'une d'elles est ouverte; le maestro et ses virtuoses s'élancent au devant, et déclarent que personne ne sortira qu'ils ne soient payés de leur séance harmonique.

Nouveaux débats! siége de la croisée. On négocie; tous les convives se précipitent vers cette ouverture, et chacun donne une pièce blanche au chef d'orchestre; enfin, ils allaient tous sauter dehors, quand ils voient au bas, à la lueur de deux torches ardentes, des hommes armés croiser contre eux la baïonnette.

— Défense de sortir, dit le commandant, sans un ordre du maire, qui, conduit par le maître de céans, occupe l'hôtel.

Il n'était pas possible de franchir la distance, quoique fort courte, de la croisée du rez-de-chaussée au sol gardé par la force armée : les pointes aiguës des baïonnettes opposaient un obstacle insurmontable. Tentative bientôt inutile, car le maire, en

écharpe, entre presque aussitôt dans la salle, escorté de six fusiliers et de l'hôte, qui fait porter au devant de l'autorité toutes les bougies et chandelles du restaurant.

Le débat à la fenêtre est aussitôt terminé, et le maire dit en fronçant les sourcils : — Qu'est-ce donc que ce désordre, ce tumulte, ce bris de meubles? L'hôte se plaint de tapage nocturne, d'insultes à sa personne, de refus de paiement de toute la valeur de ses fournitures, de vacarme prétendu musical, d'ivresse générale, de vertiges, et de mort presqne subite causée par le *choléra*. Je viens vérifier les faits; voici le médecin de notre commune... Procédez, Monsieur... Hôte! faites redresser la table et les siéges; et vous, commandant, placez vos gendarmes à la porte et au devant de ces croisées : personne ne sortira que par mes ordres.

Les convives s'avancent vers le maire; le maestro, qui a réuni sa troupe et repris ses instruments, s'approche de l'autorité. Tous veulent partir, tandis que la table est remise sur les tréteaux, qu'un tapis est étendu à la place du milieu, au devant d'un fauteuil, dont le maire s'empare, que du papier et une écritoire bien garnie sont rangés à sa droite.

Le maire étend les mains et crie : — Silence!... silence!... Parlons les uns après les autres.

— Mais, monsieur le maire, répond l'homme de loi, il n'y a encore que vous qui ayiez pris la parole... Permettez... — Eh bien! à vous, reprend le maire; expliquez-moi..... — Le maestro l'interrompt : —

Mousou le maire, mi è miei camarades n'abbiame più niente a far in questa salle... Con vostrou permissione, lasciate noi sortir. — Si, si, crient les deux chanteuses..... L'ou choléra è qui, noi vouloir miga morir... partiamo presto.... partiamo.

Le maire interroge l'hôte.— Ces gens vous doivent-ils ? — Niente, signor, repart le maestro ; sono les messiou présents che noi hanno regalés puis pagate. — Je ne leur demande rien, réplique l'hôte.

— Ebbene, reprend le maire, qui a fait la guerre en Italie sous Napoléon, et qui veut brillanter son talent en langue toscane ; ebbene ! via ! via ! mandriani (gardiens de pourceaux) !

Sans épiloguer la qualification humiliante que leur donne l'autorité locale, les six virtuoses, hommes et femmes, se précipitent vers la porte pour sortir. Mais l'effet du kachiche n'était pas accompli ; ils mettent tant d'empressement à fuir de ce lieu de contagion, que le chef et son second violon, encore étourdis de l'opiat des Arabes, tombent à la renverse sur les corps de la basse, de l'alto et des deux chanteuses, que leur choc a tout à coup culbutés avec eux.

Le maire se lève à la hâte. Il accourt au bruit de ce nouveau tumulte. Le chimiste saisit l'instant de l'écart du maire pour placer sur la table le vase d'opiat égyptien, non loin du fauteuil de ce fonctionnaire.

D'autre part, un poëte qui depuis le retour des lumières marchait à grands pas, toutefois mal assurés, dans la salle, qui écartait vivement ses confrères, afin de se faire un passage libre, à la vue des vir-

tuoses italiens renversés, accourt, et crie au maire :

— Nous touchons à notre dernière heure... Vous avez entendu les trompettes aux quatre coins de l'univers... Vous voyez un mort... ; un de nous enlevé par le choléra... ; nous tous en défaillance... ; c'est la fin du monde... ; vous n'aurez pas le temps de nous juger... : nous allons tous paraître au jugement dernier.

— Il est fou, observe le maire. — Durant ce colloque, les artistes italiens se ramassent... ; mais le poëte les arrête... Attendez... J'ai une mission à remplir... ; vous ne sortirez pas... Ecoutez,.. ; je suis inspiré... Je vais vous chanter le *Jugement dernier*... Reprenez vos places... Entourez-moi.

En parlant ainsi, il ramène l'autorité, et le maestro, qu'il saisit par le bras, le premier sur son fauteuil, et le second à côté ; puis il entraîne à sa droite le commandant, monte sur une chaise, appelle ses confrères, l'hôte même, les gens armés, et les autres Italiens qui entourent la table, et, dans l'enthousiasme de l'inspiration, il s'écrie :

Quels signes effrayants épouvantent la terre ?
Des fantômes hideux paraissent dans les airs,
En longs traits menaçants sillonnent les éclairs !
A grands coups redoublés éclate le tonnerre !
De la voûte des cieux
Une sanglante pluie
Précipite les feux
Que chassent les vents en furie !

— Bah ! dit le maire à part, je ne vois rien de tout

cela ! Je n'entends ni vent siffler, ni pluie tomber !...
— Le poëte, sans répondre, continue :

Quelle main du soleil prépare la ruine ?
Cet astre dans son cours roule rapidement,
Et reste tout à coup privé de mouvement...
Phébé de notre globe est encor plus voisine ;
Dans un fleuve de sang
Son orbe immense nage !...
Dieu ! quel sort nous attend !...
Quels coups vont frapper ton image

— Phébé, notre voisine, reprend le maire ; attendez !... je crois que c'est la lune !... Et ce sont des vers qu'il nous débite..., morbleu !... Ils sont passés de mode... ; moi, je ne les aime pas... Voyons !... tandis qu'il nous berce avec ses rimes alignées, ne puis-je trouver une friandise ?...

A ces mots le chimiste lui offre le dépôt d'opiat, qu'il lui donne pour d'excellentes confitures. Le maire en présente une cuillerée au commandant de son escorte armée, et porte la seconde à sa bouche. Tous deux les aspirent en amateurs.

Le chimiste, qui ne trouve pas d'autre moyen de sortir de ce dédale, prend des cuillères et distribue des résidus de l'opiat aux gens d'armes ; tous les savourent, tandis que le poëte continue à réciter sa troisième strophe :

Voyez, voyez au ciel étoiles et planètes
Se heurter, se briser en éclats désastreux !...

Quel bras anéantit ces orbes radieux ;
En horribles replis renverse les comètes,
Allume au sein des airs
La flamme dévorante
Qui dessèche les mers
Et provoque la soif ardente ?

— Il a raison, j'ai soif, observe le maire. Aussitôt l'hôte accourt, apporte du vin, et remplit généreusement les coupes de l'autorité civile et militaire.

Le poëte n'en continue pas moins sa déclamation.

Touchons-nous à ce jour des célestes vengeances
Où le glaive de Dieu va punir les méchants ?
Est-ce pour les forfaits le jour des châtiments,
Et pour l'humble vertu celui des récompenses ?...
Hommes ! voici l'instant...
Déjà vos cœurs frémissent...
En fracas déchirant
Les sept trompettes retentissent !

— Bah ! dit le maire ; il croit encore les entendre ! Il y a plus d'une demi-heure qu'elles ont sonné la retraite ! N'importe : allez votre train. — Et l'autorité, que l'opiat commence à échauffer, se fait verser à boire. Son escorte suit un aussi bel exemple. Le poëte continue.

A ce signal de mort pâlit le sombre Vice,
Le bras du factieux demeure snspendu ;
Tant de meurtres commis, tant de sang répandu,
De l'Eternel, enfin, provoquent la justice.

Le fer de l'assassin
Prêt à frapper s'arrête.
Sous les coups du Destin
L'homme orgueilleux courbe sa tête.

— Ces gens-là le méritent bien, reprend le maire. Mais ce destin fera-t-il taire ?...

Le poëte interrompt en criant encore plus fort :

A l'approche du Dieu qu'annonce le tonnerre,
L'athée, épouvanté, s'agite, et vers les cieux
Pour la première fois ose lever les yeux.
Dévoré de remords, le démon de la guerre
Reproche à sa fureur
Le sang de ses victimes.
De son front la pâleur
Au Très-Haut confesse ses crimes.

— Camarade ! s'écrie le maire, n'insultez pas les guerriers. Nous sommes de braves gens, entendez-vous ! Comme un foudre de guerre j'ai défendu ma patrie.

— C'est juste, reprend le pindarique. Je ne parle que des despotes que vous avez combattus.

— Bravo ! reprend le chef de la police du lieu. Il faut lui porter un toast.

— Un moment !... pour finir, je continue. — Et le poëte déclame.

L'avare, osant braver l'inconstance de l'onde,
Cherchait en ce moment un dangereux métal ;
L'ambitieux tramait la perte d'un rival ;
Un savant écrivait : « Notre Dieu, c'est le monde !

» Le monde est éternel !... »
Chacun dans sa folie,
Et dans l'oubli du ciel,
Comptait sur une longue vie.

— Nous ferions donc tous un Dieu, réplique le maire, un Dieu mourant à toute heure... Bah !... Allez toujours, pour en finir plus tôt.

C'en est fait du soleil !... Sa lumière est éteinte...
Les eaux, l'air et la terre, et le feu, confondus,
Bientôt anéantis, n'existent déjà plus.
Les astres, détachés de leur brillante enceinte,
Tombent dans le néant...
Fatale décadence !
O monde ! ô firmament !
Quel temps dura votre existence ?

— Quel rêve fait-il là ? S'il ne dort pas, cet homme a des visions... En vérité, il semble que son atmosphère est contagieuse !... Ma tête se brouille..., s'appesantit... ; c'est lui qui m'endort... Commandant ! qu'en dites-vous ?

— Ma foi ! je m'asseois, car je suis las d'être sur mes jambes à l'écouter... Eh ! morbleu ! voyez donc mes gens armés... ; ils s'étendent sur le parquet.

Les Italiens, qui voient la porte libre, font volte-face, et veulent partir ; mais le poëte se jette au devant, et crie : — Vous resterez, vous, braves harmonistes ! Vos voix, vos instruments, vont m'accompagner... Voici une pièce de 5 francs ; je vous la destine ; mettez-vous d'accord. Et vous, maëstro,

improvisez un accompagnement expressif, adapté à mon sujet. Je continue.

La fureur de la mort sur l'homme se déploie!

(Il montre l'orateur sans mouvement, et le maëstro fait répéter ce vers par les deux chanteuses sur un ton chromatique que secondent les instruments. Ce modé d'accompagnement continue aux vers suivants.)

Tout périt sous ses coups... Aux champs du laboureur
Ainsi tombent les blés qu'abat le moissonneur...
Mais l'homme tout entier ne peut être sa proie.
En ce moment fatal
Les immortelles âmes
Au divin tribunal
Volent en nombreux traits de flammes.

Le Maire. — Ma tête tourne. — Moi de même, dit le commandant... — (Exclamations semblables des hommes armés.) — C'est un opéra dans toutes ses crises, reprend le maire. — Et tous ses effets, ajoute le commandant... Ma garde s'endort au poste.

— Attentifs ! crie le poëte.

Les morts de tous les temps, et ceux de tous les âges,
S'y rendent revêtus d'une nouvelle chair...
Dieu paraît. D'un regard il dissipe l'éclair,
Apaise le tonnerre, écarte les orages.
Des saints, dit-il aux bons,
Augmentez les milices !
Méchants ! plus de pardons !
Roulez au gouffre des supplices !

La musique, qui joue les ritournelles durant les intervalles d'une strophe à l'autre, couvre la voix du maire, qui prononce encore deux mots entrecoupés.

Le poëte crie au virtuose : — Ici musique douce !.. mëlodie !... entendez-vous... Puis il continue à déclamer.

Les Justes à ces mots chantent leur divin maître...

( Musique désordonnée.)

L'impie en blasphémant roule dans les enfers..
Ainsi dans un seul jour périt notre univers.
D'autres sont disparus, et de nouveaux, peut-être,
Naîtront au gré de Dieu...
La puissance immortelle
Pourra se faire un jeu.
De rendre la terre éternelle.

Ici personne ne dit mot, car chacun en bâillant ferme l'œil et s'endort... Le poëte continue :

Vous, aveugles humains, qu'un vain orgueil domine,
Qui croyez à l'abri de la rouille du temps
Ces ouvrages fameux que vous couvrez d'encens...
Venez du monde entier contempler la ruine !...
L'univers renversé
Offre l'affreux spectacle
D'un chef-d'œuvre brisé
Dont l'ensemble fut un miracle.

A ces mots le poëte s'écrie *Dixi !* donne les 5 francs au maëstro, puis tombe anéanti dans son fauteuil.

A peine a-t-il déclamé son improvisation que le

géomètre jette à l'hôte dix pièces d'or, somme qu'exige le restaurateur pour le montant de ses fournitures aux confrères et le bris de la vaisselle ; puis donne à ceux-ci le signal du départ. Mais tous paraissent dormir : une somnolence les rend presque immobiles.

Le maire, le commandant, éprouvent déjà les prestiges causés par l'opiat de l'orateur, joyeusement anéanti. Le médecin introduit par le maire en a pris une dose qui le travaille aussi bien que le docteur médecin, avec lequel il n'a pas eu la force de conférer sur l'état du confrère qu'ils croient défunt, encore moins de rédiger, de commencer même le rapport dont il est chargé.

Toutefois, les Italiens, qui ont demandé un citron à l'hôte, en ont fait une boisson qui neutralise l'effet du sorbet égyptien. Ils se sont bien gardés d'enseigner leur recette à l'assemblée, toute en hallucination : car ils ne cherchent qu'à s'esquiver furtivement ; et, n'ayant plus rien à débattre avec une autorité qui selon eux a toujours raison aux dépens des administrés, ils sortent sans bruit, à la file, et sur la pointe du pied.

L'hôte, payé en bon or, ne songe point à les retenir ; il déclare même au chef de la police locale qu'il est satisfait ; qu'il ne réclame plus rien à l'honorable société, et la prie, attendu qu'il se fait tard, de laisser sortir les actionnaires du pique-nique, sauf à lui, maire, si cela lui convient, à rester à l'hôtel tant qu'il voudra, pourvu toutefois qu'il renvoie la force

armée, dont la présence nuit toujours au restaurant le plus famé.

— Qu'avons-nous à faire ici? reprend le docteur en médecine. Un drame, par le décès de notre savant orateur, qui fut joyeux, comme ci-devant Horace; la fin du monde, chantée par un poëte distingué de la première ville du royaume; un médecin local, légalement appelé à constater la vie et la mort, et les causes dont elles procèdent!.. c'en est assez... Sans adieu, monsieur le maire, nous partons.

Mais le maire, son commandant et sa troupe, ne peuvent répondre; ils semblent regarder sans voir : effet du kachiche somnolent.

Le médecin, aidé des plus fortes têtes d'entre ses confrères, soulève les autres, et ils sortent de la salle, quand tout à coup, ô surprise! le défunt supposé leur crie : — Attendez-moi donc! mon rêve est fini. Notre poëte radote; nous ne pouvons encore être à la fin de ce monde... Avous-nous donc vu l'Antechrist, les sept plaies, les sept fioles pleines de l'ire de Dieu, les sept sceaux, la grande prostituée?... Gog et Magog, Satan, n'ont pas encore reparu!... Nous ne voyons pas encore les rois, les princes, les chefs des armées, se cacher dans les cavernes. (Chapitre 13 et suivants de l'Apocalypse.)... Attendez-moi donc! je vous dis que mon rêve est fini... Attendez-moi!... Nous n'y sommes pas encore.

Ses confrères s'arrêtent; quelques uns reviennent au mort vivant.

— Nous y sommes, s'écrie l'auteur dramatique... Voyez..., les morts ressuscitent !

Le philosophe aide celui-ci à marcher.—Courage! ajoute le docteur médecin, qui le soutient en même temps. Révélez-nous vos inspirations.

— Vous le voulez, répond l'orateur. Sachez donc que la fin de notre globe terrestre aura lieu quand les sophistes renieront Dieu, comme fit *Pierre* chez *Ponce;* quand les métaphysiciens ne se croiront composés que de matière; quand les géomètres n'auront foi qu'à leurs diagonales; quand les chimistes ne reconnaîtront que le résidu de leurs creusets; que les médecins avoueront que l'âme bat sous leurs doigts; que les hommes de loi ne reconnaîtront d'autre justice que celle des hommes; que quand les professeurs de rhétorique n'enseigneront d'autres symboles que leurs figures grecques et romaines; que quand il n'y aura plus de divinité pour les auteurs dramatiques que sur les théâtres; que quand les nouvellistes n'auront pas d'autre dieu que les libraires, qui les damnent si souvent; que quand les poëtes classiques, encore plus les romantiques, n'invoqueront que les dieux du paganisme.—Que quand, interrompt le poëte critique, les orateurs parleront trop!...

— Ainsi, reprend l'orateur joyeux, en souriant, vous voyez tous que nous sommes loin, loin de la fin du monde.—Que nous en sommes bien près, repart le métaphysicien.—Dites donc que nous y sommes, réplique vivement le géomètre..

— Oui, ajoute le philosophe, car la vision de notre orateur a rendu témoignage à l'apogée de notre époque.

Le nouvelliste : — Ne nous tourmentons pas l'esprit; nous ne verrons le bouleversement de notre globe que quand les entreprises auront ruiné les actionnaires; que quand la troisième conversion depuis *Law*, que quand les conquêtes d'Afrique et les chemins de fer épuiseront les rentiers et l'État...; que quand les dentistes mentiront; qu'en dépit des pastilles d'arsenic, les rats rongeront les parchemins de brevets d'invention; que les veuves se remarieront avant le bout de l'an; que nos saphos modernes donneront avant trois mois la troisième édition de leurs poésies; que les maires étrangleront la liberté avec leurs ceintures tricolores...

— Encore un autre hâbleur, interrompt le maire, qui jusque alors avait gardé le silence. Morbleu! croyez-moi, allez tous comme Bazile vous coucher; voilà les diligences du chemin de fer qui retournent à Paris; courez-y : dans dix minutes, vous serez sur la place d'Europe, et quinze autres après, dans vos lits. Je cours au mien, car votre pâte confite m'a quasi glacé, et la police du restaurant m'a mis sur les dents. D'honneur! j'aimerais mieux conduire cinquante wagons de file que douze docteurs groupés.

A ces mots, les confrères sortent confusément, l'homéopathique aidant à l'orateur, et tous en soutien réciproque; le maire, le commandant et sa troupe,

suivent, comme s'ils les remettaient en bonne voie. Enfin le restaurant est dégagé, à la grande satisfaction du maître, qui enferme l'or qu'il a reçu dans le tiroir secret de son armoire. L'autorité et la force armée retournent à domicile, et bientôt les associés du pique-nique sont placés demi-vivants dans les diligences à vapeur de la station de Nanterre.

La rapidité de la voiture leur donne à peine le temps de se reconnaître, de rappeler ces hautes intelligences qui les animaient avant l'épreuve de l'opiat des Arabes. Toutefois, le chimiste s'est emparé du vase qui en contient encore quelques parcelles, et l'emporte pour l'analyser, sans que l'orateur ait songé à le reprendre.

Les voitures franchissent si promptement la distance de Nantere à Paris, que l'auteur de cette nouvelle n'a pu les suivre, et qu'il est forcé de les laisser aller. Il ignore si, comme le Juif errant, ils courent encore, en attendant la fin du monde. Tant il est vrai que l'exaltation de l'esprit touche à la folie, et que l'intempérance précipite la destruction des corps.

FIN.

# TABLE.


Pages.

PRÉFACE. . . . . III

Amour et résistance du noir au blanc dans une petite île du Brésil. . . . . 1

Le Suicide imaginaire. . . . . 29

Cinquante ans de mariage . . . . . 63

Le Dernier Soupir d'un vieillard amoureux. . . . . 97

Les Folies sentimentales . . . . . 119

Les Poissons d'Avril, ou les Caricatures modernes. . . 139

Les Infortunes d'un étourdi. . . . . 181

Un Drame avant le déluge . . . . . 201

La première Africaine dans les Gaules, ou un Drame après le déluge. . . . . 231

Un Drame avant le jugement dernier. . . . . 283

PQ Louet, de Chaumont
2338 Choix de physionomies
L88C4 anté et post-dilu-viennes du 19e
siècle et de la fin du monde

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY